Easy as pie.

par

WildShelby

1. Chapitre 1 - partie 1.

2. Chapitre 1 - partie 2.

3. Chapitre 2 - Partie 1

4. Chapitre 2 - Partie 2

5. Chapitre 3 - Partie 1

6. Chapitre 3 - Partie 2

7. Chapitre 4 - Partie 1

8. Chapitre 4 - Partie 2

9. Chapitre 5 - partie 1

10. Chapitre 5 - partie 2

11. Chapitre 6 - partie 1

12. Chapitre 6 - Partie 2

Chapitre 1 - partie 1.

Hello les petits :) Cette fiction est une adaptation d'un texte beaucoup plus court dans lequel Harry et Draco se rencontrent, couchent ensemble, et, un an plus tard, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi, ont droit à un Happy End sorti tout droit de ma feignantise du moment où je l'ai écrit. Très simple, trop facile, ça ne me convenait pas. J'ai commencé par vouloir rallonger cet OS, et finalement, c'est devenu, dans mon esprit, une fiction bien plus longue, qui commence de la même façon, est supposée se terminée de la même façon, réserve, je vous l'assure, de nombreuses surprises et aventures.

Me voilà donc pour la première partie du chapitre 1, en espérant que vous prendrez le même plaisir à le lire que celui que j'ai eu à l'écrire. C'est la formule consacrée, j'en suis consciente, mais il s'avère que c'est la vérité.

À très vite.

W.S.

Chapitre 1.
1ère partie

Harry jeta son torchon sur son épaule, d'un geste souple, avec l'assurance de celui pour qui c'était un réflexe, un geste qu'il effectuait sans même y réfléchir. Toute la classe était pendue à ses lèvres, attentive au moindre de ses mouvements, comme si un jeté de torchon était l'ingrédient secret pour la réussite d'une tarte au citron meringuée. Le brun fit quelques pas souples, derrière ses fourneaux, et s'adossa au plan de travail, afin de faire face à ses élèves d'un soir.

Il y'avait les habitués, que Harry croisait régulièrement, et qu'il commençait à connaître, et ceux qu'ils avaient invités ou à qui on avait offert cette soirée. Jeunes ou plus âgés, ils avaient tous dans le regard la fatigue d'une longue semaine de travail, d'étude ou de vie domestique, qui endormait passablement leur enthousiasme. Il fallait composer avec cette variable, donner de la vie à cette soirée, pour qu'ils oublient la fatigue, en fassent abstraction. Harry ne tenait pas compte de la fatigue, il ne tenait pas compte des vies des uns et des autres. Dans sa cuisine, ils entraient dans un autre monde, un monde coupé des tracas du quotidien, des doutes qui se lèvent quand le soleil se couche. S'il avait eu le choix, il n'y aurait pas eu de cours particuliers le vendredi soir, mais alors, il aurait fallu interroger la validité des cours du jeudi, puis de ceux du mercredi... C'était là toute la beauté, toute la magie de la cuisine familiale, celle qu'il préférait : c'était une bulle confortable à l'écart du temps et de l'espace. Difficile, parfois, exigeante, la plupart du temps, mais si belle qu'elle valait bien de se priver d'une soirée devant un plateau-télé. -

Il croisa les bras sur son torse, et adressa un petit sourire à ses élèves.

— Je me fiche que vous ne sachiez pas faire cuire de pâtes, que vous loupiez systématiquement votre sauce hollandaise ou même que vous ne sachiez pas ce que c'est. La cuisine anglaise est désastreuse, alors j'imagine que c'est aussi ce qu'est votre niveau. Mais ce soir, nous allons préparer le dessert que vous présenterez encore lors de vos repas de familles, d'ici vingt, trente, quarante ans. Je vais vous apprendre le moindre petit secret de fabrication, le moindre truc que vous ne pouvez pas vous permettre d'ignorer, et vous n'aurez plus jamais la moindre excuse pour ne pas préparer le pavlova le plus bandant du quartier.

Le brun ménagea un petit silence, et un sourire en coin étira ses lèvres. Autour de lui, quelques rires se firent entendre. C'était la première règle : rappeler à ses élèves que la bonne humeur et l'enthousiasme n'étaient pas une question d'énergie, mais de bonheur. Sa mission était précisément celle-ci : leur donner un peu de bonheur. Cela semblait bien parti.

Si les plats changeaient au gré des saisons, des humeurs de son maraicher préféré ou de ses propres envies, son discours d'introduction annonçait la couleur : si les ustensiles étaient immaculés, Harry brillait par ses manières brutes, son sourire un peu tordu, ses mains abimées par des années passées derrière les fourneaux. Son regard se posa sur un jeune homme blond qui affichait un air renfrogné. Malgré la bonne humeur et le ton enjoué du jeune chef, il n'esquissa pas même un sourire, en total décalage avec les autres apprentis chefs du soir.

— Vous vous mettrez par deux. Le plat est ambitieux, la précision est de rigueur, alors il vaut mieux deux personnes qui prennent leur temps qu'un seul individu qui se précipite.

Lui-même avait dû apprendre la patience. Une dizaine d'années plus tôt, lorsqu'il avait commencé la cuisine, envoyé en apprentissage par des parents qui avaient dû renoncer à leur rêve de voir leur fils unique faire ce qu'ils imaginaient être une carrière brillante, obligés de céder face aux demandes de plus en plus insistantes d'un jeune Harry pour qui la beauté résidait bien plus dans l'ébullition d'une sauce ou la précision quasi militaire d'une pâtisserie française, il avait manqué de se décourager. Il en avait tiré l'enseignement qui lui servait chaque jour, et qu'il servait généreusement à

tous ses commis, ceux du quotidien comme ceux d'un soir : pour aller vite et être excellent, il fallait prendre le temps de faire les choses. Pas une seconde de plus, mais certainement pas une seconde de moins.

Il eut un nouveau regard amusé vers le jeune blond, qui avait croisé les bras sur son torse dans un geste de défis, le menton en avant et la mine boudeuse.

— Un seul de mes élèves a dû revenir une deuxième fois. Je vous déconseille donc de choisir Draco comme binôme, expliqua Harry en le désignant d'un geste de la main, ou vous risquez de vous retrouver avec un bras en moins et un plat encore non-identifié.

.*.

— Tu mériterais que je te fasse bouffer ce coffret, Draco ! s'écria Blaise en balançant le coffret à travers la pièce.

Draco haussa un sourcil ; il n'appréciait que moyennement que le cadeau qu'il avait payé près de 200£ traverse la pièce avec autant de force. Surtout s'il devait au passage faire s'écrouler une pile de livres dans son salon. S'il était tout à fait honnête, cependant, il se doutait bien de la réaction de son meilleur ami. C'était un cadeau merdique, il le savait. Deux cent livres ou pas, c'était sans doute le pire cadeau que l'on puisse faire. Attraper une boîte dans une librairie démesurément grande (rien à voir, donc, avec les lieux protégés, anonymes et discrets qu'il affectionnait tout particulièrement) parmi des dizaines d'autres boîtes du même modèle, et d'autres proposant des séjours de rêves, des aventures extrêmes et des séances de bien-être, et la ramener dans une pochette cadeau aux couleurs de la librairie, c'était le cadeau le plus impersonnel auquel Draco aurait pu penser. Mais après deux mois passés en Australie pour un projet universitaire, il n'avait tout simplement pas eu le temps de trouver un cadeau pour son ami. Aussi avait-il téléphoné à sa femme, qui l'avait mis sur la piste...

— Hermione se plaint toujours que tu ne saches pas cuisiner, et....

— Elle se plaint parce qu'elle ne sait pas non plus !

Draco et Hermione avaient mis longtemps avant de s'apprécier, et même deux ans après le mariage de la jeune femme avec Blaise, ils étaient loin d'être des amis. Ils admettaient l'importance de l'autre pour le seul point commun qu'ils se reconnaissaient, toléraient la présence de l'autre, mais s'interdisaient tacitement toute complicité, toute camaraderie. Pour autant, les intérêts de Blaise étaient leur priorité, et pour lui, ils avaient su enterrer la hache de guerre après des années de rivalités, d'abord lors de leurs années d'internat, puis lorsqu'ils avaient poursuivi dans le même domaine, à l'université.

— Pour la peine, tu vas venir avec moi à ce cours, décréta Blaise, une lueur mauvaise dans le regard.

— C'est hors de question.

— Tu n'as pas le choix.

— Je ne sais pas cuisiner.

— Moi non plus.

— L'oignon me fait pleurer.

— Nous n'avons qu'à aller à un cours de pâtisserie.

— Je ne veux pas grossir.

— Tu vas venir avec moi, Malefoy, ou je t'assure que tu vas passer un mauvais moment.

Avant que Draco ait eu le temps d'argumenter, ils étaient tous les deux devant son ordinateur, épluchant les possibles cours de cuisine que proposait le coffret. L'offre était une belle arnaque : près de la moitié des professionnels cités dans le livret d'accompagnement n'étaient plus disponibles depuis minimum deux ans, et ceux qui restaient étaient trop loin ou ne proposaient que des cours de cuisine exotique, dont Blaise raffolait mais qui donnait des boutons à Draco.

— Regarde Draco, celui-ci semble intéressant, dit Blaise en posant son doigt sur un portrait parmi la longue liste de chefs proposant des cours aux particuliers.

— Vire ce doigt de là, marmonna Draco en lui donnant une tape sur la main.

Le chef, qui d'après la photo ne devait pas avoir trente ans, proposait des cours de cuisine française et anglaise, et s'il semblait connaître Gordon Ramsay, à en juger les photos où ils posaient côte à côte, c'était visiblement à la cuisine française que le jeune chef vouait un culte. Ses inspirations étaient celles de la cour de Versailles, du Café de Flore et autres établissements de prestige dont la simple prononciation avait cette connotation luxueuse à laquelle Blaise savait que Draco ne résisterait pas. Hermé, Michalak, Ansel, Lenôtre... Autant de légendes venues d'un pays où l'on dégustait avec le même sérieux huîtres et macarons, escargots et religieuses.

Pour autant, Draco n'en restait pas moins un pur Britannique. C'est donc le nom de Ramsay qui retint l'attention de Draco : il avait eu plusieurs fois l'occasion de dîner dans les restaurants du chef anglais le plus célèbre, et chaque fois, la promesse des établissements de prestige qu'il tenait d'une main de maître avait été tenue. Si ses plats étaient très simples, ils étaient avant tout d'une finesse rare, et l'ambiance de ses établissements n'avait pas donné à l'universitaire le sentiment d'être ailleurs qu'à sa place. Si Draco gagnait bien sa vie, et était assis sur un bel héritage, transmis par ses aïeux Malefoy et par son propre père, magnat du pétrole et de la construction navale, il avait investi tant d'argent

dans ses recherches au cours des dix dernières années que sa fortune avait significativement diminué, et qu'il ne restait qu'un reliquat, certes non négligeable, de ce qui, alors qu'il n'avait que vingt ans, aurait pu lui permettre de vivre comme un prince.

Il lut la description, courte et précise. ' Jeune chef, de retour de France après y avoir fait son apprentissage aux côtés des plus grands, guidé dans son parcours par son mentor de longue date, Gordon Ramsay, propose de partager ses connaissances aux plus frileux des fourneaux. '

— ' Aux plus frileux des fourneaux ? Vraiment ? C'est... Nul, fit remarquer Draco.

— Oui, peut-être, mais c'est le seul qui ne tient pas un couteau ou une louche sur sa photo de présentation, je trouve ça rassurant, maintint Blaise, et Draco comprit que son ami n'en démordrait pas : ce serait Harry Potter ou personne.

Trois semaines plus tard, Harry Potter les recevait dans ses cuisines, ainsi qu'une douzaine d'autres cuisiniers en herbe. Toutes sortes de personnes étaient réunies ici : des jeunes et des moins jeunes, des personnes de tout rang social. Certains semblaient surexcités, tandis que d'autres, à leur mine renfrognée, étaient, de toute évidence, les accompagnateurs. À en juger à l'air grognon que partageaient Draco et Blaise, il était difficile de définir qui accompagnait qui.

Il leur avait fallu près de dix minutes pour trouver la petite porte cochère derrière laquelle se cachaient les cuisines. Les ruelles de ce quartier de Londres étaient si étroites qu'il était difficile de les arpenter autrement que l'un derrière l'autre, et le sens de l'orientation d'une moule de Blaise couplé à la mauvaise foi de Draco n'avaient pas facilité la tâche.

Le jeune chef les accueillit lui-même à la porte, distribuant poignées de main et sourire chaleureux. Draco le regarda à peine, mais fut tout de même frappé par son regard, d'un vert intense. Avant d'avoir le temps de dire un mot, Harry Potter était déjà passé à l'élève suivant, aimable et souriant. Draco retrouva aussitôt son air renfrogné ; cette fois cependant, la raison était différente.

La cuisine, bien que cachée des regards, était incroyablement bien équipée : dotée d'un plafond de verre, elle devait être, en journée, un véritable puit de lumière, et la nuit, une invitation à regarder les étoiles, pensa Draco en levant les yeux au ciel. Les pianos, les plans de travail, tout en inox, et le sol, en béton ciré, étaient flambants neufs ; du moins semblaient-ils l'être. Ce qui ne faisait pas de doute, c'était la propreté. Pas la moindre odeur de gras, d'épices ou de sauce brûlée. Pas la plus petite goutte d'huile, pas de trace de la plus microscopique miette. Tout était parfaitement nettoyé, récuré, briqué même, à tel point que Draco pouvait aisément voir le reflet de ses cheveux blonds dans l'inox des équipements.

Au mur, les couteaux étaient fixés sur des supports magnétiques. Les lames, de toutes les tailles et de toutes les formes, étaient impressionnantes. Nul doute qu'elles devaient couper comme des rasoirs, trancher sans la moindre pitié. Légumes, viande, os, pâtes et crustacés, elles devaient couper, tailler, trancher, hacher sans indulgence, et faire l'objet d'un soin tout particulier. Même en ne connaissant rien à la cuisine, Draco ne put qu'être fasciné par ce qui ressemblait presque à l'atelier d'un peintre. N'importe qui était capable d'en emprunter les pinceaux et les couleurs, mais bien peu auraient pu prétendre en égaler la maitrise.

Les élèves, tacitement, se placèrent d'un côté du comptoir, tandis que Harry se glissait de l'autre côté, gardant les fours, les éviers et les couteaux derrière lui. Derrière les élèves, Draco s'en aperçut en jetant un oeil dans son dos, le reste de la pièce était bien différent : le béton laissait la place à un vieux parquet sur lequel une longue table de bois, sans doute bien plus vieille que Draco, Blaise et quelques élèves réunis, trônait, accompagnée de ses bancs et de ses chaises hétéroclites. Un simple bouquet de fleurs blanches, dans un vase de verre transparent ornait la table, qui n'attendait visiblement qu'une chose : qu'on lui fasse l'honneur de lourds plats, de soupières et de saucières, de bouteilles de vin et d'hôtes affamés. Ce fut la voix du chef qui ramena Draco à la réalité.

— La plupart d'entre vous ne savez sans doute pas faire cuire un oeuf, couper une tomate correctement ou préparer un assaisonnement équilibré. Ça n'est pas grave, parce que d'autres savent le faire, et à défaut de le faire pour vous, peuvent vous l'enseigner. C'est pour cela que je suis ici ce soir, et que nous allons passer plusieurs heures ensemble. Le cours de ce soir est un peu particulier, parce que nous n'allons pas préparer un dîner, ni un déjeuner, ni même un brunch. Nous allons préparer un petit déjeuner français, avec ses viennoiseries, sa confiture et son chocolat bien épais. C'est très régressif, me direz-vous, mais c'est exactement ce qui fait son charme.

Les élèves s'étaient tus, fascinés par le discours du chef. Même Blaise semblait inhabituellement concentré, tandis que Draco, lui, affichait un sourire en coin moqueur. Un petit déjeuner ? Vraiment ? Il savait beurrer des tartines, merci pour lui.

— Connaissez-vous seulement la sensation que cela fait que de mordre dans un croissant frais du matin ? Avez-vous déjà senti un croissant au beurre fondre sur votre langue et répandre son goût inimitable sur vos papilles, alors que croustille encore sa croûte sur vos lèvres ? Êtes-vous familiers du goût incroyable du chocolat, épais, chaud, et de sa chantilly, fraîche et sucrée, qui coulent le long de votre gorge, comme si c'était la chose la plus réconfortante du monde ? Connaissez-vous cette sensation enveloppante, presque plus sensuelle, plus belle et plus plaisante qu'une étreinte au petit matin ?

Il ménagea un petit silence, prenant le temps de regarder ses élèves, et s'attarda un petit instant sur Draco. L'universitaire était indubitablement plus vieux que lui, et c'était le seul à ne pas être pendu à ses lèvres. A moins qu'il prenne un soin tout particulier à ne pas le lui montrer.

— Parce que croyez-moi, c'est la chose la plus réconfortante du monde.

Et cela, Draco, aussi sceptique qu'il fut, aussi agacé qu'il fut par le comportement d'allumeur de la ménagère qu'il pensa que Potter était, le crut sur parole.

Quelques instants après, Potter demanda aux élèves de se placer en binôme. Aussitôt, presque trop vite, Blaise fut réquisitionné par une vieille dame à laquelle il ne put refuser de passer les prochaines heures en sa compagnie. C'était bien son problème, pensa Draco : il était trop gentil, trop généreux, trop patient. Il aimait faire plaisir à son prochain, donner parfois sans recevoir, il avait cela dans le sang. Ça ne correspondait même pas à l'éducation qu'il avait reçue, Draco était bien placé pour le savoir, mais Blaise avait choisi d'être une personne tout à fait différente de ce que ses parents avaient décidé pour lui. Il avait gagné de la puissance dans la générosité, fait son nom dans des actes désintéressés, construit sa gloire sur un soucis de l'autre dont Draco savait qu'il était non seulement sincère, mais parfois maladif. Voilà pourquoi il cédait tout à Hermione, voilà pourquoi il était tout de même venu à ce cours de cuisine qu'il n'avait aucune envie de suivre. Il était si gentil que pour faire plaisir à une vieille dame fripée comme un pruneau, il était prêt à abandonner son meilleur ami... Qui se retrouva seul, comme un con, sans plan de travail derrière lequel s'installer. Il grogna, prêt à prendre la porte et à passer une soirée solitaire bien moins rasoir que celle qui s'annonçait, mais n'eut pas le temps de dire un mot ou de faire un pas : Potter l'avait remarqué et s'avançait vers lui.

— Je suis désolé, j'essaie toujours de recevoir un nombre d'élèves pair, mais il y'a eu un désistement. Vous avez de la chance, vous allez être en binôme avec le chef, ce soir.

Il avait prononcé ces mots aimablement, avec un petit sourire qui semblait être sa marque de fabrique et qu'il balançait sans doute à tout le monde, y compris à son banquier, à ses fournisseurs et aux personnes chargées de nettoyer le puit de lumière, mais cela eut un effet auquel Draco ne s'était pas attendu : il eut le sentiment d'avoir avalé du chocolat chaud. Il pouvait la sentir, dans sa gorge, dans son ventre, et jusque dans ses doigts, cette chaleur épaisse et onctueuse qui lui donnait une seule certitude : il en voulait encore. C'était surprenant, et absolument pas prévu. Il n'était pas venu pour que son ventre s'éveille sous le regard d'un blanc-bec mal rasé, pas plus que pour se gaver de viennoiseries pleines de beurre et de confitures sucrées comme le péché de Gourmandise.

Visiblement, pourtant, il était condamné à la totale. Le ventre, le beurre, le sucre.

Une fois tout le monde installé, les binômes familiarisés avec leur poste de travail, Potter se tourna vers un grand tableau, à l'extrémité de la cuisine : partiellement caché, il donnait pour l'instant à voir la liste des ingrédients dont auraient besoin les apprentis pour la soirée, ainsi que les ustensiles qu'il leur faudrait apprendre à utiliser. Draco, lui, bien qu'agacé par le charme qui cascadait du moindre geste de Potter, ne parvenait plus que difficilement à maintenir son masque d'agacement. À chacun de ses mouvements, alors qu'il lui montrait les gestes, les postures, lui expliquait les instruments et leur nom, la différence entre du beurre ordinaire et du vrai beurre de baratte, il le frôlait. Ça n'était pas grand-chose, parfois juste les poils de leurs bras qui entraient en contact, mais ça l'électrisait. De minuscules décharges qui s'échouaient sur ses bras, jamais suffisamment pour le satisfaire, toujours assez pour le frustrer. Bien sûr, il ne l'aurait jamais avoué, parce que c'était ridicule, pour lui, qui avait passé l'âge d'être ainsi troublé, d'être ainsi tourmenté par des frôlements avec un jeune qui ne devait pas avoir trente ans, mais il aimait cette proximité. Ça n'était pas de vrais contacts, et ça n'était surtout pas volontaire, bien entendu, mais Draco sentait que se réveillait en lui la créature longtemps endormie de son appétit pour les hommes. Potter n'était pas son style : trop jeune, trop musclé sous son t-shirt noir, trop bronzé sans doute, aussi, et définitivement pas assez bien coiffé, il n'en était pas moins un appel à la dépravation.

C'est à peine s'il écoutait ses explications, tout comme c'est à peine s'il comprit ce qu'il faisait, ce soir-là. Il n'en retint, à chaque étape, que les mains du jeune chef accompagnant les siennes alors qu'il pétrissait la pâte des croissants et des pains au chocolat, alors qu'il touillait - trop fort - la confiture de pêches, ou qu'il battait la crème en chantilly. Il n'en retint que les sourires amusés, parfois blasés, du chef, lorsqu'il grognait, sans jamais prendre la peine d'une parole aimable, fidèle à lui-même. Bien sûr, il allait souvent voir ses autres élèves, il s'interrompait régulièrement pour donner des explications, mais il revenait vite à Draco, à qui il montrait les gestes, patient et pédagogue, bien plus que ne le méritait son élève. Entre deux réflexions gentiment moqueuses, il le guidait, multipliant les contacts, les regards furtifs et rapidement bien moins discrets, et bientôt, Draco sut qu'il n'était pas le seul à sentir le goût du chocolat sur sa langue : il y avait quelque chose, là, de tangible, quelque chose qu'il pouvait sentir, qu'il pouvait toucher, mais qu'il aurait été incapable de nommer.

Une attirance, peut-être, si l'on tenait, vulgairement, à donner un nom aux choses, mais de l'avis de Draco, il était parfois plus prudent de juste la fermer et de profiter. Ils étaient juste là, tous les deux, à profiter d'une connexion qui n'existerait plus dès lors qu'il serait rentré chez lui, mais c'était précisément ce qui faisait la beauté de la chose. Le jeune chef, généreux, souriant, au rire bruyant et aux manières à peine dégrossies et l'universitaire sévère, râleur et passablement désagréable, à l'élégance éternelle, se laissaient porter avec un naturel déconcertant par ce qu'il se passait.

Après tout, que se passait-il ? Ils se frôlaient comme des collégiens, se provoquaient sans chercher à jouer le jeu de la séduction, y'avait-il un mot pour décrire cela ?

Draco, parce qu'il ne voyait que Potter, ne vit pas les autres élèves louper leurs confitures ou leurs compotes, ne vit pas Blaise être complètement mené par le bout du nez par la minuscule vieille femme qui l'avait pris en otage, pas plus qu'il ne s'inquiéta de l'élève qui avait quasiment assommé, sans le vouloir, son binôme, avec un rouleau à pâtisserie visiblement trop enthousiaste.

— Vous devriez peut-être vérifier que les croissants ne sont pas en train de brûler, suggéra Potter avec un sourire avant de se tourner vers un jeune homme qui déversa sur lui une pluie de questions, de doutes, de stress.

Malgré ses mots, son sourire était un peu moins large, un peu moins enthousiaste, un peu moins éclatant qu'aux autres. Presque timide, et bien plus naturel, en réalité, bien plus sincère. Si le blond avait encore eu l'âge de rougir...

De fait, les croissants étaient presque brûlés, à moins qu'ils ne fussent juste un peu plus dorés que les autres. Cela vexa Draco, qui posa la plaque un peu brusquement sur le plan de travail, attirant les regards désapprobateurs ou surpris des autres élèves. Il n'aimait pas l'échec, et n'aimait surtout pas l'échec lorsqu'il avait lieu devant spectateurs. Blaise fronça les sourcils, de loin, et Draco pu voir la question dans son regard. Il regarda ailleurs, et tomba nez à nez avec Potter. Celui-ci, sans un mot, attrapa l'un des croissants, dont le croustillant, sous ses doigts, fut audible, et mordit dedans. Il le mastiqua, et si Draco détestait entendre les gens manger, voir Potter déguster un croissant, aussi doré qu'il fut, avait quelque chose d'incroyablement sensuel. Excitant, même. Sous sa peau, sa mâchoire était visible, roulant alors qu'il mâchait la pâte beurrée du croissant. Son regard, brillant, ne laissait aucun doute quant à la sincérité du plaisir que ses lèvres traduisaient, confirmé par la pointe de langue qui vint ramasser une miette au coin de sa bouche.

— Il est délicieux, dit simplement le chef avant de tourner les talons, le croissant toujours à la main.

Draco resta interdit un instant, le regardant écouter les questions des autres élèves et y répondre entre deux bouchées de croissant. Sa mâchoire s'activait, et le blond pouvait voir son articulation danser sous la peau mal rasée de sa joue. Tous, dans la pièce, mourraient de chaud, et ce malgré le toit de verre, dont Potter avait ouvert quelques carreaux, plus tôt dans la soirée, mais ce minet mâchonnait son morceau de croissant comme si c'était la chose la plus délicieuse au monde. Le ventre de Draco se manifesta, et s'il exprimait un certain appétit, ça n'était pas pour le petit déjeuner français qu'ils préparaient.

Près de deux heures plus tard, les élèves quittèrent, en file indienne, les cuisines beaucoup moins impeccables de Potter. Draco s'était placé, plus ou moins volontairement, en fin de file. Il n'espérait pas vraiment un moment avec Potter, parce qu'il restait exaspéré par son comportement de coq au milieu de la basse-cour (et il y avait eu bien trop de poules ce soir), mais une part de lui avait envie d'être le dernier que Potter verrait. L'effet de récence dans toute sa splendeur : Draco le savait, le cerveau, parmi une quantité d'informations, retenait plus aisément les premières et les dernières informations, tandis qu'il oubliait ce qui se trouvait entre les deux.

Potter serra la main de l'élève devant lui, une femme au postérieur bien trop imposant et dont la permanente commençait à montrer des signes de fatigue, dévoilant des racines noires peu ragoutantes. Draco eut une moue dégoûtée : à plus de trente-cinq ans, ses cheveux étaient toujours d'un blond aussi clair, et pas un seul d'entre eux n'avait quitté le navire. La calvitie, dieu merci, n'existait pour ainsi dire pas dans sa famille. Puis ce fut son tour, et Potter lui serra la main, comme à tous les autres élèves du soir. Un sourire un peu différent ornait ses lèvres, dont Draco n'avait pas vu jusque-là qu'elles étaient aussi belles, délicatement ourlées. Il avait des lèvres curieuses, des lèvres qu'il imaginait sans mal explorer un nouveau plat... ou un corps qui lui était inconnu. Draco ne prononça pas un mot, mais garda sa main, fraiche et longue, dans celle, chaude et sèche, du chef. Ce dernier se pencha, juste un peu, car vu l'espace restreint, il n'y avait besoin que de peu, et murmura un seul mot à son oreille.

— Reste.

Draco se recula, eut un sourire, le seul de la soirée, et hocha la tête avant de rejoindre Blaise. Il ne tourna pas le dos, mais lorsque son ami lui demanda ce qui lui arrivait, il était redevenu le Draco qu'il connaissait. Il lui tendit ses clés de voiture, et sous son regard mi étonné, mi amusé, il se contenta de hausser les épaules et de faire demi-tour. Lorsqu'il rentra de nouveau dans la cuisine, celle-ci était déserte, à l'exception de Potter, occupé à nettoyer, déjà, les saloperies laissées par les élèves du soir. En entendant la porte se refermer dans un léger craquement, le chef se tourna vers Draco, et lui adressa un sourire. Il était épuisé, cela se voyait dans ses yeux, mais il y'avait autre chose. Une forme de satisfaction, quelque chose d'agréable qui réchauffa Draco.

— Tu m'aides ?

Draco pinça les lèvres, un rien vexé, mais commença à passer une éponge imbibée de dégraissant sur le plan de travail débarrassé précédemment par le chef. Il était vexé. Que s'imaginait le brun, exactement ? Qu'il était resté pour faire le ménage ? Qu'il n'avait pas payé suffisamment cher pour en plus prendre sur son temps pour nettoyer le bordel laissé par la classe ? Pourtant, il ne protesta pas, et bientôt, le silence devint confortable, presque agréable. Ils travaillaient côte à côte, nettoyant et séchant la vaisselle, piochant parfois des morceaux de croissants et de pain perdu restés dans l'une des corbeilles dressées par les élèves.

Du coin de l'oeil, Harry observait le blond. Ses mains, fines et délicates, s'affairaient sur les verres délicats qu'il séchait,

sur les tasses en porcelaine qu'il alignait sur leur tasse, sur les couverts qu'il rangeait rapidement dans les tiroirs. Il était un peu gêné, parce que nettoyer une cuisine n'était pas ce qu'il y avait de plus agréable, mais Harry adorait ce moment, lorsque la cuisine était vide, et que chaque minute qui passait lui permettait de clore un peu plus la journée, le préparait à passer à la suivante. Il avait toujours hâte de savoir ce que le lendemain lui réservait.

Avec un soupir, lorsqu'il estima que le travail était fait et que les lieux étaient prêts pour le jour suivant, il posa son torchon et se tourna vers Draco, qui lui renvoya un regard passablement ennuyé. Une étincelle interrogative passa dans ses yeux, et Harry ne put retenir un léger sourire en voyant la fine pellicule de sueur sur son front, les manches de sa chemise blanche retroussées sur ses avants bras pâles que de fins poils blonds, à peine visibles, recouvraient avec délicatesse.

— J'ai du vin, si tu veux.

— C'est le minimum que tu puisses me proposer, grinça Draco.

Ils se laissèrent glisser sur le sol, le dos contre le plan de travail. Entre eux, la bouteille de vin, que Harry venait de déboucher, diminua lentement mais surement, à mesure qu'ils discutaient, arrosant leur découverte de l'autre des arômes de ce vin français dont Draco aurait été bien incapable de prononcer le nom. Les premiers instants furent timides, hésitants, maladroits, même. Le blond balança quelques vacheries, parce que c'était son état le plus naturel, et Harry répondit de son rire qui ressemblait à une cascade, gracieux et vivifiant tout à la fois, et bientôt, une deuxième, puis une troisième bouteille se joignirent à la fête.

— Donc... Ce soir était supposé être un cadeau empoisonné pour ton meilleur ami ? résuma Harry en riant, la bouteille de vin à la main alors qu'il terminait de servir un nouveau verre à Draco.

Draco haussa les épaules.

— Il passe sa vie à manger, et ni lui ni sa femme ne savent cuisiner.

— Et toi ? demanda Harry.

— Je me débrouille, éluda Draco.

Harry appuya sa tête contre le meuble en inox.

— Ma mère disait ça, quand j'étais gamin.

— C'est ce qui t'a donné envie de cuisiner ?

Harry laissa échapper un rire.

— Les boîtes de conserve, tu veux dire ? Oui, j'imagine que ça a contribué à mes choix.

— Je vois que je ne suis pas le seul à ne pas assumer mes boîtes de conserve... marmonna Draco.

Rires, de nouveau. Il riait facilement, presque comme il respirait. Sa tête appuyée contre le meuble, il se tourna vers Draco.

— Tu te débrouilles bien, pour quelqu'un qui est un habitué des plats préparés.

— Je n'ai jamais eu le temps, mais je trouve ça beau. La précision, l'imagination que ça demande... Il faut inventer, constamment.

Harry hocha la tête. Il détailla la tenue du blond, pas du tout adaptée à une cuisine. Sa chemise était impeccable, malgré les heures passées dans la cuisine, la chaleur, la transpiration et les éclaboussures de nourriture qui avaient pourtant semblé l'épargner. Draco lui renvoya un regard interrogateur.

— J'essaie de deviner ce que tu fais dans la vie... Laisse-moi me concentrer.

Ses mains étaient fines, impeccables. Même à travers ses lunettes qu'il n'avait pas pu nettoyer depuis un bon moment, Harry pouvait voir qu'elles étaient douces, délicates. Ce n'était pas des mains habituées aux tâches manuelles, au bricolage, à l'artisanat, à la fabrication. C'était les mains de quelqu'un qui se servait de sa tête avant toute chose, de quelqu'un qui comptait sur son intellect pour faire la différence. Harry retint un froncement de nez ; il lui avait fallu de longues années avant de comprendre que son choix de métier manuel, de l'artisanat, ne remettait pas en question son intelligence ni ses capacités intellectuelles.

Draco l'observait, un sourire goguenard au coin des lèvres.

— Tu n'as aucune chance, Potter, le railla-t-il.

— Peut-être, mais j'ai envie d'essayer. Laisse-moi réfléchir, je te dis.

— Prends tout ton temps, souffla Draco, avant de finir son verre.

Harry ne le quittait pas du regard, alors qu'il remplissait leurs verres.

— Un indice ?

— L'alcool te prive de tes neurones ?

— L'alcool ne réagit pas très bien à tes croissants cramés, en effet, crâna Harry.

Draco grogna, mécontent.

— Tu donnes ta langue au chat ? demanda-t-il à voix basse ?

Le regard que le jeune chef posa sur lui l'électrisa. Il n'y avait aucune provocation, aucune forme de langueur, simplement une forme paradoxale d'innocence mêlée à une curiosité amusée. Intéressée. Il vit de façon très claire son regard se poser sur ses lèvres, qu'il trouvait trop fines, trop claires, mais qui fourmillaient de l'envie de goûter celles du brun. Ça n'avait pas de sens. Quelques heures à peine après l'avoir rencontré, il rêvait de l'embrasser, de sa proximité. C'était un besoin, de sentir de nouveau le contact de sa peau contre la sienne, plus que juste bras contre bras. Il les voyait, si proches et pourtant bien trop éloignées, rougies par le vin, si douces, c'était évident, tout près de son menton rugueux et de ses joues dont il imaginait qu'elles seraient brûlantes sous ses doigts. Il l'avait vu goûter les plats, porter les cuillères à ses lèvres, puis nettoyer lesdites lèvres d'un coup de langue mutine. C'était son tour, maintenant, et peu importait que l'alcool aide considérablement à le désinhiber.

Ils se penchèrent l'un vers l'autre, dans un geste lent, affable. Leurs mouvements étaient alourdis, ralentis par l'alcool, tout comme les demi-sourires qu'ils ne parvenaient pas à retenir. Le lendemain, les choses seraient différentes, les masques, de froideur pour l'un, de convivialité pour l'autre, seraient de retour, mais pour l'instant, ils n'avaient d'yeux que pour l'autre. C'était bien suffisant.

Pourtant, pas de baiser. Pas de courant électrique, pas de coeur battant, pas de cheveux ébouriffés, de mains baladeuses, de joues rougies par le plaisir de l'instant. Lorsque le contenu du verre de Potter se déversa sur son pantalon, Draco sursauta. Dans le même temps, son nez et celui du brun s'entrechoquèrent, mettant fin à la magie de l'instant. Ils s'écartèrent l'un de l'autre, la main sur le nez. Draco tâtonna autour de lui, à la recherche d'un torchon, de n'importe quoi susceptible d'absorber le vin sur son pantalon.

— Mais quel crétin, ce n'est pas possible ! Grommela-t-il, mécontent.

Puis il échangea un regard avec Potter, sous la main duquel quelques gouttes de sang dégoulinaient. De colère, douleur, surprise, déception, ils passèrent à une hilarité incontrôlable. Ils riaient, les larmes aux yeux et la douleur pulsant dans leur nez, dans tout le visage. Draco parvint enfin à trouver un torchon, encore humide de la vaisselle faite quelques heures plus tôt, et tira doucement sur le poignet de Harry, toujours hilare. Avec une douceur inattendue, il entreprit de nettoyer doucement les gouttes de sang sur sa lèvre supérieure. Plus de rire, juste un silence chargé de quelque chose d'imperceptible et lourd tout à la fois.

— Ça va aller ?

— J'ai toujours rêvé d'avoir le nez cassé...

— Sois pas une chochotte, Potter, ton nez n'est pas cassé, se moqua Draco.

— Et bien c'est dommage, soupira le brun.

Délicatement, il nettoya une tâche de sang, juste sur le menton du jeune homme face à lui, le regard braqué sur ses lèvres. Délicieuses, tentatrices. Harry retenait son souffle, toute douleur oubliée, et peu importait l'odeur d'alcool renversé, il ne sentait que celle de Draco, mélange d'un parfum discret qu'il ne parvenait pas à identifier et d'une légère touche de transpiration qui, inexplicablement, ne faisait qu'accentuer le trouble du jeune chef.

Ce fut doux, un peu maladroit, marqué par la crainte de voir leur nez se heurter de nouveau. Ils eurent un rire gêné, et alors que les joues de Harry rosissaient, le ricanement de Draco se renforça, bientôt étouffé par leurs lèvres jointes. Lâchant la serviette, Draco déposa une main légère sur la nuque de Harry, le rapprochant de lui en douceur. Ça n'était pas un baiser passionné, bien trop imbibé par l'alcool, alourdi par la fatigue, mais c'était exactement ce dont ils avaient besoin, l'excuse parfaite pour justifier cet instant qu'ils n'étaient pas sûrs de comprendre. Puis, à un moment donné, alors qu'il était difficile de savoir lequel des deux poursuivait le baiser, alors que même l'alcool n'était plus une bonne excuse, il fallut bien reprendre leur souffle. Front contre front, les yeux fermés, ils restèrent immobiles un instant, le coeur battant et le souffle court.

— Ça n'était pas prévu dans le cadeau, ça... chuchota Draco.

Si l'effet souhaité était de faire sourire Harry, il fut déçu. Le jeune chef se recula brusquement, réalisant soudain la situation.

— Je... Tu devrais partir. S'il te plait.

Masque froid. Lèvres pincées. Regard glacial. Draco se leva, digne et élégant malgré son entaille sur le nez, malgré le vin sur son pantalon à présent trempé, malgré sa démarche un peu vacillante et aléatoire. Sa veste récupérée, pliée sur son bras, il sorti sans un regard. La tête vide, le regard hagard, il marcha dans la nuit londonienne bien trop froide pour la chemise trop fine qu'il portait, un pas devant l'autre, automate épuisé et déçu. Il avait été idiot, sans doute, de se laisser aller à imaginer... Imaginer quoi, d'ailleurs ? Il n'y avait rien eu à imaginer. Ça avait été une erreur, magistrale, d'autant plus qu'elle aurait pu être évitée. Les mains gelées, la tête embrumée par les vapeurs d'alcool, il parvint difficilement à glisser la clé dans la serrure de sa maison. Quelques minutes plus tard, pantalon et chemise en boule dans un coin de sa chambre, il s'écroula sur le lit. Il était grand temps que cette journée se termine.

Pour Harry, la fin de la soirée (le début de la nuit ?) ne fut guère plus brillant. Adossé à la porte d'entrée de son appartement, il pinça l'arrête de son nez, comme il avait coutume de le faire quand l'alcool pulsait trop fort dans son

système tout entier, lui donnant l'impression que son coeur était plus bruyant qu'une rave party. Il gémit ; son nez n'était peut-être pas cassé, mais la douleur, elle, était bien présente. Son esprit était rempli de l'insolent et insupportable Draco. Il revoyait les petites rides, au coin de ses yeux, qui lui disaient qu'il était plus âgé que lui, la lueur dans son regard, les éclats de malice qui trahissaient l'esprit affuté de renard qu'il possédait. Le chef ne regrettait rien, sinon sa réaction, parfaitement stupide. À quel moment avait-il perdu pied ? Quand il avait posé son bras sur celui de l'inconnu pour lui demander de rester alors que tous les élèves s'éloignaient ? Quand ils avaient enchainé les verres, s'éloignant à chaque gorgée de la raison supposée les prémunir de ce genre de dérapage ? Quand il avait laissé Draco l'embrasser ? De toute façon, qui avait embrassé qui ?

Peut-être l'erreur avait-elle été de le repousser. Mais Harry n'était pas naïf, il n'avait aucun mal à imaginer ce qu'il se serait passé s'il n'avait pas repoussé cet homme, si beau dans son port aristocratique, si noble dans ses attitudes, y compris lorsqu'il jurait. Il pouvait presque entendre les soupirs, les gémissements, les doigts qui s'accrochent à l'autre, les poils qui se hérissent, et l'oreille qui se tend aux réactions de l'autre pour programmer le bon geste, celui qui fera la différence. La caresse du soupir suivant, le baiser qui ferait tomber les barrières. Il voyait leur nudité, l'imaginait sans vraiment se permettre de visualiser Draco, parce qu'il savait qu'il serait forcément mieux que tout ce que ses idées pourraient suggérer. C'était totalement stupide, en vérité, que de se mettre dans un état pareil pour un homme qu'il ne connaissait que bien peu, qui avait failli lui casser le nez et qu'il avait repoussé sans ménagement. Le problématique ne s'arrêtait pas à Draco, pourtant. Harry avait su, alors qu'il guidait la main de Draco dans une recette un peu technique, qu'il était temps d'avoir une discussion avec Colin. Il se connaissait, et s'il était tout à fait sincère, il était temps de cesser de se voiler la face. Cela ne rendait service à personne ; Colin ne voyait rien, aveugle et sourd à l'évidence, tandis que Harry, par une forme de bonté de coeur qui le condamnerait ensuite au rôle du méchant, essayait encore et encore de prolonger une histoire qui ressemblait plus à un disque rayé qu'à autre chose. Tout sonnait faux entre eux depuis trop longtemps, il le savait, tout le monde le savait.

Malefoy n'avait fait que confirmer les choses. Harry se connaissait. Jamais il n'aurait frémi devant un autre homme comme il l'avait fait ce soir-là, jamais il n'aurait ne serait-ce qu'envisagé de lui offrir un verre, puis un autre, puis encore un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'alcool dissolve leurs craintes, leurs doutes. Colin aurait dû surgir dans son esprit, comme une évidence, réveiller ses responsabilités, sa culpabilité, mais la seule trace qu'il y'ait de ce sentiment concernait le temps qu'il lui avait fallu pour s'avouer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Colin l'attendait dans le salon. Simplement vêtu d'un tee-shirt emprunté au chef (qui détestait cela) et d'un caleçon, il avait les mains posées sur ses genoux, droit comme un i, le regard humide et le menton imperceptiblement tremblant.

— Où étais-tu ?

— Colin, ne commence pas.

— Dis-le, ordonna le jeune homme. Froid, autoritaire, la voix pourtant tremblante. Harry entendit sa douleur, la sentit le percuter de plein fouet. Il soupira. Peut-être n'avait-il pas été aussi subtil qu'il l'avait imaginé.

— Ça fait longtemps qu'on aurait dû arrêter, toi et moi.

— Ne dit pas ça, siffla son futur-ex-petit-ami.

— Si. Ecoute-moi. Cela fait longtemps, qu'on sait que ça ne marche pas. Ça n'a jamais vraiment marché, on a juste essayé, on a eu envie que ça fonctionne, parce que c'était facile et agréable. C'était doux, d'une certaine façon, mais il n'y a que toi qui recherche de la douceur, un gentil petit quotidien. Et même celui que j'essaie de te donner ne te convient pas, parce qu'on peut difficilement prendre de quelqu'un des choses qu'il n'a pas envie de donner ? Tu comprends ? J'essayé, Colin. J'ai essayé de me convaincre que c'était la meilleure chose, qu'on était faits l'un pour l'autre, mais il faut se rendre à l'évidence. Je ne supporte plus la facilité, les rapports sexuels qui ne font frissonner personne, les mots d'amour qu'on ne prononce pas, qu'on ne pense même pas.

— C'est ça ton problème, Harry. Incapable de te contenter de ce que tu as, comme tout le monde, toujours à courir après une chimère, une forme d'extraordinaire qui est inatteignable parce que l'extraordinaire, le fantastique, le merveilleux n'existent pas. Tu préfères rêver qu'essayer, cracha Colin en se redressant.

Les bras tendus le long du corps, il avait les poings si serrés que malgré la pénombre, ses jointures blanchies étaient tout à fait perceptibles. Il fulminait, le corps raidi par la colère, et son visage tout entier, habituellement si doux, n'était que fureur. C'était exactement ce qui ennuyait Harry : sa douceur constante, sa patience, sa candeur. Beaucoup d'autres hommes rêvaient sans doute d'un compagnon comme Colin, mais lui étouffait, enfermé dans un cocon de mièvrerie qui ne le surprenait plus.

— Tu devrais partir, souffla Harry en se penchant pour allumer une lampe posée sur une des larges étagères de sa bibliothèque.

— Tu... Tu me mets dehors ? balbutia le jeune homme, dont les expressions oscillaient entre fureur et surprise.

— Oui, Colin. Et laisse le t-shirt où tu l'as trouvé, tu sais que je déteste que tu portes mes fringues sans demander.

Il lui tourna le dos, se dirigeant vers la salle de bain. Une longue, très longue douche. Voilà la seule chose dont il avait

envie. Las, il retira pull, t-shirt et jean. Ses gestes étaient automatiques, emprunts de son épuisement, du poids de cette journée bien trop longue. L'eau chaude sur son corps l'apaisa presque immédiatement. Il ferma les yeux avec un profond soupir, oubliant un peu ce qu'il se passait autour de lui. Les bruits dans l'appartement laissaient deviner la brutalité avec laquelle Colin entassait ses affaires dans sa valise. Il maugréait sans doute, entre deux sanglots, balançant ses vêtements sans réfléchir. Son comportement avait tout de celui d'un salaud, il le savait, mais depuis le jour où Colin avait posé ses valises dans son appartement, la sensation d'étouffement ne s'était jamais dissipée. Jusqu'à ce soir, entre l'ivresse, la fatigue et le regard d'argent de Draco. Il s'était senti libre, étrangement. C'était son choix, sa décision, sa volonté de passer du temps avec lui, de l'embrasser, de le toucher, même. De le découvrir un peu, même s'il ne savait finalement que bien peu de choses le concernant.

Lorsqu'il sorti de la douche, Colin était parti. Il avait laissé un beau capharnaüm, derrière lui. Harry soupira, ramassant les objets et vêtements éparses qu'il avait laissés derrière lui. Il fourra tout dans un sac poubelle, indifférent aux mois communs sur lesquels il tirait une croix. S'il avait été un peu plus courageux, s'il avait eu moins peur de lui faire du mal, il aurait mis fin à cette mascarade depuis longtemps et lui aurait épargné une souffrance inutile. Il n'avait jamais été particulièrement désireux de garder de bons contacts avec ses ex, mais même si ça avait été dans ses habitudes, cela semblait compromis avec Colin.

Allongé sur son lit, par-dessus la couette, Harry fixait le plafond. La nuit était déjà bien avancée, et il serait épuisé le lendemain, mais il n'avait qu'une chose en tête : les lèvres de Draco.

À la semaine prochaine pour un nouveau chapitre.

Chapitre 1 - partie 2.

Chapitre 1.
Deuxième partie.

Sans qu'il ne sache vraiment ni pourquoi ni comment, quelques jours plus tard, Draco se présentait au cours du soir donné par Harry. Il avait passé les jours précédents à penser au jeune chef. Il avait tout d'un chien fou, mais même lorsqu'il avait du travail par-dessus la tête, il n'avait pu que penser à lui. Aux maigres contacts physiques qu'ils avaient eus, le baiser insuffisant qu'ils avaient partagé, et la réaction incompréhensible du brun, son regard soudain fuyant. Il avait touché son égo, alors même qu'inexplicablement, il s'était laissé aller à baisser ses barrières, à oublier de se méfier. Son regard, si vert, et son rire avaient, très rapidement, eu raison de lui, de sa méfiance. Il l'avait atteint, puis l'avait repoussé, et Draco n'était pas homme à être repoussé, à être rejeté.

Pendant des jours, il n'avait eu de cesse de marmonner, de râler et d'envoyer balader son entourage, plus encore qu'à l'accoutumée. Lorsque Blaise avait fini par lui demander quel était son problème, il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que leur soirée d'apprentis cuisiniers n'était pas étrangère à l'humeur de son ami.

— Je ne sais pas ce qu'il t'a fait, mais tu devrais aller régler ce... Quoi qu'il existe entre vous.

— Ouais, grinça Draco, je vais me pointer et puis quoi ? Lui dire que j'ai mal digéré ses foutus croissants ?

— C'est le moins qu'on puisse dire... soupira Blaise.

Draco lui balança un regard noir.

— Draco, tu sais que j'ai raison. Il serait temps de sortir un peu de ton bureau, et ce mec serait peut-être l'occasion pour cela.

— C'est ridicule.

— Moins que ton entêtement et ton isolement.

— Arrête avec ça, Zabini.

— Tu sais que j'ai raison, répéta-t-il.

Oui, il avait raison. Il avait raison, et le blond détestait cela. Il s'était isolé, petit à petit, s'investissant à fond dans son travail. Il parcourait le monde à la recherche d'oeuvres d'art convoitées par de riches collectionneurs ou musées, enchaînant les avions, les chambres d'hôtel et les repas auxquels le convoquaient Blaise et Hermione, ne se donnant que trop rarement le temps de penser à lui, à sa vie qui avait pris exactement le chemin qu'il s'était choisi, à l'écart de toute attache superflue. De l'avis de Blaise, il était allé trop loin dans cette voie, se laissant aller à une vie de facilité où austérité et solitude étaient sa réponse à sa crainte maladive et inavouable que ses craquelures, ses fêlures soient visibles. L'arrivée de Harry dans leurs vies, inattendue, était inespérée. Son ami n'avait pas été très bavard sur ce qu'il s'était passé après le cours de cuisine qu'ils avaient partagé, mais il n'avait guère besoin de précisions pour comprendre que quelque chose de fondamental avait eu lieu, et que ça ne s'était pas terminé de la bonne façon.

— Je te laisse le choix. Tu vas le voir ou je dis à Hermione de te réserver un billet d'avion pour nos prochaines vacances. Réfléchis bien.

Draco lui jeta un regard noir. Tout plutôt que des vacances avec Granger.

Il se retrouvait donc là, sans s'être inscrit où que ce soit, sans avoir rien payé. Devant lui, la file de nouveaux élèves et d'habitués diminuait à mesure qu'ils entraient dans l'établissement de Potter. Ce dernier ne l'avait pas vu, pas encore. Un peu plus grand que les quelques femmes devant lui, il voyait le jeune homme saluer personnellement et individuellement chaque convive du jour. Son sourire ne diminuait pas, et l'enthousiasme dans sa voix ne laissait pas de place au doute : il était sincère. Cela n'avait rien d'un automatisme, c'était lui, dans son entièreté. Ce n'était pas ce à quoi il était habitué ; en réalité, c'était précisément ce qui l'aurait normalement profondément agacé. Mais il y'avait quelque chose dans le regard, dans la posture de Harry, dans l'étincelle qui habitait son regard qui intriguait Draco, qui lui donnait cette envie étrange d'être regardé par le chef. Ça n'était pas subtile, il avait juste envie d'exister à ses yeux, de recevoir un sourire un peu plus grand que les autres, de mériter un regard plus étincelant.

Enfin, Harry leva les yeux vers lui. Il ne chercha pas à cacher son étonnement. Pendant un court instant de flottement, il n'exprima rien d'autre que sa surprise, les yeux légèrement écarquillés.

— Ferme la bouche, Potter... marmonna Draco de sa voix trainante, un brin moqueur.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda finalement le chef.

Ses mots auraient pu sembler antipathiques, mais le léger sourire qui flottait sur ses lèvres ne laissait pas d'ambiguïté, lui. Draco haussa les épaules, nonchalant.

— Tu t'es comporté comme un connard, l'autre soir.

Harry déglutit, mal à l'aise. Oui, il s'était mal comporté, mais il n'en regrettait rien. Bien sûr, il aurait voulu que les choses se terminent différemment avec Draco, il aurait aimé ne pas le repousser comme il l'avait fait, mais cela lui avait tout de même permis de mettre fin à une histoire sans avenir avec un jeune homme pour qui il n'avait rien d'autre qu'une vague tendresse.

— Ouais... Mais tu es revenu.

Il n'y eut pas un mot de plus, juste une forme de compréhension. Harry se décala, ouvrant le passage à ce blond étrange et si séduisant dans sa froideur. Rien n'avait changé, dans la cuisine, mais tout était différent, déjà. Draco pouvait voir l'endroit où Harry et lui s'étaient installés, dos contre les meubles en inox. Il se souvenait précisément l'endroit où il avait attrapé le torchon qui lui avait permis de nettoyer les quelques traces de sang sur le nez du chef, après leur premier baiser raté. Sur le nez du chef, il ne restait qu'un bleu peu ragoûtant, mais cela lui donnait un petit air de caïd tout à fait cohérent avec sa barbe de plusieurs jours, ses cheveux en bataille et les manches du t-shirt qu'il avait roulées sur le haut de son bras. On ne voyait que cela, ses bras dorés par le soleil, sa peau sous laquelle roulaient ses muscles et accompagnaient ses gestes. Le blond se sentait privilégié, dépositaire d'un secret qu'ils partageaient tous les deux, lui et le maître des lieux. Personne ici n'aurait imaginé qu'ils avaient partagé un instant aussi intime, aussi précieux. Parce que ça l'avait été, précieux. Rare, inattendu, pour Draco.

— Un seul de mes élèves a dû revenir une deuxième fois. Je vous déconseille donc de choisir Draco comme binôme, expliqua Harry en le désignant d'un geste de la main, ou vous risquez de vous retrouver avec un bras en moins et un plat encore non-identifié.

Les rires des autres élèves sortirent Draco de ses pensées. Il fixait sur Harry son regard froid, ne laissant rien transparaître de ses émotions. Le jeune chef, lui, semblait seulement amusé par ce qu'il se passait. Il se régalait visiblement de l'instant, satisfait de le voir revenir. Pour l'un comme pour l'autre, cela n'avait guère de sens. Ils se connaissaient à peine, mais ressentaient le besoin de se découvrir, de satisfaire un besoin de proximité.

— C'est donc avec moi qu'il cuisinera, ajouta le chef, posant sur le blond un regard au fond duquel brillait quelque chose qui manqua de lui arracher un frisson.

Les élèves s'éparpillèrent bientôt dans un joyeux bordel. Ceux qui se connaissaient se retrouvaient, partageant anecdotes et opinions sur les plats précédemment préparés et celui préparé pour ce soir-là, le fameux pavlova. L'ambiance, il fallait bien le reconnaître, avait quelque chose d'infiniment plus agréable que ce que connaissait Draco au quotidien dans son travail, où l'on ne commençait à se détendre qu'au moment de signer un contrat à plusieurs millions de livres. Les duos se formèrent, des inconnus se présentèrent les uns aux autres, et en un instant, ils étaient tous prêts à découvrir ce que le chef leur réservait.

Cette fois, à cause de l'insistance de Potter à prendre Draco sous son aile pour cuisiner, une personne se retrouva seule et dut s'inviter dans un duo déjà formé. Draco haussa un sourcil, et lorsque Potter s'approcha, quelques instants avant de présenter la première étape de la recette, il attrapa son avant-bras et murmura :

— Premièrement, je n'ai jamais loupé de pavlova, et j'apprécie moyennement qu'on me fasse passer pour un con. Deuxièmement, et l'ombre d'un soupçon de sourire forma un début de fossette sur sa joue, tu devrais peut-être me laisser en binôme avec cette pauvre fille...

— Tu es revenu, dit simplement Potter, tu es avec moi.

Ce fut le même numéro que la fois précédente : Potter allait de binôme en binôme, distribuant explications, conseils et indications, moquant gentiment les erreurs des uns et les victoires des autres, blaguant avec les plus timides et apprivoisant les plus sceptiques. Potter frôlant Draco, lui expliquant, presque à l'oreille, comment il fallait battre les oeufs en neige pour obtenir une meringue satisfaisante, comme il devait s'y prendre pour nettoyer, soigneusement, délicatement, les fruits sauvages pour qu'ils ne s'abîment pas. Ils étaient si proches, alors que le brun le guidait dans son utilisation de la poche à douille, lentement, exerçant de légères pressions sur ses doigts pour lui indiquer quand serrer la poche. Ses mains, usées par le maniement des ustensiles, par la chaleur et le froid, par les coupures, les chocs et les produits d'entretiens, étaient étonnamment douces sur les siennes, et il pouvait presque sentir ses lèvres contre son oreille, contre sa joue, et son ventre contre son dos. Il ne frissonnait pas, mais ne faisait rien non plus pour couper court au contact, bien au contraire. Draco était Draco, alors il répondait d'un grognement ou d'un ricanement goguenard, ordonnait parfois à Potter de cesser de le prendre pour un crétin. Mais Harry n'était pas dupe, aussi le blond n'avait-il droit qu'à un rire, ce rire cascade qui aurait pu ne jamais s'arrêter.

Cela ne durait jamais très longtemps, si bien que les autres élèves ne remarquaient sans doute rien, mais chaque fois qu'il revenait près de lui, Potter s'arrangeait pour le frôler, sans jamais vraiment croiser son regard. Lui qui parlait fort, qui riait aux éclats, qui faisait de grandes enjambées et qui semblait déborder d'énergie avec les autres élèves, faisait montre d'une réserve, d'une intimité dont Draco se sentait privilégié d'en bénéficier, même si aux murmures de Potter, il ne répondait souvent que par des grognements et ne marmonnait que de vagues syllabes. Pourtant, lui aussi s'arrangeait pour le toucher, se débrouillait pour que leurs cuisses soient l'une contre l'autre alors qu'ils cuisinaient de concert, l'un avec l'aisance d'un chef d'orchestre, avec cette facilité apparente dans les gestes qui disait combien il

maitrisait son art, l'autre avec l'hésitation, la maladresse d'un nouveau-né belliqueux qui fait ses premiers pas. Le vacarme de la cuisine n'existait pour ainsi dire pas, et si Potter répondait aux questions, c'est parce que son odora lui disait qu'un sirop était en train de brûler, parce que son ouïe lui indiquait qu'une meringue n'était pas assez cuite, ou parce qu'il savait, à entendre le raffut autour d'elle, que cette idiote en bout de rangée venait de se couper. C'est avec un frôlement sur le bras de Draco qu'il partit la rejoindre, rinçant et pansant avec douceur son bobo au pouce, causé par une imprudence dont il avait pourtant expliqué comment l'éviter.

Il s'occupait, vaquait à ses responsabilités, aux appels qui se multipliaient, aux réponses qui n'avaient pas de sens et aux petites chamailleries qui faisaient la routine de ces cours : lassés de longues journées de travail, les élèves se laissaient certes emporter dans un univers de saveurs, de rondeur et de chaleur humaine, mais il en fallait parfois bien peu pour qu'un éclat ne survienne. Rester occupé lui permettait surtout de garder son esprit en action, parce qu'il savait que s'il commençait à réfléchir, ce serait pour tenter de comprendre ce que signifiait la présence de Draco. Des jours étaient passés, sans nouvelle de Colin, ce qui était une très bonne chose, et à mesure que le temps s'écoulait, l'idée folle de revoir Draco un jour s'était flétrie, fleur fanée vouée aux oubliettes. Mais il l'avait vu, magnifique, imposant et incroyable de noblesse, fier et si naturel malgré un port aristocratique et nonchalant à la fois. Il était à contre-jour, aussi était-ce une vision à peine croyable, ses cheveux d'un blond presque blanc auréolés de la lumière du soleil couchant, son regard vissé sur lui, plein de questions, le défi au bout de l'épée. Tout en rangeant son matériel de premiers secours, Harry secoua la tête ; si la présence de Draco avait quelque chose de doux, très doux, même, ça n'était pas le moment divaguer. Chaque chose en son temps.

Vint le moment de dresser les plats. Tous, ils eurent à présenter leur chef d'oeuvre dans une assiette de cristal. Ils le dégusteraient, tous ensemble, sur la grande table du fond, avec un thé spécialement préparé par Potter, et discuteraient, se chamailleraient gentiment et partageraient anecdotes et détails de leur quotidien sordide dans la bonne humeur et la simplicité que prodigue l'effort honnête de l'élève qui a dépassé ses limites et s'est prouvé qu'il sait. Qu'il peut. Potter ne passa près de Draco que quelques instants, à peine le temps de frôler son dos du bout des doigts et de murmurer à son oreille :

— Ne pars pas, après manger.

Et bien sûr, à chaque bouchée de pavlova (trop sucré à son goût), à chaque gorgée de thé (délicieux), Draco ne fut capable de penser qu'aux paroles de Potter. Il répondait aux questions, esquissait parfois un sourire aux réflexions des uns et des autres, mais il n'avait qu'une envie : les voir débarrasser le plancher. Rapidement.

Il était comme un adolescent, pour sûr : derrière sa mine renfrognée, ses sourires froids et cette façon qu'il avait de répondre aux autres élèves qui disait ' je m'en balance de ta vie ', il pensait tellement fort à Potter que plusieurs fois, il se surprit à le fixer sans que ce dernier s'en aperçoive. Il riait avec les autres élèves, en interpelait certains, plus loin de lui, pour leur poser des questions que Draco n'aurait jamais formulées, ni même imaginées, auxquelles il ne trouvait aucun intérêt. Il leur demandait des détails sur leur vie, ce qu'ils faisaient, où, comment, pourquoi, la musique qu'ils écoutaient, le dernier concert, et s'ils avaient écouté le dernier album de Damon Albarn, et ce qu'ils pensaient du dernier match de foot de l'équipe d'Angleterre, avouant dans la foulée préférer l'équipe de France. Et personne ne lui en voulut, ni pour cet aveu maladroit ni pour les autres, aussi attachés à leur équipe nationale que fussent les londoniens. Son sourire était si chaleureux, si sincère, si *chaud* qu'ils ne pouvaient qu'être charmés et attendre un peu plus d'attention, un autre sourire, une autre blague, une autre petite pique amicale et si délicieusement moqueuse.

Draco détesta cela, bien sûr. Il répondit à peine aux questions de ses voisins de table, mâchonna son pavlova sans grande conviction et répondit ' trop sucré ' quand Potter lui demanda ce qu'il pensait de son chef d'oeuvre du jour. Il répondit par un éclat de rire.

— Même avec moi à tes côtés, Draco, tu es un désastre.

Moi. A tes côtés. Draco.

Draco leva la tête, et haussa un sourcil clairement moqueur, une lueur amusée dans le regard. Il y'avait quelque chose dans ses yeux qui traduisait une forme de satisfaction que lui-même n'était pas certain de comprendre. Cela n'avait aucun sens, mais Blaise avait raison : l'important n'était pas là.

Oui, il était un désastre. Un désastre qui ne facilitait jamais les choses, un désastre capable d'envoyer chier absolument n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, selon une logique tout à fait personnel. S'il le faisait avec classe ? Oui, certainement, n'importe qui aurait pu dire que Draco Malefoy était toujours élégant, qu'il n'était que prestance, mais qu'y'avait-il d'admirable dans ce talent qu'il avait de s'isoler du monde ? L'élégance, le chic, la prestance, le glamour, même, lui tenaient-ils compagnie lorsqu'il se sentait seul, une fois ses affaires mises de côté, une fois sa chemise déboutonnée, une fois qu'il autorisait sa fatigue à marquer ses traits, quand plus personne ne pouvait le voir ? Lui tenaient-ils chaud, le réconfortaient-ils, le consolaient-ils quand, secrètement, il se maudissait pour cette incapacité qu'il avait à considérer que la solitude n'était pas la solution, que peut-être l'amour pouvait avoir du bon ? Quand il s'endormait, tard dans la nuit, sachant par avance que la journée du lendemain débuterait avec un niveau de fatigue déjà supérieur à la normale, les poings serrés sur des draps qui étaient certes tissés dans le plus doux des cotons ou le plus cher des lins, il n'en avait pas moins froid d'une solitude qu'il exécrait mais entretenait comme une vieille maîtresse. C'était un meuble encombrant qu'il n'avait pas coeur à jeter, non pas parce qu'il l'aimait, mais parce qu'il n'aurait pas su

pas quoi mettre à la place.

Entendre son nom sortir de la bouche (si belle, si douce, même de loin, même sans les avoir déjà goûtées, il le savait) de Potter était plus désastreux encore. Il eut envie de tous les foutre dehors, ces abrutis, ces crétins qui n'étaient venus là que parce qu'ils avaient acheté une stupide boîte. Il voulut leur foutre son pied au cul, à ces bons à rien qui se pâmaient devant Potter, à ces dindes qui gloussaient à la moindre de ses blagues, se visualisa foutre son poing dans la gueule du chef pour lui faire cet effet, à lui qui s'était planqué derrière ses costumes de luxe depuis trop longtemps et avait juré que sa seule excitation viendrait d'une découverte scientifique ou d'une belle queue qui n'attendrait que lui. Ecraser ses lèvres sur les siennes, si fort qu'ils auraient saigné l'un et l'autre, que leurs dents se seraient entrechoquées, le toucher, plus qu'il ne l'avait déjà fait, et l'étouffer de ses lèvres pour l'empêcher de prononcer des mots qu'il n'avait pas envie d'entendre, pour prévenir des réactions qu'il ne voulait pas avoir.

La dégustation dura trop longtemps, de l'avis de Draco. Vous prendrez bien une autre tasse de thé, n'est-ce pas ? Hors de question qu'il reste du pavlova, et ces fruits rouges, regardez-les, on ne peut pas les jeter. Alors tous se servirent à nouveau, jusqu'à la dernière miette, et ça avait quelque chose d'assez hallucinant de voir ces gens manger et manger encore alors qu'ils étaient largement rassasiés, discutant et riant et mangeant encore, les joues rouges et les gestes lourds, tout pour faire plaisir à Potter. Ils ne se connaissaient pas, sauf quelques rares exceptions, mais le chef semblait être leur point commun, leur centre de gravité. Pas un mot qu'il prononçait n'était perdu ou ignoré, et chacun de ses gestes faisait l'objet d'une observation des plus attentives. Ce dernier finit tout de même par les mettre dehors, les accompagnant jusqu'à la porte avec un regard en coin pour Draco, qui ne bougea pas de la chaise sur laquelle il était assis, sa énième tasse de thé à peine entamée devant lui et son assiette, vide, qu'il n'avait jamais voulu qu'on serve à nouveau. Lorsque Potter revint, il n'avait pas fait un geste, et le regarda s'assoir en face de lui, enjambant le banc d'un geste souple, après avoir passé une main légère dans son dos, le frôlant de façon suffisamment marquée pour qu'il ne puisse pas penser avoir imaginé le geste.

— J'espérais que tu reviendrais, finit-il par avouer après quelques instants d'un silence qui n'avait rien de désagréable.

Draco leva les yeux, l'air goguenard. Depuis son arrivée, quelques heures plus tôt, ses cheveux habituellement impeccablement coiffés avaient perdu de cette superbe. Une mèche tombait sur son front, donnant à l'universitaire un petit air de gamin. Presque espiègle. Il n'en restait pas moins superbe, les joues légèrement rougies par la chaleur, la nourriture, la fatigue, par les promesses qu'il lisait dans le regard que Harry posait sur lui, peut-être aussi.

— Tu baises souvent tes élèves ? demanda-t-il simplement, avec cette lenteur dans la voix, cet accent aristocratique qu'il gardait en toutes circonstances

Potter ri.

— Seulement quand ils font cramer leurs croissants.

— C'est si facile, de faire faire des viennoiseries à des anglais. Tellement cliché, marmonna Draco avant de boire une gorgée de thé.

— Et c'est si anglais de râler en buvant du thé, répliqua Potter, guère impressionné par l'humeur inégale du blond face à lui.

— Il existe une nuance de thé pour chaque humeur.

— Et tu aimes le tien bien noir, j'imagine. Sans sucre.

Draco grogna à nouveau, et termina sa tasse. La théière était vide. Potter s'en aperçut, et se leva, lui faisant signe de le suivre.

— Je crois qu'on a passé l'heure pour le thé. Un whisky, par contre, me parait tout indiqué, dit-il en sortant une bouteille en verre sculpté et deux verres d'un style identique.

Il servit Draco, et s'appuya contre un plan de travail, d'une façon telle que leurs jambes se frôlaient et que lorsqu'ils levaient le coude pour boire un peu du liquide tourbé, ils risquaient à chaque instant de se cogner.

— Tu ne m'as pas beaucoup parlé de Blaise. Il t'a forcé à venir, mais qui est-il ?

Draco avala le contenu de son verre, et le posa sur le plan de travail. Le contact du verre épais et de l'inox produisit un son étonnant, à la fois aigu et profond, quelque chose qui était aussi incohérent que l'instant qu'ils passaient. Il prit un instant pour réfléchir.

— Blaise est moi. J'ai longtemps pensé qu'on était des frères cachés, mais il a fallu se rendre à l'évidence, à un moment donné : son nez est bien moins délicat que le mien, et ses cheveux n'ont absolument rien de comparable aux miens.

— Blaise est toi ? C'est une belle façon de présenter les choses.

— Ne t'emballe pas, Potter. Ça fait plus de trente ans que je le connais, et il n'y a pas un jour sans que l'un comme l'autre soyons rhabillés pour l'hiver.

— Trente ans ? répéta Harry, impressionné.

— C'est plus ou moins ton âge, non ? Tu te tapes souvent des vieux ?

Ce dernier leva sa main libre, et traça sur le visage de Draco une ride imaginaire. Il avait oublié que Draco était plus vieux que lui, mais cela faisait indubitablement partie de son charme. Rares étaient les hommes qui vieillissaient bien, qui se bonifiaient avec le temps, ou ne devenaient pas simplement des vieux beaux. Draco, lui, était superbe. Nul doute qu'il l'avait été auparavant, alors qu'il était plus jeune, mais il l'était encore, d'une façon qui était juste différente. Ses cheveux d'un blond presque blanc n'étaient pas grisonnants, mais sa peau, quoi que plus douce encore que ce qu'elle paraissait à première vue, trahissait, par quelques rides au coin des yeux les années passées. Son regard, aussi, qui brillait d'intelligence, de vivacité, et d'une forme de malice qui n'était pas que bienveillante. Tout en lui n'était qu'un avertissement, tout en lui prévenait qu'il était plus sûr de s'en tenir éloigné, mais Harry n'en avait ni la force, ni l'envie. Il était attiré comme une mouche par du miel.

Draco fronça les sourcils, mais ne fit pas un geste. Il y'a longtemps, ou juste quelques années, il n'aurait pas laissé les choses traîner ainsi : il aurait sauté sur le brun, et lui aurait montré de quel bois il était fait. Mais les choses, il ne savait que trop bien comment, avaient changé, et le blond avait besoin d'autre chose. Non pas qu'il se fut assagi avec les années : il savait ce qu'il voulait, et d'une façon ou d'une autre, il s'arrangeait pour les obtenir. Il était élégant, doté d'un charme froid inscrit dans ses gènes tant du côté de son père que de sa mère, paix à leur âme. Ses paroles pouvaient être du venin comme du velours, et il pouvait serpenter avec tant de finesse et de discrétion que ses proies ne s'apercevaient de son manège que lorsqu'il était déjà trop tard. Mais Harry n'était pas dupe, et lui non plus.

Avec le chef, il ne savait pas bien qui chassait qui.

— J'aime bien tes rides, murmura Harry, ce à quoi Draco répondit par un sourire crispé. Et pour répondre à ta question, dès qu'un vieux blond me fait vivre un cauchemar en cuisine, je le baise. En ce qui te concerne, ce sera plutôt deux fois qu'une.

— Il va falloir revoir tes prétentions, prévint Draco en attirant Potter à lui, ses lèvres déjà contre les siennes, et elles étaient si douces qu'il eut du mal à entendre la question que lui posait le brun. Quoi ?

— Serais-tu trop vieux pour te mettre à mon niveau ?

— Non, pas plus que je ne suis trop vieux pour être celui qui va te baiser. Autant qu'il le faudra.

Harry ne se le fit pas dire deux fois, et détacha, dans son dos, le tablier qui lui ceignait la taille, s'emparant du même élan des lèvres de Draco. Le calme qu'ils affichaient jusqu'à présent s'évanouit presque aussitôt, alors que le blond embrassait. Ses lèvres étaient une gourmandise comme il n'en avait jamais goûté, un délice dont il pouvait profiter sans le filtre de l'alcool. Ils s'embrassèrent d'abord lentement, comme à tâtons, s'assurant que tout était bien réel, que l'autre ne disparaitrait pas soudain, avant de s'autoriser à se rapprocher l'un de l'autre, torse contre torse, leurs lèvres se cherchant, se séparant pour mieux se retrouver. Ils échangeaient des regards, les yeux à peine ouverts, tandis que Harry glissait une main sous le t-shirt de Draco, retenant à peine un bruit de gorge satisfait alors qu'il goûtait du bout des doigts à la peau si douce qu'il comprit immédiatement qu'il ne pourrait jamais en être rassasié. Il ne s'attarda pas sur cette pensée, parce qu'il y'avait bien mieux à faire que tergiverser sur des pensées rationnelles ; le corps de Draco qui se pressait contre le sien, par exemple, son t-shirt qu'il lui retirait et balançait au loin, promenant ses mains sur son torse alors qu'il entreprenait de mordiller le lobe de son oreille, par exemple, étaient autant d'exemple d'éléments de contexte qui méritaient que Harry cesse de réfléchir.

Son cerveau sur pause, il se concentra sur ses sens, et aucun d'entre eux ne fut oublié. Ils n'étaient que sensations. Les grondements profonds de Harry alors que Draco le rudoyait, l'embrassant si fort, avec tant d'exigence qu'il le mordit presque au sang, les gémissements de Draco lorsque le chef, ayant défait les boutons de son jean, glissa une main curieuse dans un boxer qui ne laissait plus guère de place à l'imagination. La douceur de la peau de Draco sous les doigts de Harry qui, experts, se chargèrent de montrer à sa queue déjà bien réveillée tout le bien qu'il pensait d'elle, tout l'appétit qu'il éprouvait à son égard, remplaçant bientôt la chaleur de la paume de sa main par la moiteur de ses lèvres, puis de sa langue. La dureté du sol sous ses genoux alors qu'il léchait, suçait, pompait sans autre forme de procès, se régalant du souffle extatique du blond, la vision indécente de son regard gris qui tournait à l'orage et de sa lèvre inférieure qu'il murmurait tout en prononçant son prénom, tout en le suppliant de continuer, de s'arrêter, de faire quelque chose, Potter, bordel de merde ! L'air de délice que portaient les traits de Harry vu d'en haut, ses cheveux ébouriffés qui ne l'avaient jamais tant été, tant les doigts de Draco les trituraient, les tiraient, les rudoyaient, puis les caressaient avec une douceur presque surprenante, le dessin de ses joues, de ses lèvres sur le membre de Draco, qui ne put s'empêcher de penser que tant sa queue que les lèvres du chef étaient faits pour se rencontrer.

Puis, n'y tenant plus, parce que seuls leurs gémissements emplissaient la pièce, parce que l'un comme l'autre avaient besoin de plus, le blond força l'autre à se relever. Il n'en fallut pas plus pour que Harry comprenne le message, retirant à son tour son pantalon avec une lenteur délibérée qui acheva de convaincre Draco de l'impérieuse nécessité de lui fourrer son sexe dans cette partie de son anatomie qu'il n'avait eu de cesse d'observer et d'imaginer lui appartenir depuis presque le premier instant où il l'avait vu. D'abord en douceur, il se fraya un passage, attentif aux gémissements, aux halètements et aux gestes de Harry, qui, une main sur les fesses de son amant, l'invita à venir plus en dedans. L'arrière de la tête renversé sur son épaule, il s'empala de lui-même sur la longueur du blond, ne laissant pas la moindre ambiguïté se mettre en travers de cet instant dont ils savaient qu'il les engageait dans bien plus qu'un orgasme rapide

sur un coin de table.

Pour eux, la nuit fut longue, entrecoupée de discussions arrosées de whisky. Ils découvrirent le corps de l'autre, le goutèrent, l'observèrent. Ce fut un véritable atelier des délices, une expérience à échelle humaine des pouvoirs du touché, du goût, de l'ouïe. Les mains de Harry sur son torse, les doigts de Draco entre ses cuisses, et leurs langues, un peu partout, curieuses, affamées, jamais rassasiées. Il en fallait toujours plus, comme si chaque bouchée les éloignait un peu plus de la satiété. Ils se cognèrent, se heurtèrent, et leurs lèvres réparèrent toutes les petites blessures que leur passion, car c'est ce dont il s'agissait, laissait sur leur corps comme autant de témoignages de cette promesse un peu folle qu'ils s'étaient faite dès le premier regard. Ils gémirent ensemble, puis séparément, et se rattrapèrent dans cette course qui devait ne jamais prendre fin, jouirent lèvres contre lèvres, yeux fermés et poings serrés, corps tendus par le plaisir, par l'envie d'assouvir, encore, un besoin à peine satisfait la fois précédente. Ils s'essoufflèrent, s'épuisèrent, burent et ne résistèrent pas l'un à l'autre, ne s'interrompant que le temps de s'embrasser, doucement, presque lentement, leurs mains explorant le corps qui leur était offert. Ils ne savaient pas si c'était juste une nuit ou si ce serait beaucoup plus, alors ils prenaient, sans doute même plus qu'ils ne pouvaient véritablement recevoir, ils prenaient et le stockaient, bien au chaud dans les synapses des souvenirs les plus précieux, au creux du coeur, et aussi sur la peau. Là, une griffure, là, une trace de dent, ici, une lèvre un peu fendue, des cheveux tirés un peu trop fort, et de ce côté-là, ce qui, le lendemain, serait un beau bleu.

— Je voulais être peintre, expliqua Draco de sa voix plus trainante encore qu'à l'accoutumée, à trois heures du matin, alors qu'ils éclusaient une nouvelle bouteille de whisky, répondant à la question du jeune chef bien des heures et bien des orgasmes après qu'elle eut été posée. Je rêvais d'exposer mes toiles dans des galeries populaires de Londres, de Paris, Florence ou Barcelone.

Harry ne trouva rien d'autre à répondre que de glisser une main entre ses jambes, entreprenant d'étudier un art qui l'intéressait bien plus. Cela tombait bien, la confidence n'attendait pas de réponse.

Lorsque le soleil se leva, inondant la cuisine de sa lumière tiède, il les trouva enlacés sur une nappe blanche, une bouteille vide et une autre entamée à plus de la moitié, des verres encore plein. Leurs jambes étaient entremêlées à la manière d'un casse-tête chinois, et leur sommeil était si serein, si profond et si tranquille que lorsque Ginny, les bras chargés d'une caisse de légumes frais, arriva dans la cuisine pour livrer son ami, elle ne put qu'avoir un sourire attendri. Elle fit demi-tour, et décida que ce jour serait consacré au déménagement de Colin.

Peu avant neuf heures, Harry ouvrit un oeil, un peu perdu, la bouche sèche et l'estomac un peu patraque. Puis il réalisa où il était et caressa d'un geste fatigué l'épaule, bien trop douce pour être vraie, de Draco. Lorsqu'il ouvrit les yeux de nouveau, Draco avait disparu. La place près de lui était froide, et le côté du corps de Harry qui avait été collé souffrait déjà du vide laissé par le blond. Il soupira, déjà déçu de le savoir disparu, envolé, courant d'air qu'une nuit passée ensemble n'avait pas su retenir. Il se relevait, enfilant caleçon et t-shirt, quand il eut un sourire attendrit ; dans la cuisine, Draco était préparait ce qui ressemblait à un petit déjeuner. ¼ufs brouillés, bacon, salade de fruits, et cafés noirs fumants avaient été réunis sur un plateau en argent qu'il avait trouvé Dieu seul sait où. Il leva les yeux vers Harry, et ce qui ressemblait vaguement à un sourire étira ses lèvres. Harry leva les yeux au ciel ; il n'obtiendrait sans doute pas plus que quelques grognements et un sourire approximatif, mais il aimait bien cela.

Draco était un peu tordu, un peu étrange, il l'avait constaté, mais d'une certaine façon, il ne l'était pas plus que lui. Pas moins non plus, juste d'une façon différente. Il avait son fonctionnement, son identité, pas toujours logique, pas toujours raisonnable ni tout à fait compréhensible, et il restait beaucoup à découvrir à son sujet, mais Harry aimait le voir capable d'une attention aussi prévenante à son égard, sans qu'il lui saute dessus pour autant pour le couvrir de baisers et de guimauve parfaitement écoeurante.

Plus tard, il prendrait sans doute le temps d'être effrayé par cette palette de sentiments et d'émotions qu'il ressentait en présence de Draco, et à cause de ce dernier. Cette envie d'en savoir plus, de la part d'un homme qui n'avait jamais été très curieux de la vie de Colin, oubliant parfois de faire preuve de la plus élémentaire des politesses et qu'il faisait passer l'une de ses étourderies, l'étonnerait et l'inquièterait, mais peu importait. L'essentiel restait qu'à cet instant précis, manger leur petit déjeuner était leur unique priorité.

Ils s'assirent côte à côte à la grande table de la salle à manger, Draco au bout, embrassant dans sa prestance toute aristocratique le rôle principal, Harry à sa droite. En silence, ils se régalèrent. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de parler ; peut-être était-ce parce qu'ils n'étaient pas du matin, Harry tout particulièrement, peut-être était-ce parce que l'alcool chatouillait encore leurs tympans, ou peut-être encore était-ce parce qu'ils avaient encore en tête, sur la peau, au coin de l'oeil, raisonnant à leurs oreilles les détails de la nuit passée ensemble. Leurs lèvres, leurs mains, surtout, affamées de l'autre, les regards qu'ils avaient échangés, et qui avaient portés plus de leur histoire qu'aucune autre parole, les gémissements qu'ils avaient osé pousser, occultant toute inhibition, toute gêne, toute fausse pudeur. En voyant Draco mâcher son toast, Harry se vit déposer des baisers le long de la ligne de sa mâchoire avant de dévorer ses lèvres comme on s'accroche à une bouée, avec urgence. Ils avaient voyagé entre douceur et passion, lenteur et ardeur, essayant, expérimentant, découvrant les mécanismes de leur corps, les sensibilités inavouées ou même encore inconnues, les zones les plus sensibles et celles qui, d'un frôlement, provoquaient d'irrémédiables fou rire. Sérieux, ils l'avaient été, alors qu'ils embrassaient, caressaient, léchaient le corps de l'autre, appliqués comme jamais.

En une nuit, ils étaient passés maîtres dans l'art qu'était le corps de l'autre.

Chapitre 2 - Partie 1

Chapitre 2.
Première partie.

Les jours suivants se déroulèrent dans une torpeur confortable. D'un commun accord, ils s'étaient entendus pour ne pas se revoir tout de suite ; Draco, de son élocution traînante, avait expliqué à Harry qu'il ne devait pas imaginer qu'ils étaient autre chose que deux hommes qui avaient passé la nuit à baiser. Abstraction faite de l'emploi d'un terme qui ne correspondait à la réalité et aux ressentis ni de l'un, ni de l'autre, Harry avait vigoureusement hoché la tête, accueillant avec soulagement des mots qu'il avait lui-même cherché à exprimer sans savoir dans quel sens les tourner. Le blond ne s'était pas appesanti de telles considérations. Il avait noté son numéro de téléphone sur le carton dans lequel les oeufs du petit déjeuner étaient emballés, et s'était éclipsé sans autre forme de procès.

— Non Blaise, je ne vais pas te donner les détails, répéta-t-il pour la troisième fois, tout en bataillant avec son trousseau de clés pour ouvrir la porte de la petite galerie qu'il possédait en centre-ville, marmonnant alors qu'il ne parvenait qu'à faire tomber bruyamment l'amas de clés.

— Laisse-moi savourer ma victoire ! entendit-il indistinctement son ami à travers le téléphone, qu'il avait éloigné de son oreille.

— Tu m'emmerdes, Zabini. Tu viens à la galerie cet après-midi ?

— Tu sais très bien que oui.

— Alors note bien ce que je vais te dire : je ne répondrai pas à tes questions, alors ne perds pas ton temps, menaça le blond.

Blaise eut l'audace de ricaner.

— Tu sais que je finirai par savoir.

— Qu'est-ce que tu veux savoir de plus que ce que tu sais déjà ? On a baisé, oui, plusieurs fois, dans des positions que ton cerveau hétéro n'imaginerait même pas. C'était sympa.

— Sympa ? Draco, je ne t'ai jamais entendu dire autre chose de mecs que tu as ramené dans ton plumard que ' ça a été ', fit remarquer Blaise.

— J'ai du vocabulaire, Zabini, répliqua froidement Draco avant de raccrocher.

Pourtant, il devait bien reconnaître que Blaise n'avait pas tort. Ça avait été différent ; s'il repensait à sa rencontre avec le chef, force était d'admettre qu'il y avait un avant et un après. Cela n'avait pas soudainement fait de lui un autre homme, mais il y avait quelque chose chez Potter qui lui faisait reconsidérer la question de la proximité. Il n'était pas envahissant, même si, à sa façon, il prenait beaucoup de place. Longtemps, en essayant de comprendre son propre fonctionnement, Draco s'était comparé à un loup, dont le comportement était fonction du territoire et des personnes qu'il acceptait au sein de celui-ci. Blaise mis à part, il n'y avait que peu de monde dans son entourage. Pansy, son amie depuis la fac, était devenue sa partenaire au travail, et jamais rien de plus, malgré les tentatives de celle-ci. Elle ne s'était jamais cachée des sentiments qu'il lui inspirait, et avait fini par accepter qu'ils ne seraient jamais qu'amis. Théo, lui, malgré sa silhouette chétive et sa santé fragile, avait choisi de partir explorer les sites archéologiques d'Amazonie, et à part quelques lettres et photos envoyés au cours de l'année et une soirée pendant laquelle il daignait se joindre à leur petite bande, ils n'étaient pas si proches qu'ils avaient pu l'être. Il pouvait compter sur eux, il le savait, et leur faisait relativement confiance. Il n'avait juste pas besoin de plus.

Du moins s'en était-il convaincu.

Draco rangea son téléphone dans la poche de son élégant pantalon gris, qu'il portait avec une chemise blanche d'une simplicité déconcertante mais d'une facture exceptionnelle. La galerie était à son image : les murs d'un blanc immaculé, le parquet ancien au sol, parfaitement ciré, offraient un écrin idéal aux oeuvres qu'il choisissait avec un soin tout particulier. À la différence d'autres galeries qui travaillaient avec des artistes locaux plus ou moins connus qu'ils acceptaient d'exposer en espérant faire le bon choix, Draco, lors de ses voyages à travers le monde, profitait de sa chasse pour acquérir toutes les oeuvres dont il estimait qu'elles n'étaient rien de moins que de véritables pépites, et les ramenait pour les vendre à ceux qui sauraient y voir la beauté que lui-même avait perçue. C'était une prise de risque, il le savait, mais il n'aimait rien plus que l'aspect hétéroclite des lieux. Avec les années, il avait réussi à se faire une réputation parmi les amateurs d'art : ce qu'il osait proposer n'était trouvable nulle part ailleurs en ville, et si cette galerie était plus un plaisir qu'il se faisait qu'un véritable gagne-pain, considérant l'argent que lui rapportaient les contrats qu'il signait régulièrement, son patronyme était reconnu comme un gage de qualité. Son élégance, elle, était sa marque de fabrique.

Comme chaque jour d'ouverture de la galerie, l'expert faisait le tour des toiles, des sculptures, des photographiques qu'il exposait. Il vérifiait qu'il n'y avait pas de poussière, pas de rayures, pas le moindre petit défaut ; la lumière devait être parfaite, suffisamment intense pour que les détails soient visibles sans effort, tout en restant juste assez douce pour que la vision soit douce, agréable. L'endroit devait être un réceptacle de qualité pour les oeuvres, pour chacune d'entre elles. Cela signifiait qu'elles devaient être choisies pour avoir leur place près de leurs voisines, mais aussi qu'un contrôle draconien devait être effectué pour que les conditions soient idéales. Draco faisait cela à merveille, et il y prenait un plaisir si intense qu'il était presque inavouable.

Pourtant, alors qu'il arpentait les allées de la galerie, redécouvrant chaque oeuvre comme la première fois, c'était toute une vie parallèle qui se déroulait sous sa chemise. Sa peau portait encore les traces de la nuit passée avec Potter. Griffures, bleus, traces de dents, même, par endroits, son corps témoignait de ce qu'ils s'étaient donné, de ce qu'ils avaient pris à l'autre. Et si Draco était honnête, il n'avait guère le choix que de s'avouer qu'il n'avait cessé d'y penser. Il avait passé plus de temps que jamais devant son miroir, le matin, à regarder ce corps qu'il ne voyait plus de la même façon, maintenant qu'il avait fait l'objet de tant d'attentions de la part du chef. Son corps n'était plus tout à fait le sien, maintenant qu'il lui semblait qu'il existait un vide, quelque part entre son coeur et son âme, dont il n'avait jamais eu conscience qu'il existait avant que Harry ne le comble.

..*.*

La nuit londonienne était agréable, ce soir-là. Comme cela arrivait parfois, les étoiles étaient visibles dans le ciel, et l'air frais qui soulevait les mèches bordéliques de Harry étaient les bienvenues après une soirée passée en cuisine. Les élèves avaient quitté les lieux depuis longtemps, mais comme il en avait l'habitude, Harry avait pris le temps de tout nettoyer. Il s'était ensuite assuré que les commandes pour les jours à venir étaient prêtes et avaient été transmises en temps et en heure. Malgré le temps passé au travail, Harry appréciait de rentrer chez lui, plus qu'il ne l'avait fait depuis bien longtemps. Vivre seul, de nouveau, posséder cet espace qu'il avait choisi, aménagé et pensé pour correspondre à ses besoins et pour répondre à ses goûts, était une libération en soi. Au cours des mois précédents, la présence de Colin était devenue envahissante, gênante. Il ne supportait plus ni ses attentions excessives, ni le plus petit désordre qu'il provoquait. Lorsqu'ils avaient commencé à se fréquenter, les choses avaient très rapidement pris une ampleur que Harry n'avait pas anticipée, et avant qu'il ait le comprendre ou réagir, Colin s'était fait une place dans son appartement. Sa naïveté, peut-être, ou sa bonté, l'avaient empêché de mettre des points sur les i, surtout considérant que la situation n'était due qu'à son incapacité à dire ' stop ' quand il était encore temps de le faire.

Quant à Malfoy... Malfoy était un univers différent à lui tout seul, un monde inconnu et inexploré qui attisait sa curiosité et réveillant tous les signaux de danger en lui. Quelque chose dans le regard du blond, dans ses attitudes, dans ses demi-aveux, ses prétendues confessions lui intimait de garder ses distances. Pourtant, il avait suffi qu'il se présente à lui une deuxième fois pour que sa méfiance fonde comme neige au soleil.

Harry eut un sourire alors qu'il tapait le code d'entrée de son immeuble. C'était doux et effrayant à la fois, sucré et piquant tout en même temps, exactement comme une amourette d'adolescent, le genre qu'il n'avait pas vraiment vécue parce qu'il n'avait alors aucune idée de qui il était vraiment. Ses mollets le brûlaient alors qu'il montait les étages jusqu'à son appartement, ayant décidé que c'était une première étape dans sa décision de faire un peu plus d'exercice physique.

Il ne vit pas tout de suite le jeune homme affalé devant sa porte d'entrée. Les cheveux gras tombants devant les yeux, Colin avait les yeux fermés et la respiration lente et trop profonde d'un homme alcoolisé. Ses vêtements n'avaient de toute évidence pas été changés depuis plusieurs jours, et l'odeur qu'il dégageait souleva le coeur du brun. Il soupira, fermant les yeux un court instant. Il n'y avait plus lieu de rêvasser, maintenant, la réalité l'avait rattrapé. Il se rapprocha du jeune homme, passant une main dans ses cheveux, et s'agenouilla à ses côtés. Hésitant sur la marche à suivre, il pensa à le secouer et à le jeter dans l'escalier, solution la plus simple et la plus définitive pour être définitivement tranquille. Mais Harry n'était pas un homme violent, et Colin n'avait rien fait de mal, si l'on excluait ce comportement étouffant qu'il avait lorsqu'il croyait être amoureux d'un autre homme. Son comportement était celui d'un boa constrictor, qui s'enroulait autour de sa proie jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'autre solution que de se laisser faire. Maintenant que Harry avait refusé, avait compris que sa vie n'avait pas besoin de ressembler à cet étouffement permanent, il était simplement perdu, désemparé. Difficile, alors, de ne pas se sentir coupable.

— Colin... murmura Harry, ne provoquant qu'un vague soupir de la part de l'homme imbibé d'alcool.

— Colin, dit-il bien plus fort, tout en secouant son épaule. Tu dois partir.

Le jeune homme ouvrit les yeux, l'air hagard, perdu.

— Harry, tu es rentré... Murmura-t-il, sonné.

— Oui, et tu dois partir. Tu n'as plus rien à faire ici, ce n'est pas chez toi, tu dois t'en aller.

— Je veux être avec toi, Harry. Je suis perdu sans toi, je veux seulement te retrouver, plaida Colin, maintenant bien plus réveillé, malgré son regard embrumé par l'alcool.

Harry soupira, tentant de rester patient.

— Ecoute-moi, Colin. Toi et moi, c'est fini. Je ne t'aime pas, tu comprends ? Je ne t'aime pas, et je ne veux pas

que tu vives avec moi. Tu n'as pas ta place dans ma vie, et je ne veux plus que tu viennes ici. Je... Pars. C'est la seule chose que je te demande.

— Mais je t'aime.

— Moi pas. Je veux seulement que tu me laisses. Je ne changerai pas d'avis, je ne veux pas que tu sois ici, avec moi. Ce n'est pas, et ça ne sera jamais ta place. Va-t'en.

— Tu m'aimais...

— Non. Jamais. C'était une erreur. Une méprise. J'ai tenté, crois-moi, j'ai tenté de t'aimer, de me convaincre que cette histoire avait un sens, mais je ne me suis pas senti mieux que depuis que tu es parti. Et tu mérites de trouver une personne qui t'aime, qui ait envie de vivre avec toi au quotidien, pas quelqu'un qui ait le sentiment d'étouffer comme c'était mon cas.

En écoutant ce que Harry avait à lui dire, Colin avait blêmi. Il se leva, titubant sur ses jambes, les lèvres d'un blanc inquiétant tant il les pinçait fort. Son monde entier s'écroulait. Des années durant, il avait gravité dans le cercle d'amis de Harry, avait tout fait pour attirer son attention, fasciné qu'il était par la personnalité hors normes de jeune homme. Il riait à ses blagues, écoutant religieusement le moindre de ses mots, insensible au fait qu'il n'était pas vraiment le bienvenu dans cette bande d'amis qui ne l'appréciaient pas trop. Et puis un soir de juillet, juste après l'anniversaire de Harry, l'année précédente, Colin avait saisi sa chance ; le jeune chef s'était montré aimable avec lui, plus attentif, plus attentionné qu'à l'accoutumée, et ils avaient passé la nuit ensemble. Ensuite, il avait tout fait pour rester aussi proche que possible de Harry. Il voulait être son monde, son univers, sa vie toute entière, et à force d'insistance, de bienveillance, d'une forme de soumission qu'il avait imposée au brun, il avait eu exactement ce qu'il voulait. Jusqu'à ce que le rêve s'écroule, lui faisant réaliser qu'il avait fini, à un moment donné, par croire que tout ceci était réel. À quel moment avait-il commencé à se persuader que c'était exactement ce que voulait Harry ? À quel moment avait-il fait abstraction du fait que c'était lui, son imaginaire tordu et ses fantasmes innombrables à propos du brun qui avaient tout construit de toutes pièces ? Pendant tout ce temps, il s'était donné sans compter pour Harry, qui s'était bien souvent contenté de recevoir.

Depuis que Harry lui avait annoncé sa volonté de le voir quitter son appartement, il avait dû retourner vivre chez sa mère, et ça avait été une humiliation. Il se revoyait, son sac sous le bras, les yeux rougis et gonflés d'avoir trop pleuré, tentant d'expliquer à sa mère, surprise et effrayée d'être tirée du lit au milieu de la nuit, que Harry l'avait quitté, mis dehors. Il avait tu ses paroles, son aveu de ne pas l'aimer, car il restait une partie de lui qui continuait à espérer, à croire que peut-être tout ceci n'était que temporaire, que peut-être Harry finirait par réaliser qu'il n'était rien sans lui. Sa mère, bienveillante et habituée à la personnalité excessive de Colin, lui avait simplement conseillé de se reposer. C'est ce qu'il avait fait, des jours durant, mais pas une seule seconde il n'avait cessé de penser à Harry. Il avait oscillé entre colère et douleur, entre peine et fureur, et chaque jour avait été une succession d'émotions contradictoires, mais sa tête avait été pleine de Harry, de l'envie qu'il avait d'exister pour lui, y compris si cela devait être par la souffrance.

Harry et les mots cruels qu'il avait prononcés, Harry dont le regard brillait comme jamais Colin ne l'avait vu, Harry qui avait semblé tout à coup si sûr de lui qu'il ne pouvait avoir eu cette révélation tout seul. Colin s'était convaincu, avait monté de toutes pièces un scénario dans lequel Harry n'aurait, après l'avoir retrouvé sur son palier, pathétique et fragile, d'autre choix que de le reprendre. Il avait lamentablement échoué, et face à lui, Harry ne cédait pas d'un pouce. Il semblait juste épuisé, et un peu en colère.

— Tu es monstrueux, siffla-t-il, la colère brillant dans ses yeux.

— Pense ce que tu veux, Colin. Je te demande seulement de partir.

— Tu finiras seul, Harry. Tu es... T'es incapable d'aimer, tu es incapable de laisser quiconque t'approcher, parce que tu ne penses qu'à toi, ta foutue cuisine, ton putain de rugby, tes satanés amis. C'est avec eux que tu devrais baiser, pas avec des mecs que tu ramasses et que tu rends dépendants à toi. Tu fais semblant d'aimer parce que tu ne veux pas blesser, mais tu sais quoi, Harry ? C'est encore pire, parce que j'ai fini par y croire, j'ai fini par penser qu'on avait réellement une chance tous les deux. T'es un lâche, un foutu lâche drapé dans son honneur, dans son courage et dans son succès. Ils le savent, tes élèves, que t'es une ordure ? Ils le savent que tu es incapable d'avoir des émotions, que tu n'es pas foutu de partager quoi que ce soit de toi-même ? Que tu ne laisses même pas ton mec t'embrasser, te prendre la main dans la rue ? Ils le savent que tu ne parles jamais de toi, de ton enfance, de ta jeunesse, que tu gardes ça comme un secret, y compris pour la personne qui partage tes jours et tes nuits ? T'es égoïste, t'es seul au monde, voilà c'que tu es. Tu m'écoeures.

Harry ne répondit pas, se contentant de se décaler pour laisser Colin passer. Avant de descendre les escaliers, le jeune homme se retourna une dernière fois, une lueur un peu folle dans le regard.

— Je m'assurerai que tu ne puisses jamais m'oublier, Harry. Je ne sais pas encore comment, je ne sais ni quand, ni où, mais un jour tu croiseras de nouveau ma route et je m'assurerai que tu souffres autant que moi je souffre.

Puis il s'en fut.

Le brun sortit les clés de sa poche, incapable de penser correctement. Enfin, il put retrouver son appartement, le confort de son chez-lui, familier et sécurisant. Il verrouilla la porte à double tour, et, son dos appuyé contre le bois de celle-ci, se

laissa glisser au sol, les yeux fermés. Les mots de Colin résonnaient dans sa tête, lui faisant l'effet d'un gong qu'on frapperait juste contre sa boîte crânienne. Aussi blessant que ses paroles aient pu être à entendre, il n'avait pas complètement tort. Lui qui s'était toujours considéré comme quelqu'un de plutôt courageux - non qu'il fût du genre aventurier, avide de sensations fortes, mais il ne reculait pas devant la difficulté - s'était réellement comporté comme un lâche avec Colin. Tout aurait été si simple si, dès le début, il avait été capable de lui dire qu'il n'était pas amoureux de lui, mais son ex-petit-ami avait pris les choses en main si naturellement que Harry s'était souvent demandé ce qui n'allait pas avec lui. Il était le compagnon que bien des hommes auraient rêvé d'avoir : doux, attentionné, attentif et investi dans la relation, il savait être sexy et même si son humour n'était pas exactement irrésistible, son plus gros problème restait, selon le jeune chef, la soumission avec laquelle il se comportait.

Si Harry le lui avait demandé, il aurait sans doute été prêt à faire à peu près tout et n'importe quoi pour lui plaire, pour le satisfaire, pour correspondre à ce qu'il attendait. Il se serait modelé, façonné à l'image de ce qu'il aurait imaginé comme étant l'idéal attendu par le chef brun. C'était tout le problème. Il n'attendait pas de perfection, il n'attendait pas de soumission, il se foutait de l'idéal. Il ne voulait que la réalité, la vérité, et c'était précisément ce dont Colin était incapable ; il n'était capable que d'être un calque, un buvard avide de consignes.

L'appartement, plongé dans le noir, avait quelque chose de rassurant. Seule la lumière de la rue pénétrait les larges baies vitrées, à travers les persiennes à demi baissées, dessinant de larges raies d'une lumière jaune sur les murs, sur les meubles, sur la bibliothèque, que Harry avait remplie de livres de cuisine, de trophées de rugby et de photo de lui-même et ses amis. Au centre de la pièce, un grand canapé d'un beige foncé, sur lequel reposaient coussins et plaids confortables, faisait face à une télévision qu'il avait accrochée au mur. Si la décoration était plutôt minimaliste, Harry adorait les photos qu'il avait accrochées ici et là, la plante verte qu'il s'efforçait de garder vivante en suivant à la lettre les recommandations de Ginny. Après le départ de Colin, pour la première fois depuis longtemps, il avait pu récupérer cet espace qui était le sien. Il avait réinvesti un endroit dans lequel il avait mis tout son coeur, toute son histoire.

Il se redressa, prenant appui sur le mur pour ne pas perdre l'équilibre. La fatigue alourdissait ses gestes, émoussait ses sens. Il ne savait plus combien de temps était passé depuis qu'il avait refermé la porte sur la colère de Colin. Dans sa chambre, qu'il retrouva avec plaisir, les chiffres rouges de son radio réveil lui apprirent qu'il ne lui restait que bien peu d'heures de sommeil ; à presque 6h, il savait qu'il ne fermerait pas l'oeil, pas maintenant. Plus maintenant. Après s'être débarrassé de ses vêtements, ne gardant que son caleçon, il s'allongea sur son lit, sans même en défaire les draps, et composa le numéro de Hermione.

Son amie finissait sa garde un peu avant 6h du matin, aussi n'était-il pas rare qu'ils passent quelques minutes au téléphone avant de retourner chacun à sa vie. Avec les années, malgré les efforts, ils n'étaient pas parvenus à continuer à se voir autant qu'ils le voulaient. Alors que Harry apprenait la cuisine, puis partait travailler dans les plus grands palaces et restaurants de luxe du pays, la jeune femme avait étudié la médecine, était tombée amoureuse, s'était mariée, et avait construit son propre cercle d'amis.

— Harry ? répondit-elle dès la première sonnerie.

— Eh, toi.

— Tout va bien ? demanda-t-elle. Attends, je pose le téléphone, je suis en train de me changer.

— Pas de détails, s'il te plait, Hermione. Tu vas bien ?

— Je viens de finir ma garde. C'était un peu l'enfer cette nuit, j'ai rarement vu autant de monde, je suis épuisée, soupira-t-elle.

— Tu adores ce que tu fais...

— Je sais. Et c'est pour cela que je continue, mais il y'a des jours et des nuits où j'ai l'impression que ça ne sert à rien.

— Tu sauves des vies et...

— Oui, bon, peu importe, le coupa-t-elle. Tu n'as pas répondu à ma question : tout va bien ?

— Colin est parti.

— Oh, Harry...

— Je l'ai mis dehors, expliqua-t-il.

Hermione soupira, tout en laçant ses chaussures. Cela n'avait rien d'étonnant.

— Comment tu te sens ?

— Libéré. Je crois, avoua Harry. Mais je m'en fais un peu pour lui...

— Tu sais ce que j'en pense. Cela fait des mois que je te le répète : tu ne lui rendais pas service, à ne pas lui dire les choses. Et ça ne va pas changer maintenant. Colin est obsédé par toi, Harry, il est malade, et la meilleure chose que tu puisses faire, maintenant, c'est de couper les ponts. Ne te laisse pas amadouer par ce qu'il peut te dire.

— Il m'attendait devant l'appartement ce soir.

— Tu n'as pas demandé à ce que les codes d'entrée soient changés ?

— Je ne veux pas en arriver là.

— Fais-le. Fais-le pour toi. Je ne t'ai jamais connu lâche, je ne vois pas pourquoi tu commencerais maintenant.

— C'est particulièrement sympa, ça.

— Excuse-moi. Je suis épuisée, et je dois avouer que je me demandais depuis longtemps quand est-ce que tu te déciderais à franchir le pas. Cet homme ne te rendait pas heureux, Harry, et je déteste te voir mal, te voir faire semblant. Tu n'as jamais su mentir, mais il était plus que temps que tu t'en aperçoives.

— Pourquoi n'avoir rien dit ? s'étonna Harry.

— Tu sais comme moi que tu n'en aurais pas tenu compte, si j'avais dit quoi que ce soit. Je te connais, tu as besoin de faire tes propres erreurs, de te tromper, et de réaliser que tu avais tort. Maintenant que c'est fait, tu vas pouvoir avancer.

— Je me sens bien. Pour la première fois depuis... Depuis longtemps, je me sens libre. Chez moi.

— C'est bien. Tu vas pouvoir reprendre une vie normale, non ?

— Tu veux dire venir vous visiter, Blaise et toi ? s'amusa Harry d'une voix fatiguée.

— Par exemple... Tu ne le connais pas, Harry, mais c'est quelqu'un de magnifique. Il est généreux, patient, c'est un mari formidable, et j'ai du mal à justifier le fait qu'il n'a jamais rencontré mon meilleur ami.

— Je sais... Je sais Hermione, et je suis désolé. Je te promets de me rattraper.

— Tu as plutôt intérêt. Et puis, tu pourrais lui montrer qu'un homme peut savoir cuisiner... Ça ne lui ferait pas de mal de laisser tomber ses clichés d'un autre siècle.

— Merveilleux mais macho, c'est cela ?

— Tout à fait ! Je l'aime, Harry, je l'aime vraiment, et j'aimerais que vous deux vous connaissiez mieux. C'est important pour moi.

— Tu sais... C'est drôle, j'ai pensé à lui ces derniers jours. Un de mes clients a été emmené à un de mes cours par un ami à lui, qui s'appelle Blaise...

Hermione resta silencieuse un instant, interloquée.

— Comment s'appelle son ami ? finit-elle par demander, provoquant un froncement de sourcils chez son ami.

— Draco, pourquoi ?

— Oh, Harry... s'exclama-t-elle tout en retenant son rire.

— Quoi, Hermione ?

— Draco est le meilleur ami de Blaise. Mon Blaise.

— Oh merde...

— Ne me dis pas que...

— Je ne le dis pas.

— Est-ce que tu es sérieux ?

— Très.

— Tu as... Avec Draco ?

— Comment est-ce que j'aurais pu savoir ? Tu pleures de rire, Hermione, je n'ai pas envie de te raconter quoi que ce soit.

— Excuse-moi, c'est tellement... Improbable.

— Tu le connais bien ?

— Tu veux vraiment savoir ?

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

— Il y'a quelque chose dans ta voix. Il t'intéresse ? demanda la jeune femme.

— Je... Je n'en sais trop rien. Non. Oui. Il a... Je crois qu'il a éveillé quelque chose en moi.

— Draco est quelqu'un de particulier. Un peu comme toi. Un peu... Un peu à part. Tu vois ?

— Non, pas vraiment.

— Tu veux le revoir ?

— Je crois bien, oui. Oui, je veux le revoir.

Harry n'avait pas le choix que de le reconnaître. Il voulait le revoir, parce que contrairement à bien d'autres avant lui, contrairement à Colin, il ne lui était pas indifférent. Il avait réveillé quelque chose en lui, comme il l'avait expliqué à Hermione. Les mots pour décrire ce que Draco était, ce qu'il lui avait apporté, ce qu'il avait provoqué chez lui n'existaient pas, ou il ne les connaissait pas, ça n'avait pas d'importance, mais il n'était pas indifférent. Sa décision de

quitter Colin n'aurait pas été si facile, aussi implacable s'ils n'avaient pas passé du temps ensemble, s'ils ne s'étaient pas donné l'un à l'autre sans se fier à autre chose qu'à leur instinct.

— Je ne sais pas si c'est très utile, je ne sais pas si cette histoire va quelque part.

Harry, gronda Hermione. Ça ne sera pas une histoire si tu ne fais pas en sorte que ça le devienne.

— Mais ça n'est... Ça n'est rien. On a couché ensemble, on s'est vus deux fois, je ne crois pas que ça puisse justifier d'imaginer quoi que ce soit de plus.

— Harry... Vous vous êtes déjà vus deux fois. De la part de Draco, c'est déjà énorme. C'est un solitaire, Blaise ne cesse de le répéter et de s'en inquiéter. Donne-toi une chance, Harry. Et si ça ne donne rien alors... Peu importe. Vu le cul que tu as, tu ne finiras pas ta vie vieux garçon, crois-moi.

Il éclata de rire, les yeux fixés au plafond. Il était bien, là, à regarder de loin le soleil se lever, la lumière changer et l'air se charger d'une humidité annonciatrice d'une nouvelle journée, d'une nouvelle histoire.

— Viens dîner la semaine prochaine. Il sera là, on aura qu'à dire que c'est un hasard... Ce ne serait pas complètement faux.

— Je ne te savais pas aussi complotiste, Hermione.

— Il y'a beaucoup de choses que tu ne sais pas, lâcha-t-elle, étonnamment froide.

— Hermione...

— Ce n'est rien, Harry. Je suis désolée, je suis un peu amère. Tiens-moi au courant pour demain, tu veux ? Je te laisse, je viens d'arriver, et Blaise dort encore.

— Ciao bella.

Harry laissa tomber son bras sur le lit, son corps formant une étoile. Bras et jambes écartés, il sentait à présent le sommeil lui alourdir les paupières. Il eut un léger sourire ; à aucun moment, lorsque Draco lui avait parlé de Blaise, il n'avait réalisé qu'il s'agissait du Blaise d'Hermione. Son sourire s'effaça. Il n'aimait pas ce que cette coïncidence, plutôt drôle, en réalité, lui apprenait sur ce qu'était devenu sa relation avec la jeune femme. Elle était sa meilleure amie, et il n'avait même pas reconnu son époux, pourtant présent à l'un de ses cours, et n'avait pas non plus percuté lorsque Draco lui avait parlé de lui. S'était-il donc isolé à ce point, pour être incapable de mettre un visage sur l'homme qui partageait la vie d'une des personnes qu'il aimait le plus au monde ? S'il réfléchissait, il n'avait guère le choix que de reconnaître que ça n'était qu'une infime partie du problème : cela faisait des semaines qu'il n'avait pas vu son parrain, Sirius, qu'il n'avait réussi qu'à croiser lors de son dernier passage à Londres, et aux messages et mails duquel il ne répondait que trop rarement. Et toujours en retard. Ron, lui, avait cessé de l'appeler. Il ne l'appellerait plus jamais. Ne restait finalement que Ginny, la soeur de Ron, avec qui il travaillait depuis qu'il donnait ses cours de cuisine, et qu'il voyait tous les jours. Avec un grognement désabusé, Harry posa une main sur son front, réalisant combien sa situation était pire que ce qu'il avait pu imaginer. Il s'était totalement isolé, repoussant et rejetant des personnes qui pourtant auraient tout fait pour lui.

Il en était seul responsable.

Des mois, des années durant, il s'était convaincu, à force de répétition, d'auto-persuasion, que la faute appartenait à son travail, à ses clients, aux variations de son activité. Lorsque qu'il n'avait pas suffisamment de clients, il se plongeait dans les démarches marketing et commerciales, prospectant et communiquant sur son concept qui n'avait rien d'unique, mais qui brillait par sa qualité. Au contraire, quand l'affluence était telle que les délais d'attentes étaient de plusieurs mois, il plongeait dans le travail la tête la première, s'investissant de toutes ses forces pour satisfaire ceux qui lui accordaient leur confiance. Jamais il n'avait vraiment essayé d'aménager sa vie autrement, de s'organiser pour donner du temps à ses amis, à sa famille, pas même à Colin lorsqu'il était encore ici, ni à ses ex auparavant. Il s'était contenté de la facilité, de la fuite vers l'avant, compensant par la réussite professionnelle un échec personnel qui à présent, alors que l'aurore pointait le bout de son nez et que la ville se réveillait, lui revenait en pleine figure, boomerang douloureux dont il se serait bien passé.

Pourtant, aussi désagréable que ce fut, cela retira de son coeur un poids dont il n'avait pas perçu qu'il existait auparavant. Il ne lui restait plus qu'à s'assurer que cette situation change pour de bon. Il était temps que les choses changent, et il savait désormais que si Draco ne serait probablement amené à n'être qu'une passade, un épisode immensément agréable et excitant de sa vie, il lui aurait au moins apporté une forme de conscience de lui-même qu'il n'aurait pu atteindre seul.

C'est avec un sourire aux lèvres qu'il s'endormit, libéré de verrous dont il avait lui-même jeté la clé depuis bien longtemps.

Chapitre 2 - Partie 2

Chapitre 2.
Deuxième partie.

La cafétéria de l'hôpital était un espace gigantesque, semblable à un hangar haut sous plafond, étonnamment lumineux, et dont le choix de couleurs et d'aménagement en faisaient un espace de vie agréable et presque chaleureux, tant pour le personnel médical et paramédical que pour les patients et leur famille. Des milliers de personnes se croisaient là chaque jour, partageaient leurs doutes, leurs peines, leur soulagement ou leurs connaissances et expériences médicales, ce qui en faisait, sans aucun doute, le lieu le plus convivial de cet hôpital.

Chaque midi depuis leur rencontre, à de rares exceptions près, Hermione et Blaise prenaient le temps de manger ensemble. C'était loin d'être facile, et cela requérait même une certaine organisation. Pourtant, ils y prenaient toujours un plaisir certain, et n'hésitaient pas à affirmer que le jour où l'idée de ne pas partager leur déjeuner ne leur ferait ni chaud ni froid, alors il serait temps de remettre en question leur mariage et sa pérennité. Chez eux, à l'hôpital ou près de l'immeuble dans lequel travaillait Blaise, ils trouvaient toujours le moyen de se retrouver. Pique-nique, restes de la veille, charmante brasserie ou terrasse au charme suranné, le lieu importait finalement peu. Ils avaient ce besoin de se voir, de passer autant de temps que possible ensemble, et s'émerveillaient à chaque fois du plaisir que cela provoquait chez eux.

Hermione se hissa sur la pointe des pieds, essayant de repérer la silhouette de Blaise au milieu de la foule bruyante réunie ce midi-là. Grand même lorsqu'il était assis, avec ses yeux en amande, son crâne tondu de près et sa peau d'un noir qu'Hermione trouvait tout bonnement magnifique, il ne fut pas dur de le trouver, assis à une table un peu à l'écart. Les yeux rivés sur son téléphone, il attendait que sa femme le rejoigne, insensible aux perturbations extérieures. La docteure eut un sourire ; s'il l'avait fallu, il aurait été capable de se concentrer au milieu de la plus bruyante des foules, de la plus agitée des manifestations, et même s'il était adepte du calme, il lui préférait la perspective de quelques instants passés avec son épouse. C'était le seul moment de la journée où ils ne faisaient pas que se croiser, et cela leur permettait de ne pas avoir à attendre le weekend pour se parler, pour partager des informations, des vécus, des émotions qu'ils avaient expérimenté pendant la semaine. Leur équilibre était un peu bancal, mais il fonctionnait plutôt bien.

Se rapprochant rapidement de lui, slalomant entre les tables, elle glissa une main légère sur son épaule avant de faire le tour de la table et de s'installer face à lui. Dans son uniforme médical d'un bleu qui n'avait rien de très seyant, elle ne tenait pas la comparaison avec le costume de luxe qu'il portait, comme chaque jour. Il leva les yeux vers elle, et un sourire si sincère éclairait son visage qu'elle sentit ses joues rosir de bonheur.

— Tu es rentrée très tôt ce matin... Tu ne devrais pas travailler, dit Blaise tout en poussant un verre de limonade vers elle, un air de reproche dans la voix.

Elle grimaça.

— Je sais. Ça n'était pas prévu, mais j'ai accepté un remplacement aujourd'hui... je me voyais mal lâcher l'équipe alors qu'ils avaient besoin de moi, en l'absence d'un des médecins.

— Tu vas être épuisée, chérie. Tu es médecin, tu devrais savoir que tu as besoin de sommeil.

— Blaise, je vais bien. Fais-moi juste confiance, tu veux bien ? tempéra-t-elle, légèrement agacée de s'entendre dire la morale alors qu'ils se retrouvaient à peine.

— Excuse-moi...

Il prit sa main dans la sienne, caressant distraitement l'emplacement, sur son annulaire, où aurait dû se trouver son alliance et sa bague de fiançailles.

— J'ai eu Harry au téléphone cette nuit, dit-elle soudain, le faisant hausser un sourcil interrogatif.

— Oui ? Et ?

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que tu avais emmené Draco à l'un de ses cours de cuisine ?

— Oh... Ca...

— Quoi, ' ça ' ?

— C'est un cadeau de Draco, éluda Blaise d'un geste de la main. Il... Il voulait me chambrer et...

— Tu as vu Harry, et tu ne me l'as pas dit ?

— Harry ? Mais Hermione, j'ai réalisé qu'il s'agissait de lui seulement après coup. Je ne l'avais jamais rencontré, et... J'étais un peu gêné de te dire 'eh Chérie, tu sais quoi, j'ai passé deux heures dans la cuisine de ton meilleur ami et

j'ai pas été foutu de te le dire'.

— Tu aurais, par exemple, pu me dire que ton meilleur ami a couché avec le mien, ça m'aurait évité d'avoir l'air de la dernière des imbéciles lorsque Harry m'a raconté ce qu'il s'est passé ! asséna Hermione, passablement mécontente.

— Que veux-tu que je te dise ? soupira Blaise en passant une main sur son visage. Ces deux-là... Tu connais Draco, je ne savais pas très bien comment t'expliquer qu'à ce rythme, ils vont détruire le monde.

— Tu exagères... souffla Hermione, tout à fait consciente cependant qu'il était loin d'avoir tort.

— Absolument pas. Draco a toujours été tordu, et de ce que j'ai pu voir et de ce qu'il m'a raconté, du moins le peu qu'il a daigné dire, plus ce que tu m'as raconté de ta jeunesse, Harry n'est pas mal non plus.

— Ça ne peut pas leur faire de mal.

— Tu n'en sais rien. Ils sont capables du meilleur comme du pire, avec une très nette tendance pour le pire. Ce sont des aimants à emmerdes, tu le dis toi-même et...

— J'ai invité Harry à dîner. La semaine prochaine.

Blaise leva les bras au ciel en grimaçant, posture comique qui ne masquait pas son exaspération.

— Magnifique. C'est génial.

Hermione fronça les sourcils, mécontente.

— Qu'est-ce que c'est supposé vouloir dire ? Exprime-toi, Zabini.

— Rien du tout. J'ai l'impression que tu joues les marieuses et que... Ce que je dis est idiot, laisse tomber. J'ai encouragé Draco à retourner voir Harry, après la première fois, j'imagine que je suis aussi responsable que toi.

— Blaise, ça n'a pas à être un désastre. Regarde-nous...

— Nous sommes magnifiques.

— Oui, sourit-elle, mais à part cela. Personne ne pensait que nous avions un avenir, et pourtant... regarde-nous.

— Nous sommes infiniment plus... Sains d'esprit que ne le seront jamais ces deux-là.

— Enfin ça ne me dit toujours pas pourquoi Draco s'est senti obligé de t'inviter à un cours de cuisine, minauda Hermione tout en consultant la carte des plats, un oeil levé par-dessus celle-ci.

Blaise se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise.

— Tu ne veux plus parler de Harry et Draco, tu es sûre ?

— Certaine. J'attends.

— Draco m'a offert ce truc comme une blague, parce qu'il sait que ni toi ni moi ne cuisinons beaucoup...

— Pour mes talents culinaires et moi-même, merci.

— Il est assez nul pour faire des cadeaux, ça ne date pas d'hier. On a choisi le cours de Harry, et...

— Et même à ce moment-là, tu ne t'es pas rendu compte qu'il s'agissait de mon Harry ? Ce n'est pas comme s'il existait des milliers de Harry Potter à Londres, ou même dans ton entourage...

— Hermione, je ne l'ai jamais vu, et je ne suis pas sûr qu'il connaisse mon patronyme non plus.

— Ouais...

Ils se levèrent ensemble, et en silence, se servirent au buffet. Les combinaisons possibles de salades étaient innombrables, mais chacun avait déjà ses préférences. Hermione pencha pour un mélange de riz, de thon, de concombre, de feta et d'olives noires, accompagné d'une sauce à l'échalote, tandis que Blaise se laissait tenter par des tomates, de la mozzarella, des câpres, du mesclun qu'assaisonnait une sauce au basilic et à l'huile d'olive. Après avoir choisi leur pain et rempli un pichet d'eau, ils rejoignirent leur place. La tension était palpable entre eux, accentuée par l'agacement de Blaise que cette ambiance ne soit due qu'à leurs amis et pas à eux directement. Depuis leur rencontre, Draco faisait partie de leur vie. Ils ne le voyaient pas souvent, mais il faisait tout de même l'effort - sans leur épargner ses sarcasmes - d'honorer les invitations qu'ils lui lançaient. Harry, lui, était aux abonnés absents : il n'avait jamais rencontré Zabini, et n'avait jamais réellement cherché à le faire, se cachant derrière ses diverses occupations, excuse à laquelle Blaise n'adhérait pas. Il ne s'en cachait d'ailleurs pas : il trouvait impoli et irresponsable le comportement depuis plusieurs années du meilleur ami de sa femme, et avait fini par faire un trait sur sa présence dans leur vie. Il ne voulait pas d'eux dans son entourage ? Il s'en cognait profondément, tout en sachant que ça n'était pas le cas d'Hermione, qui passait régulièrement du temps au téléphone avec le chef.

Qu'il soit présent dans la vie de Draco... Eh bien, il pensait d'abord à Draco. L'homme d'affaire avait une prestance folle, un style d'une élégance rare et dégageait une aura d'aristocratie qu'il ne cherchait pas à démentir ni à cacher, mais avec tout d'un jeune premier pour ce qui concernait sa vie sociale, à plus forte raison sentimentale. Blaise n'avait fait le rapprochement entre Harry, le chef prodige, et Harry Potter, le meilleur ami d'Hermione, que lorsqu'il avait laissé Draco derrière lui après le cours auquel il avait assisté. L'homme qu'il avait alors découvert était à des années-lumière de ce

qu'il avait imaginé : drôle, lumineux, généreux et disponible, et loin de le rassurer, ça avait éveillé toutes sortes de doutes le concernant. Pourquoi un homme aussi agréable et apparemment ouvert ne prenait-il pas plus de temps pour celle qui était supposée être sa meilleure amie ? S'était-il passé quelque chose que ne lui avait pas raconté Hermione, ou la vie s'était contenté, comme elle le prétendait, de les éloigner l'un de l'autre, lentement mais sûrement ? Savoir que Draco, non content de l'avoir vu une fois, avait cherché (et réussi) à le voir une seconde fois, qu'ils avaient passé la nuit ensemble, n'avait en rien apaisé ses questionnements, et il avait préféré laisser cela de côté.

C'était, bien sûr, sans compter sur les appels matinaux que se passaient sa femme et son meilleur ami, seul moyen, un peu tordu s'il devait donner son avis, de garder contact.

— On a grandi tous les trois, Ron, Harry et moi. On était dans le même pensionnat, de l'âge de onze ans à nos dix-sept ans. On a tout découvert, ensemble : les échecs, les colles, les heures de travaux d'intérêt général, les réussites, les premiers baisers, les grandes engueulades et les petits riens qui faisaient de notre quotidien autre chose qu'une suite de jours qui se ressemblaient tous, loin de nos parents, de nos amis d'enfance. Ron est avant-dernier d'une grande famille, il n'y a que Ginny qui soit plus jeune que lui. C'est un champion des échecs, mais sorti de cela, il a tout du cancre : c'est un clown, un amuseur. Je me souviens qu'il avait toujours l'air étonné, émerveillé de tout, mais qu'il était capable de se vexer très vite dès lors qu'il pensait que Harry ou moi le laissions de côté... Ce qui, bien sûr, n'arrivait jamais parce que nous passions notre temps ensemble.

— Tu ne parles jamais de Ron, fit remarquer doucement Blaise.

Hermione sala ostensiblement sa salade, prenant le temps, à travers ce geste, de réfléchir à ce qu'elle dirait ensuite.

— Ron... Ron a eu un accident, au rugby, il y'a de cela quelques années. C'était avant que nous nous connaissions, bien avant. Harry et lui jouaient depuis toujours, à peu de choses près, et adoraient cette brutalité, ce déchaînement de... Testostérones, j'imagine que c'est ce dont il est question, sourit-elle, une nostalgie douloureuse marquant son visage. Ils passaient leurs soirées, leurs week-ends, leurs vacances à s'entraîner et à disputer des matchs, et moi je les accompagnais. J'adorais les voir courir, se disputer la balle et revenir tout crottés et heureux.

Blaise tendit la main, la posant sur celle de Hermione, dont il était perceptible qu'elle avait la gorge nouée. Il savait plus ou moins que Ron avait été son premier amour, mais n'avait jamais réussi à lui tirer davantage de détails. Il n'avait pas non plus insisté ; il n'y avait rien que Blaise trouvait plus important que le respect de l'autre, et cela incluait la capacité à ne pas précipiter des confessions pourtant essentielles à sa compréhension de sa femme.

— Harry a toujours été très bon. Rusé, rapide, il était capable de se faufiler entre les joueurs, et de marquer des essais que personne ne voyait venir. Il a commencé le rugby parce qu'il voulait faire comme son père, James, et que comme lui, il était doué sans avoir rien de plus à faire que de courir et attraper la balle. Ron, lui... Il était moins beau, moins bien fait, moins malin que Harry, plus naïf, aussi, ce qui, quand j'y repense, constitue un véritable exploit, et il voulait se prouver, et prouver au monde entier qu'il était capable de jouer dans l'équipe également. En vérité... Ce n'est pas au monde qu'il voulait prouver quoi que ce soit, c'est à moi.

Elle baissa les yeux, tripotant nerveusement la nappe de papier blanc.

— Il aurait fait n'importe quoi pour m'impressionner, et j'étais suffisamment bête pour le laisser faire. Bref, ce jour-là, il pleuvait des cordes, Harry et lui avaient une belle gueule de bois, et n'auraient jamais dû entrer sur le terrain, mais deux autres joueurs de l'équipe étaient forfait, et ils étaient trop bons pour que le coach décide de se passer d'eux. Ils ont joué avec talent pendant la moitié du match. Leur équipe perdait, mais ils s'amusaient tellement... Je pouvais voir le sourire de Harry, et je devinais plus que j'entendais le rire de Ron. Je crois que seules leurs dents n'étaient pas couvertes de boue, et ils semblaient tellement heureux, tous les deux, que je ne pouvais que l'être aussi.

— Que s'est-il passé ? demanda Blaise dans un souffle.

— Il y'a eu une mêlée, comme souvent au rugby. Sauf que très vite, tout le monde a compris que quelque chose n'allait pas. Les joueurs se sont reculés, ils étaient paniqués, et certains d'entre eux avaient des taches de sang sur leur maillot. On ne voyait que ça, et crois-moi, je n'aurais jamais pensé que ça ressortirait autant au milieu de la boue. Il m'a fallu un moment avant de comprendre que c'était Ron, qui était prostré au sol, et Harry à ses côtés qui essayait de le ranimer. Il n'a jamais ouvert les yeux de nouveau.

— Chérie... Je suis désolé.

— Ron n'est pas mort, poursuivit Hermione, qui ne parvenait plus à cesser de parler, comme si cette histoire avait attendu si longtemps pour être racontée qu'elle se refusait à présent au silence. Au fur et à mesure des jours qui ont suivi, le diagnostic était de plus en plus grave. On a commencé par nous dire que l'hématome de son cerveau empêchait de vraiment voir quels étaient les dégâts, aussi avons-nous espéré, nous sommes-nous convaincus qu'une fois l'hématome disparu, Ron serait de retour. Mais ça ne s'est pas passé comme ça, et on nous a annoncé assez rapidement qu'il était dans un coma si profond que s'il en sortait, ce serait pour ne jamais être Ron à nouveau. Il est condamné à n'être rien de plus qu'un légume toute sa vie, maintenant...

— Il est ici ? demanda Blaise.

— Non... Non, je n'aurais jamais pu travailler ici autrement. Il est à Sainte Mangouste, un établissement privé

dans lequel sa famille se fait soigner depuis toujours... Soupira Hermione.

Sans un mot, Blaise se leva, fit le tour de la table, et vint enlacer Hermione, posant son menton sur le haut du crâne de la jeune femme, qui se laissa aller contre lui. Ils avaient une drôle d'allure, tous les deux, mais ils s'en moquaient, parce que cette étreinte était exactement ce dont ils avaient besoin à cet instant précis.

— J'étais un peu jaloux de Ron, depuis toutes ces années, parce que je savais que ça avait été ton premier amour... Je me fais l'effet d'un connard, maintenant, parce que je n'ose pas imaginer comme ça a dû être difficile pour toi.

Hermione renifla.

— Ça fait si longtemps que je ne suis pas allée le voir...

— Tu voudrais lui rendre visite ?

— Je n'en sais rien, hésita-t-elle. J'y allais tous les jours, au début, j'y passais des heures, j'y dormais, parfois, parce que je voulais vraiment y croire... J'allais en cours, je venais le retrouver, et je révisais dans sa chambre. Avec les mois, avec la fatigue, avec mes notes qui chutaient, et son corps, son visage qui changeaient, j'ai commencé à y aller de plus en plus rarement. Je me persuadais que ça n'était que temporaire, que je ne l'abandonnerais jamais, et puis sa famille et Harry m'encourageaient, me soutenaient et me répétaient constamment qu'il fallait que je pense à moi, qu'il n'aurait jamais voulu que j'arrête ou que je loupe mes études pour lui. C'est devenu une obsession pour moi, un besoin de réussir, parce qu'il ne s'agissait pas seulement de moi, mais aussi de Ron.

Les confessions d'Hermione donnaient un sens nouveau à la jeune femme dont il était tombé amoureux, des années plus tôt. Jeune interne à l'époque, c'était une obsédée du travail, capable de passer des journées et des nuits entières à apprendre et à creuser des cours, elle ne lâchait rien tant qu'elle ne comprenait pas le plus petit détail, tant qu'elle n'avait pas intégré chaque facette, chaque nuance, chaque petite exception ou contradiction du corps humain ou des techniques médicales en vigueur. Si cette méthode de travail l'avait épuisée les premières années, elle avait été une alliée inestimable ensuite : la jeune femme avait passé tant de temps à étudier, à potasser le moindre livre, le moindre document, qu'elle avait pris une avance non négligeable sur le programme. En parallèle, ses visites à Ron s'étaient faites de plus en plus rares... Jusqu'à ce qu'elle réalise qu'elle n'y allait plus du temps, se contentant de prendre des nouvelles auprès de Molly, la mère du jeune homme.

Cette dernière, une femme généreuse et dont la bienveillance naturelle était parfois si grande qu'elle en était culpabilisante, n'en avait jamais voulu à la jeune femme : ayant perdu un fils, elle savait que sa douleur était partagée par la petite-amie de ce dernier. Elle l'avait encouragée, l'invitant aux repas de la famille, lui envoyant des cadeaux à Noël et des cartes de voeux au nouvel an, et ne l'avait jamais oubliée pour son anniversaire. Petit à petit, le contact s'était étiolé, se limitant à quelques coups de fil dans l'année, et au souvenir du grand sourire et des étreintes chaleureuses de la mère de famille. Il n'y avait plus qu'avec Harry et Ginny que Hermione avait gardé véritablement contact, ce qui était tout relatif, si l'on comparait avec la relation qu'entretenait Blaise avec Draco.

La jeune femme renifla, serrant un peu plus fort Blaise contre elle. Sa joue appuyée contre le ventre de son époux, elle se sentait en sécurité, mais ça n'enlevait en rien la douleur qu'elle ressentait à l'évocation de Ron. Il lui avait fallu si longtemps pour raconter cette période traumatisante de sa vie, qu'elle ne réalisait pas très bien ce qui se passait. Elle embrassa son ventre à travers la chemise fine qu'il portait, et le repoussa doucement. Il fallait absolument qu'elle mange avant de reprendre son service.

— Comment s'en est sorti Harry ? Demanda Blaise, qui sentait là l'opportunité d'en savoir plus concernant la vie jusqu'alors si secrète de sa femme.

— Harry... Il a voyagé. Il voulait étudier la cuisine, alors il en a profité pour faire le tour du monde. Pour lui aussi, ça a été très dur. C'est bien simple : quand je n'étais pas à l'hôpital, il y était. Ces moments ont fini par ressembler à des réunions de famille un peu glauques : les Weasley étaient là, bruyants et envahissants même dans la douleur, nous aussi, nous discutions, nous échangions sur tout et rien, et tout le monde essayait de faire comme si Ron n'était pas là, allongé, inconscient, le cerveau laissé pour mort et le corps mourant... Lui aussi a fini par diminuer ses visites, mais il continue à aller le voir, de temps en temps. Au début, il me proposait, mais il a arrêté de le faire.

— Il a continué le rugby ?

— Oui... C'était leur passion, à Ron et lui, je me souviens que chaque Noel, chaque anniversaire, ils s'offraient quelque chose en rapport avec le rugby. Un maillot, un bouquin, un ballon, des objets dont je ne connais même pas l'utilité, mais ça les rendait si heureux. Alors Harry n'a jamais arrêté de jouer, même si chaque fois qu'il entre sur le terrain, Ron est avec lui. Son jeu n'a jamais été aussi agressif que depuis l'accident, et la seule raison pour laquelle il n'est pas cassé de partout, c'est parce qu'avec son travail, il n'a pas eu d'autre choix que de prendre ses distances avec ce sport.

La conversation ne s'éternisa guère plus. Hermione parti travailler quelques instants plus tard, avec un baiser pour un Blaise qui, cet après-midi-là, eut beaucoup à penser. Ce n'était pas seulement Hermione qu'il voyait d'un nouvel oeil, mais aussi Harry. Il n'avait pas eu une très bonne opinion du brun, d'aussi loin qu'il se souvienne, et le percevait tout à fait différemment maintenant. Il y'avait de quoi : son comportement, chaleureux et agréable, lors du cours de cuisine, ce

qu'il réveillait chez Draco, mais aussi la façon dont Hermione, libérée du poids de son histoire avec Ron, parlait de lui, ne correspondaient pas avec ce qu'il avait imaginé qu'il était. Ce n'était pas tellement un problème, en vérité, bien au contraire. En revanche, Hermione ne lui avait jamais donné accès à ces informations, malgré les années passées ensemble, malgré les épreuves qu'ils avaient traversées (et ça n'était pas un problème pour Blaise, il était pragmatique et savait qu'un couple ne pouvait que connaître des bas pour magnifier ses hauts).

C'était un coup dur, parce que la confiance était un point sur lequel il ne transigeait pas. Hermione ne lui avait pas menti, bien évidemment, mais la question se faisait de plus pressante dans son esprit, petite voix sournoise qui le tortura toute la journée, malgré ses occupations professionnelles : que lui cachait-elle de plus ? Quelles étaient les parts de son passé qu'elle n'avait pas partagées avec lui ? Il comprenait qu'aborder le sujet fut douloureux pour la jeune femme, et il ne la jugeait pas. Mais depuis le temps, avec les années, malgré les nuits passées l'un contre l'autre, comment n'avait-elle pas été en mesure de lui annoncer que son premier amour était dans un état végétatif dans une clinique privée londonienne, que son meilleur ami et elle-même avaient été profondément traumatisés par cette épreuve, et qu'il avait ramassé les pots cassés d'un drame dont il n'avait même pas connaissance ?

Blaise jeta son stylo plus loin sur son bureau, repoussant les dossiers sur lesquels il essayait d'avancer depuis plusieurs heures. Il n'avait pas la tête à travailler, malgré les urgences qui s'amoncelaient sur son bureau. L'avocat avait une audience prévue, plus tard dans la soirée, et savait qu'il aurait plutôt intérêt à réussir à se concentrer jusqu'à présent. Ça n'avait jamais été un problème pour lui ; même le jour où il avait prévu de demander sa main à Hermione, rien n'aurait su le détourner de la victoire qu'il prévoyait d'obtenir au tribunal. Il s'était fait une spécialité de la défense groupée de victimes d'escroqueries et de grandes entreprises peu honnêtes, et avait construit son succès sur son implacabilité. Rien ne le faisait jamais reculer, et s'il lui arrivait de perdre, ce n'était chaque fois que pour mieux rebondir. Pourtant, cette fois était différente.

Il se leva, et rejoignit la salle de pause dans laquelle les associés du cabinet pouvaient se détendre. Leurs subordonnés avaient aussi une salle, dont le standing n'avait rien de comparable. Blaise eu une pensée attendrie pour cette époque où il n'était qu'un jeune diplômé qui ne sortait guère du lot sinon pour sa stature impressionnante et la couleur de sa peau, qui détonnait au milieu d'un cabinet très blanc. Il salua distraitement un collègue, absorbé par le café qui coulait du percolateur, par l'odeur réconfortante qu'il diffusait et par la promesse d'un moment d'exception lorsqu'il pourrait enfin le boire. Il n'avait pas le choix, réalisa-t-il. Poursuivre la discussion avec Hermione était inévitable.

— J'ai l'impression de découvrir tout un pan de ta vie dont j'ignorais l'existence... souffla-t-il quelques heures plus tard, alors qu'ils venaient de commencer à manger.

L'après-midi avait été longue pour lui, mais lorsqu'il était rentré chez eux, Hermione avait pris le temps de commander un bon repas Ses talents de cuisinière n'étaient pas développés, mais Blaise s'en fichait : les moments qu'ils partageaient tenaient leur intérêt dans bien plus que la qualité des plats qu'ils mangeaient.

— C'est quand même moi, Blaise. La personne que tu connais, que tu as épousée. Ça ne change pas qui je suis, ça a fait la personne que je suis, je ne vois pas le problème, protesta Hermione vivement.

— Tu ne vois pas le problème ? Je savais que tu ne m'avais pas tout dit, et ça n'était pas un problème, mais est-ce que tu te rends compte de l'ampleur de ce que j'ignorais ?

— Qu'est-ce qui te dérange, exactement ? Ne pas tout savoir sur moi, ou que ça t'oblige à poser un autre regard sur Harry ?

— Tu es injuste. Je n'ai jamais eu d'à priori sur Potter, parce que je ne l'avais jamais rencontré avant que Draco ne nous inscrive à ce cours. Je me suis forgé une opinion sur la base de son absence quasi-totale dans nos vies, dans ta vie, et de la souffrance que je sais que ça provoque chez toi.

— Qu'est-ce que j'aurais dû te dire, alors ? Que mon premier amour est un légume que personne ne peut se résoudre à débrancher ? Que mon meilleur ami souffre encore tellement de cette histoire que c'est à peine s'il parvient à me regarder dans les yeux ? s'écria Hermione en se levant de table, renversant au passage son verre de vin sur le sol.

— La vérité, Hermione. Plus tôt, pas après des années de mariage.

— Cette histoire m'appartient, Blaise. Ce n'est pas parce que tu es une vraie pipelette quand il s'agit de Draco qu'il doit en être de même à propos de mes amis. Et ta réaction confirme la légitimité de mon silence pendant tout ce temps. Maintenant, tu m'excuses, j'aimerais aller me coucher.

Repoussant sa chaise, la jeune femme quitta la table, laissant Blaise seul face à des plats encore chauds, un verre de renversé dont le vin gouttait sur le sol, produisant un 'ploc' caractéristique insupportable, et la certitude qu'il aurait mieux fait de se taire.

Pour la première fois depuis qu'il connaissait Hermione, il n'avait aucune envie de la rejoindre dans le lit conjugal.

..*.*

Draco était ravi.

Chez un Malfoy, la joie n'impliquait jamais - et surtout pas - la moindre effusion. Pas d'éclats de rire, ils étaient réservés

à l'intimité la plus absolue. Pas de grands sourires, ils ne montraient les dents que lorsqu'ils étaient menaçants - et les sourires, les vrais, étaient eux aussi réservés à de rares privilégiés. De toute façon, il était seul, et n'avait personne ni avec qui rire, ni à qui sourire. Cette pensée aurait provoqué un pincement au coeur chez à peu près n'importe qui d'autre, mais Draco n'en avait cure.

Il avait signé plusieurs contrats très juteux dans l'après-midi, qui promettaient de longs voyages à travers le monde, et impliquaient d'importantes chasses au trésor. C'était ce qu'il préférait : partir à l'autre bout du globe, découvrir des zones dont il ignorait parfois jusqu'à l'existence ou au contraire retrouver des villes qu'il en était venu à considérer comme de vieilles amies, et revenir les bras chargés d'oeuvres inestimables. Bien sûr, il faudrait considérer l'aspect légal, à propos duquel il ne dérogeait jamais : hors de question de faire sortir illégalement une oeuvre d'art appartenant à un pays étranger. Peut-être aurait-il pu gagner bien plus d'argent, s'il avait été prêt à accepter les sommes pharaoniques qui lui étaient parfois proposées, mais c'était l'une des rares valeurs à laquelle il tenait.

Ainsi, plutôt que de fêter sa victoire bruyamment et vulgairement (non pas qu'il ne fut pas capable de finir ivre-mort, mais il n'avait pas besoin d'excuse pour ce faire), il préféra déboucher une bouteille d'un rouge français rare et hors de prix, issu d'un millésime dont quelques collectionneurs chanceux se disputaient les dernières réserves, et qu'il avait reçu en cadeau d'un de ses clients, tout en écoutant une compilation de ses morceaux de blues favoris. Les pieds enfin nus, la chemise détachée et les cheveux plus ébouriffés qu'à l'accoutumée, un verre de vin rouge à la main, il s'était étendu de tout son long sur un fauteuil de détente, les yeux fermés alors qu'il se laissait emporter par les notes lancinantes qui inondaient chaque recoin tant de l'appartement que de son esprit. L'alcool aidant, pourtant, ses pensées commencèrent à divaguer, l'entrainant sur la pente raide du souvenir qu'il avait des mains de Potter. Les yeux de Potter, ses lèvres sur sa queue, sa langue sur sa peau, et son corps, son corps tout entier, dont il n'avait été rassasié qu'un court instant avant que le désir ne reprenne le dessus. Les jours avaient passé, mais Potter se rappelait à son bon souvenir au moment le moins opportun.

Il fronça les sourcils, agacé. De quel droit le chef venait-il gâcher un moment pareil en s'interposant entre Draco, son verre, sa musique et la célébration qu'il avait, après tout, bien méritée ? Ce n'était bien entendu pas vraiment de sa faute, mais ça n'avait pas d'intérêt pour Malfoy. Le fait est que c'était ses mains qu'il avait envie de sentir sur son corps, et qu'il lui apparaissait comme le seul élément qui le séparait d'une soirée parfaite... Et à en juger l'agacement qu'il percevait dans le son strident de la sonnette de sa porte d'entrée, ce n'était de toute évidence pas Potter qui venait le rejoindre.

Draco se leva, étirant sa longue et fine silhouette avec un soupir qui avait tout de félin, et se dirigea sans se presser vers la porte d'entrée. Le bruit de ses pas n'était audible que lorsqu'il marchait, par intermittence entre deux tapis épais, sur le vieux parquet ciré et entretenu avec amour, conférant à la pièce une atmosphère confortable et réconfortante, à mille lieues de son tempérament. Derrière la porte, il découvrit un Blaise presque hagard tant il semblait mal en point, et s'effaça pour le laisser passer, laissant échapper un nouveau soupir, les yeux levés au ciel.

— Miss Je-sais-Tout a été vilaine ? le railla-t-il sans autre forme de procès.

Blaise haussa les épaules, balançant sa veste sur le dossier d'une chaise. Draco fronça les sourcils ; son ami savait qu'il avait le désordre en horreur, et qu'il supportait très difficilement que des vêtements traient sur ses meubles, pour la simple et bonne raison qu'ils partageaient ce trait de caractère. S'il en venait à ne pas accorder d'importance à un détail comme celui-là, la situation était bien pire qu'il ne l'avait imaginé dans un premier temps. Il sortit un verre à vin de l'un des nombreux placards de sa cuisine, et le posa près du sien, sur la table basse, avant de le remplir et de le pousser vers Blaise, qui s'était assis sur le tapis moelleux au pied du canapé, le dos appuyé contre celui-ci. Il ignora le verre, se contentant de regarder le liquide rouge, presque noir, danser dans son réceptacle de cristal.

Draco ne dit rien. C'était inutile, il le savait. La musique continuait à retenir dans la pièce, mais les longues notes paresseuses n'avaient plus rien d'agréables, n'accompagnaient plus une célébration, s'accordant à merveille avec la tristesse du visage de son ami.

— Elle m'a parlé de choses qu'elle n'avait jamais abordées avec moi, fini par dire Blaise.

— Parce que tu lui as tout dit te concernant, peut-être ? Souligna Draco.

— Non... Non, mais ça, c'était important.

— Cf ma question précédente.

— Sois pas con. Elle m'a parlé de son premier amour.

— Et alors ? C'est avec toi qu'elle est mariée, pas avec lui.

— Ouais... Sauf que s'il n'était pas dans le coma depuis des années, sans aucun espoir de s'en sortir ou de se réveiller un jour, c'est probablement avec lui qu'elle serait.

— Bois ton vin, tu as besoin de te saouler, ça t'évitera de dire toutes ces conneries, ordonna le blond.

— Mais c'est quoi ton problème ? s'exclama Blaise en se redressant d'un bon, prenant son ami par surprise. Est-ce que tu peux prendre quelque chose au sérieux, pour UNE FOIS dans ta PUTAIN DE VIE ? Tu me fatigues, Draco, je ne sais même pas pourquoi je viens te parler et te raconter des choses et attendre ton soutien alors que rien

ne t'intéresse sinon ton petit confort, ton petit cul, ton vin et ton fric.

— Blaise, bâillonne le fragile qui s'exprime, pose ton cul, et explique-moi clairement quel est le problème qu'on puisse avancer, et laisse ma vie de côté, tu seras gentil, répliqua froidement Draco, son regard de glace fixé sans aménité sur son ami.

Blaise se rassit, bien plus calme. Il but lentement le verre que Draco lui avait servi plus tôt, et poussa un long soupir.

— C'était ridicule, hein ?

— Complètement pathétique, oui, affirma Draco sans la moindre once de pitié.

— Je déteste être comme ça.

— Ne recommence pas, Zabini, ou tu peux repartir tout de suite. Tu adores être avec Hermione, tu aimes Hermione, et la seule raison pour laquelle ça te touche autant, c'est parce que tu te rends compte que tu n'es pas le seul homme de sa vie. Mais être jaloux d'un légume, franchement ? C'est vraiment bas.

— Je pense à ce mec, qui n'a rien demandé à personne, et qui s'est pris...

— Plaît-il ? Tu ne l'as pas blessé toi-même, que je sache. Alors pour la dernière fois : arrête de te morfondre. Tu es en vie, tu vis avec la femme que tu aimes, et qui t'aime, et vous êtes tous les deux en bonne santé.

— Mais...

— Elle pense à lui ? Oui, et alors ? Tu vas me dire que tu ne regardes jamais le cul d'une autre femme dans la rue, ou ses seins ? Je ne comprendrais jamais ta passion pour les seins, d'ailleurs, mais là n'est pas la question.

— Si, mais ce n'est pas pareil...

— Tu ne penses jamais à tes ex, peut-être ? Daphné ? Pansy ? Eleonore ?

— C'est vrai mais...

— Mais ça n'a rien à voir ? Oui, on est d'accord. Alors ferme-là, et bois un autre verre, ordonna Draco en lui remplissant le verre de nouveau.

Assis en tailleur sur le bout du fauteuil, il était d'une beauté presque surnaturelle. Les lumières tamisées de la pièce lui conféraient un petit quelque chose d'irréel. Même si Blaise était indubitablement attiré par les femmes, il aimait les belles choses, et Draco en était une, sans le moindre doute.

— À quoi est-ce qu'on boit ?

— Enfin une question sensée... On boit à mon nouveau contrat.

— Tu repars bientôt ?

— Oui, à priori, je devrais partir d'ici trois semaines. Le temps de tout préparer, de m'organiser pour la galerie, et je m'en vais.

— Tu seras là pour le dîner prévu à la maison, donc.

— Ça dépend... Qui cuisine ?

— Le traiteur.

— Je serai là.

— Connard... Souffla Blaise avant de laisser échapper un rire joyeux, incapable de le retenir.

— Je tiens à ma vie.

Ils burent quelques instants, terminèrent la bouteille et en entamèrent une autre. Bien sûr, ils continuèrent un peu à parler de Hermione, de Ron Weasley, mais jamais de Potter. Pour une raison inconnue de lui-même, Blaise n'indiqua pas à Draco qu'il existait un lien très fort entre Hermione et le jeune chef. Non pas qu'il appréciât particulièrement le brun, mais il voyait chez Draco quelque chose qu'il n'avait encore jamais vu ; une forme d'apaisement qu'un simple coup d'un soir ne provoquait pas en temps normal, que la perspective de voyager ne rendait pas aussi fort d'habitude. En plus de cela, il avait découvert une vérité qu'il se promit de ne pas oublier : parfois, il était important de faire ses découvertes par soi-même, au moment où il est opportun de les faire.

Alors que la nuit grignotait la soirée, que leur rire avait envahi l'appartement et recouvert la musique à plus d'une reprise et qu'ils avaient tous les deux le sourire, que la soirée était réellement devenue une célébration, Draco conseilla à Blaise de retourner chez lui. Même s'il ne répugnait étonnamment pas à l'inviter à rester sur son canapé, il savait surtout que Hermione attendait probablement que son mari se décide à rentrer au nid, et qu'il ne serait pas de bon ton de la laisser attendre jusqu'au petit matin. Il appela un taxi pour lui, lui fourra de quoi payer la course, et l'accompagna même jusqu'au bas de l'immeuble. Pieds nus, les cheveux soulevés par le vent nocturne qui balayait Londres cette nuit-là, il avait quelque chose de spécial, de rare. Une fois la berline noire transportant Blaise éloignée, il s'autorisa un léger sourire ; il n'y avait réellement que pour lui qu'il était capable de tant d'attentions.

Seul, bien trop aviné et un sourire inhabituel aux lèvres qu'il se coucha. Il ne dormirait pas très longtemps, il le savait, mais il restait curieux. Blaise n'avait que bien peu parlé de la situation de l'ex de Hermione, mais à plusieurs reprises,

Draco avait senti dans son regard, dans ses attitudes, dans des phrases qu'il ne terminait pas, des mots qu'il interrompait avant de se reprendre, qu'il ne lui disait pas tout. Une intuition, une impression, ou peut-être simplement un peu de cette paranoïa qu'il trimballait comme un boulet à sa cheville depuis des années l'empêchait d'exclure que Blaise lui cachait quelque chose.

Il repoussa un peu le drap, tentant tant bien que mal de se défaire du roulis que l'alcool dans son sang donnait à la pièce. Le geste dévoila à la curiosité de la nuit un tatouage délicat et stylisé, placé sur le bas de son ventre. Le serpent, enroulé sur lui-même, semblait endormi, presque inoffensif.

Chapitre 3 - Partie 1

Chapitre 3.
Première partie.

Lorsqu'elle avait ouvert son épicerie bio et locale trois ans auparavant, Harry avait été le premier à accepter qu'elle le fournisse entièrement. Mieux, il n'avait pas attendu qu'elle lui en fasse la proposition, et lui avait très rapidement expliqué ce qu'il attendait : des fruits et légumes de saison, frais, aux qualités gustatives qu'il souhaitait vérifier lui-même. Leur collaboration n'avait pas été tout de suite satisfaisante ; le chef était exigeant, difficile. Il était parfois capable d'être agressif, verbalement, lorsqu'il n'était pas satisfait. Parfois, il avait profité de l'attachement que Ginny avait à son égard pour être plus désagréable encore, mais ça n'avait pas fonctionné très longtemps ainsi ; la jeune femme avait su se faire respecter, et ils étaient devenus de véritables alliés.

Bien sûr, les années avaient passé, et plus en raison de son travail acharné que par chance, la jeune femme avait réussi à se faire un nom. Là où il avait longtemps été son client principal, Harry n'était vite devenu qu'un nom parmi les autres, du moins si l'on se contentait de consulter les carnets de commande de la rouquine. Dans les faits, elle prenait toujours un soin particulier à le livrer avant qui que ce soit d'autre, lui réservait les meilleurs produits, surtout lorsqu'ils étaient difficiles à obtenir, et en contrepartie, il acceptait de payer des sommes exorbitantes pour les produits dont il considérait qu'ils étaient les meilleurs de tout Londres. C'était pour la jeune femme une véritable fierté. Si elle avait construit un réseau de petits producteurs passionnés par leur métier, elle était particulièrement satisfaite de la gamme d'herbes aromatiques et de fleurs comestibles qu'elle proposait depuis le début de son affaire. Cultivées par Molly Weasley, sa mère, une matrone au coeur aussi généreux que ses formes, elles étaient d'une qualité inégalée et décoraient et aromatisaient les plats des plus grands palaces comme des restaurants de quartier les plus anonymes. C'était là la force de Ginny : peu lui importait que les restauraient affichent des étoiles sur la devanture ou puissent à peine investir dans des chaises confortables, seule la qualité importait. Les chefs la choisissaient ? Qu'à cela ne tienne, elle se donnait aussi le droit de choisir les chefs.

Quand elle n'était pas occupée à livrer ses clients déjà fidèles ou à proposer ses services à d'autres potentiels partenaires culinaires, Ginny tenait une charmante petite échoppe dans laquelle elle vendait, en fonction des arrivages et des cueillettes du jour, des meilleurs fruits, légumes, herbes aromatiques, poissons et viandes du jour. Décorée dans un style très campagnard, très authentique, la boutique avait un charme suranné devant lequel Molly ne pouvait s'empêcher de roucouler de bonheur chaque fois qu'elle rendait visite à sa fille. La fierté de ses parents était une véritable source de bonheur pour la jeune femme. Avant que Ron n'ait son accident, la benjamine des Weasley vivait une vie de bohème, ou peu s'en faut : elle ne se préoccupait de rien, sinon des garçons, de sortir, faire la fête, boire plus que de raison, danser comme si sa vie en dépendait... Puis Ron s'était retrouvé sur ce lit d'hôpital, branché à des tubes et des câbles dont elle ne comprenait même pas l'utilité, et sa vie avait changé. Dans cette famille nombreuse et épanouie malgré un niveau de vie assez modeste, tout s'était écroulé. Ça n'avait pas été une chute brutale, pas autant que celle de Ron, en tout cas. Pendant quelques semaines, Molly et Arthur avaient tenu bon, mais la situation s'était étiolée, lentement, sournoisement, comme une avalanche au ralenti, un glissement de terrain infiniment long qui avait failli emporter Ginny sur son passage. C'était la plus jeune, la seule à vivre encore chez ses parents, la seule dont il avait été attendu qu'elle ramasse les pots cassés, les miettes de souffrance qu'ils laissaient derrière eux quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent. Ses parents, aimants et attentifs au quotidien, inquiets à l'idée de causer du souci aux ainés de Ginny, prenaient un soin tout particulier à feindre une distance raisonnable avec ce qu'il se passait, prétendaient qu'ils tenaient le coup, qu'ils croyaient en la médecine, qu'ils se devaient d'être fort pour Ron, qu'il était entre les meilleures mains, même. Avec la jeune femme... Ils n'avaient pas su se retenir. Impossible de les blâmer ; qui aurait pu leur reprocher de souffrir de la perte de leur enfant ? Où étaient-ils supposés le pleurer, alors qu'il n'y avait même pas de tombe sur laquelle se recueillir ?

Ron n'était pas mort, mais Ron n'était pas vivant non plus. C'était presque pire. La culpabilité l'avait longtemps saisie de simplement oser penser ainsi, mais avec les années, cette vision des choses avait pris de l'ampleur dans son esprit, s'était solidifiée au point de devenir une certitude absolue, une évidence, presque. Allongé dans son lit d'hôpital, amaigri, émacié, même, chétif au point que ses cheveux d'un roux éclatant autrefois avaient perdu de leur éclat et tombaient maintenant par poignées entière sur les draps blancs du lit médicalisé, Ron n'était plus que l'ombre pathétique et désarticulée de lui-même. Le son des machines avait depuis longtemps été coupé, et si son coeur battait, c'est uniquement parce que la technologie le permettait. Son cerveau n'était plus pour ainsi dire qu'une bouille de synapses fatiguées, et personne n'espérait plus depuis longtemps. Pourtant, Arthur et Molly n'avaient jamais accepté qu'on le débranche, ou qu'on l'aide à partir, tout en douceur, entouré de ses proches. Le renoncement leur était insupportable, l'idée de perdre un enfant insurmontable... Quand bien même c'était déjà le cas depuis longtemps.

Ginny avait donc pris son envol, et avait embarqué sa mère dans cette aventure un peu folle que son amie Luna l'avait

aidée à mettre en place. La jeune femme blonde, rêveuse, éthérée, avait été d'un soutien sans faille, et peu importait que ses idées aient souvent été trop originales, trop loufoques pour être prises en compte, le coeur qu'elle mettait dans ses réflexions comptait bien plus que la validité de ses propositions. Molly, quant à elle, avait retrouvé une forme de légèreté, de bien-être et d'accomplissement dont le départ de son dernier bébé l'avait dans un premier temps privée. Elle avait agrandi le potager de son jardin, acquis des espèces d'herbes aromatiques qui lui étaient jusqu'alors inconnues et s'était inspirée des journaux de ses aïeules pour les planter et les cultiver au mieux. La bonne saison, la terre adéquate, l'eau la plus qualitative possible, les techniques de taille les plus respectueuses, jusqu'à la lune parfaite, elle ne laissait rien de côté, essayait tout ce qui lui semblait susceptible de fonctionner, et tirait une immense fierté des compliments des clients que lui rapportait fidèlement Ginny.

Ron n'était plus là, mais ensemble, ils s'étaient construit un quotidien un peu plus doux, un peu moins amère. Ils avaient appris à sourire un peu plus, à rire après les larmes, à parler plutôt que de laisser le silence s'installer, et ils goûtaient, du bout des lèvres, à la chance d'être en vie. C'était un hommage qu'ils lui rendaient, une résolution silencieuse qu'ils s'efforçaient de respecter chaque jour, malgré la douleur, malgré les souvenirs, la culpabilité et le deuil impossible de quelqu'un qui n'était pas passé de l'autre côté. Tout leur rappelait le jeune homme : les photos de famille, les films qu'il aimait, les chansons qu'il avait l'habitude de chanter à tue-tête, les petits gestes du quotidien liés à des anecdotes dont ils n'auraient jamais pensé qu'elles en étaient, le moindre détail était rempli de Ron, et Ron emportait tout avec lui, partout, tout le temps.

S'il y avait un endroit que Ginny avait imaginé et voulu vierge de Ron, c'était sa boutique. Bien sûr, la tentation avait parfois été forte, parce que dans les moments de doute, d'une façon assez paradoxale, tordue, la présence et la pensée de Ron avaient quelque chose de réconfortant. Il était devenu une pensée magique, un doudou imaginaire qui, serré contre le coeur et bercé avec tendresse parvenait à étreindre les peurs les plus sourdes, les angoisses les plus profondes et à les faire disparaître, tout doucement, ne laissant derrière lui que le souvenir aigre-doux de ses éclats de rire légendaires.

Comme chaque matin, elle s'employait à mettre en place fruits, légumes et autres produits frais sur les étals prévus à cet effet. Selon les saisons, elle les posait sur de larges feuilles d'arbres, ramassées dans le bois qui jouxtait le domaine parental, ou sur une paille sèche qui était du meilleur effet. Ginny n'était pas de ces commerçants obsédés par le moindre détail, par le plus petit brin de paille tombé au sol, au contraire, aussi lui arrivait-il de parsemer le sol de brins de lavandes et de paille qui dégageaient, écrasés par les pas des clients, une odeur vivifiante, surtout au coeur de Londres. C'était un moment qu'elle appréciait particulièrement ; les commerces alentours n'avaient pas encore levé leur grille, les quelques piétons se dépêchaient de rejoindre leur lieu de travail ou les transports en commun les plus proches, certains parents emmenaient leurs enfants chez la nourrice ou à la garderie. La vie se levait en même temps que le jour, le sommeil marquait encore le visage de certains londoniens, et contrairement au reste du temps, l'anonymat était moindre. Toujours les mêmes visages, toujours les mêmes rituels, comme ce père de famille qui venait lui acheter une pomme pour chacun de ses trois enfants, chaque matin de chaque jour de l'année scolaire depuis qu'elle les avait encouragés à prendre un fruit dans l'une des caisses qu'elle déchargeait alors de son camion. Les enfants avaient grandi, les tempes du père étaient plus grises qu'avant et son front plus dégarni, mais le sourire complice, lui, était strictement identique.

C'était la vie sereine de Ginny Weasley.

Quelques exceptions, cependant, comme ce matin lorsque Harry surgit dans sa boutique, les cheveux encore plus ébouriffés que d'ordinaire, les yeux brillants d'une lueur furibarde. Il était en colère, aussi Ginny lui jeta-t-elle un regard étonné, interrogateur. Son corps tout entier était tendu par la fureur, variation de son caractère que la jeune femme n'avait pas vue depuis bien longtemps, et qui l'empêchait de rester sans bouger plus que quelques instants. Le chef attendit que la cliente s'en aille, et se rapprocha de Ginny.

— Je peux savoir où sont mes produits ?

— Bonjour à toi aussi, Harry, répondit—elle, affichant un sourire crispé qui valait mille mots.

— J'attendais ta commande. Mes frigos sont vides, je donne trois sessions de cours aujourd'hui, et visiblement, tu n'as pas l'intention de me livrer.

— Harry, aucune livraison n'était prévue aujourd'hui.

— Bien sûr que si. Je t'ai envoyé un mail de confirmation, comme toujours, avec le descriptif de ce que je voulais pour le poisson.

— Tu dois te tromper, je n'ai eu ni de mail de commande, ni de mail de confirmation de ta part.

— Tu te fous de moi ? s'exclama le jeune homme.

— Non, Harry, je ne me fous pas de toi, mais j'aimerais que tu changes de ton, répliqua la jeune femme, bien moins aimable qu'auparavant.

— J'ai deux cours à donner aujourd'hui, j'ai besoin de ces produits que tu ne m'as pas livrés, et il faudrait que je sois calme ?

Harry n'était définitivement pas calme. Le teint rougi par la colère, les cheveux plus ébouriffés que jamais, il semblait prêt à rugir. Evacuer sa colère, pourtant, n'était pas exactement conseillé alors que la clientèle commençait à affluer. Pour lui prouver sa bonne foi, la rousse sorti son cahier de commandes, dans lequel elle reportait tous les mails que lui envoyaient ses clients, Harry compris. La technologie n'avait jamais été son amie, et elle le lui rendait bien. Elle poussa le cahier vers son ami, lui montrant la page qu'elle avait datée d'un jour à l'aide d'un épais feutre rouge. C'était à n'y rien comprendre, mais les conséquences pouvaient être désastreuses : il suffirait d'une fois pour que Harry perde sa bonne réputation et pour qu'un mauvais bouche—à—oreille n'envahisse tout Londres, le privant de son gagne—pain. Et même s'il gagnait plutôt très bien sa vie, Harry n'avait aucune envie de devoir repartir de zéro et essuyer les plâtres d'un lynchage dans les règles de l'art.

— Tu vois, il n'y a rien. Tu ne m'as rien envoyé, je n'ai rien reçu, je ne sais pas, et peu importe, toujours est-il que je n'avais rien à te livrer ce matin, Harry. Je ne te ferais jamais un coup pareil, tu le sais, pas vrai ?

— Je ne comprends pas, dit Harry en secouant la tête, ignorant la question de son amie. Il y'a forcément une explication, parce que j'ai envoyé ce mail, Gin'.

À son tour d'exhiber les preuves ; il fallut tapoter quelques instants sur l'écran tactile de ton téléphone pour afficher les mails qu'il avait envoyés à son amie. En effet, il y faisait mention des produits qu'il voulait absolument : des artichauts, des asperges vertes, des oignons en botte, de l'ail violet, du rouget barbet... L'adresse mail était bien celle de Ginny, et le mail était classé dans les messages ' envoyés '. Pourtant, il n'était pas parvenu à destination, et Ginny n'avait pas eu la moindre commande.

— Ecoute, ça n'est pas grave. J'ai beaucoup de stock aujourd'hui, alors prends ce qu'il te faut, et on n'en parle plus, proposa-t-elle avec un sourire.

— Merci Ginny... C'était sans doute un souci informatique tout bête, je suis désolé de m'être emporté comme cela, souffla Harry, contrit de gêne et de culpabilité.

— N'en parlons plus. Sers-toi, avant que je ne change d'avis.

Harry ne se fit pas prier, et avec l'aide de Ginny, il sélectionna les produits qu'il proposerait le midi—même. Changer ses plats n'était pas un problème, aussi fut—il satisfait d'être aussi flexible et adaptable. Sa vieille camionnette fut vite pleine à craquer, à la fois des produits que Ginny était en mesure de lui vendre, et de ceux qu'il acheta, exceptionnellement, auprès d'autres épiciers du quartier. Rencontrer d'autres professionnels, passionnés par leur métier, par les produits qu'ils vendaient, palettes de couleurs, de saveurs et d'émotions qui variaient en symbiose avec les saisons était toujours un véritable plaisir, y compris lorsque cela faisait suite à un tel moment de panique. Ce n'était pourtant pas un sentiment courant chez lui, un comportement duquel il était coutumier : son sang—froid faisait partie de ces caractéristiques pour lesquelles il était reconnu... Pourtant, parfois, certaines situations le faisaient partir en vrille.

De retour à ses cuisines, il put enfin commencer à préparer la journée de travail qui l'attendait. Trois classes viendraient apprendre plats et techniques, ce qui représentait une organisation militaire. Chaque détail devait être pensé, prévu, chaque problématique devait être anticipée, solutionnée, réglée avant même qu'elle ne survienne, et il fallait pouvoir répondre à tous les risques. Un ingrédient en quantité insuffisante ? Il faudrait le remplacer par un autre, mais lequel ? Un électroménager en panne ? Il faudrait revoir les cuissons, oublier les blenders, revoir la recette de A à Z. C'était l'un des moments préférés de Harry, en vérité : devoir, en plein cours, sous le regard mi—inquiet, mi—inquisiteur de ses élèves, décidés à ne pas repartir sans en avoir eu pour leur argent, repenser la totalité de la recette. Proposer une cuisson rapide plutôt qu'une cuisson douce, remplacer un ingrédient par un autre, surprenant et inattendu, puis, quelques instants plus tard, réfréner la bouffée de fierté et de victoire qui le prenait lorsque le délice se lisait dans le regard et le sourire de ceux qui, peu de temps auparavant, doutaient de sa capacité à arranger la situation.

C'était là qu'il se sentait bien, là qu'il était le plus dans son élément. Pas besoin de réfléchir, pas besoin de calculer, de se méfier ou de se protéger, le seul danger venait des ustensiles et de la chaleur s'il ne les maniait pas correctement. Il évoluait avec naturel, avec une aisance qu'il n'avait pas lorsqu'il se déplaçait ailleurs. En dehors de cette cuisine, il se cognait, trébuchait, il était gauche, maladroit, incapable de s'exprimer sans bafouiller, sans avoir le sentiment de ne pas être à sa place, d'être en total décalage. Il ne savait pas s'habiller, n'avait aucun style, avait souvent tendance à faire la mauvaise blague au mauvais moment, à ne pas identifier immédiatement l'humour ou le sarcasme, faisait tout tomber, oubliait constamment ses clés, connaissait à peine la ponctualité. Harry Potter n'était pas un homme du monde, un citadin bien comme il faut ; il s'en foutait.

Dans sa cuisine, il était un autre homme, un roi dans son royaume, le seigneur de ses couteaux, planches à découper et épices diverses. Il y régnait en maître, et essayait de transmettre le bonheur que cela représentait pour lui que d'être dans un lieu qui lui ressemblait, qu'il fallait apprivoiser et qui, même après cela, continuait à représenter un danger pour n'importe quel imprudent trop sûr de lui. Son charme, sa prestance s'autorisaient à éclore au milieu de cet endroit qu'il avait créé à son image, où il pouvait réellement être l'homme qu'il était véritablement, profondément, là où le regard ne pouvait se poser, où les gestes n'avaient plus ni sens ni saveur, au beau milieu de cette chose indistincte et

imperceptible qu'on appelle l'âme.

Le dîner prévu le soir-même serait une parfaite illustration de la difficulté qu'il avait à s'adapter à la société. Depuis plus d'une semaine, il essayait de se convaincre que l'invitation de Hermione était une bonne idée. Pourtant, plus il y pensait, plus l'échéance approchait, plus il se persuadait que tout ceci n'était qu'une vaste connerie, une blague qui ferait très probablement rire tout le monde sauf lui-même... Sauf Draco, même, puisque c'est de lui dont il était question. À quel moment avait-il considéré que passer la soirée chez sa meilleure amie, son époux qu'il ne connaissait pas et le meilleur ami de celui-ci, avec qui il s'était férocement envoyé en l'air quelques jours plus tôt, était une bonne idée ? Il n'avait pas été foutu de faire le lien entre le Blaise de Draco et celui de Hermione, et à en juger par le peu d'enthousiasme de Draco à l'idée de le revoir lorsqu'ils s'étaient séparés au petit matin, le corps encore collant de l'autre, la peau marquée de cette nuit passée sans exister pour autre chose que les soupirs de l'autre, les choses qu'il soit ravi de le voir étaient moindres.

Doux euphémisme...

Lorsque Harry se présenta devant la porte des Zabini, ce soir-là, la fatigue rendait déjà tout son corps douloureux. Après la mésaventure de la commande que Ginny disait n'avoir jamais reçue, la journée n'avait pas été beaucoup plus agréable : l'un de ses cours n'avait jamais eu lieu, les clients ayant joué les filles de l'air et décidé de ne pas se pointer, sans même prévenir de leur absence ce jour-là. Harry avait déjà été payé, mais ça n'était pas tant le problème que les efforts qu'il avait déployés pour proposer un menu de dernière minute avec les produits qu'il avait sous la main et dont il avait qu'ils finiraient sans doute à la benne s'il ne trouvait pas quoi en faire. Lors du cours suivant, Colin s'était pointé, apparemment convaincu que faire un esclandre devant près d'une dizaine d'élèves (tous cadres dans des grandes entreprises de la finance, prêts à payer le prix de leur tranquillité, et auxquels il aurait plutôt eu intérêt à faire bonne impression).

Harry avance lentement entre ses élèves, observe leurs gestes, leurs postures, répond à leurs questions. Le cours vient de débuter, et l'ambiance est différente de ce à quoi il est habitué. Cet après-midi, pas de visages brouillés par la fatigue, de poches sous les yeux et de tenues froissées par une longue journée de travail. Pas d'éclats de rire décomplexés, de sourires complices, de volonté de créer du lien avec le chef. Engoncés dans des costumes aux nuances de gris bien plus nombreuses que le jeune homme ne l'aurait imaginé possible, les élèves du soir sont présents dans le cadre d'un séminaire professionnel visant à créer une cohésion au sein d'une équipe où la concurrence, la compétition, l'adversité sont des valeurs clés, presque des mantras qu'ils revendiquent et dont ils font un objectif en soi. Raides, le visage figé dans un simulacre d'intérêt poli, ils ont écouté ses consignes et ses explications dans un silence religieux. Certains ont osé un minuscule sourire à ses traits d'humour, mais aucun ne parait vraiment ravi d'être ici. Harry ne peut pas leur en vouloir ; comme eux, il rêverait de prendre une longue douche ou un bain chaud, de s'enrouler dans sa couette et de s'endormir devant un film dont il ne connaîtra pas la fin ce soir.

À mesure que le cours avance, pourtant, les élèves se détendent. Ils savourent la tranquillité, la simplicité d'un moment à propos duquel ils n'ont pas su que penser jusqu'à la dernière minute. La méfiance est nécessaire, indispensable, même, dans leur métier, alors que la confiance, elle, est un pari trop risqué, même pour ces génies des finances dont le quotidien est fait de jeux d'argent aux montants astronomiques — indécents, même. Dans la cuisine du chef Potter, ils ne sont plus que des individus normaux, qui manipulent des couteaux trop lourds pour eux, qui épluchent, taillent, coupent, mélangent et assaisonnent des produits d'une simplicité désarmante, les ramenant à une vie normale à laquelle ils ne sont plus habitués. La plupart d'entre eux se font livrer leurs repas chaque soir, profitent des restaurants proches de leur bureau le midi, et n'ont pas pris la peine de tartiner du beurre sur leur pain depuis des années. C'est un retour aux sources, un lâcher prise d'autant plus difficile à s'autoriser qu'ils n'ont jamais vraiment réalisé être partis.

Petit à petit, ils y parviennent, pourtant. D'abord, ce sont quelques sourires qui éclairent les visages de ces hommes et de ces femmes qui ne sont plus habitués qu'à être des requins et à qui on a appris que montrer les dents relevait plus de la menace que de la joie. Puis, ce sont des questions, posées dans un premier temps sur un air de défis, puis plus sereinement. Harry s'applique à être aussi patient que possible avec eux. Il sait ce que c'est que de ne pas être dans son élément, d'être sur la défensive parce que cela reste plus simple que de s'autoriser à juste avoir confiance. Bientôt, des rires, discrets au début, plus affirmés ensuite, se font entendre. Les uns et les autres s'autorisent à retirer leur veste, qu'ils ont bêtement gardée — de l'avis de Harry — comme si la chaleur et l'humidité d'une cuisine ne pouvait pas les atteindre à travers leurs costumes et tailleurs de luxe. Porter du Armani n'empêche pourtant personne ni de sentir la transpiration, ni de se tâcher, ni même de louper un plat en beauté.

Ils ont cuisiné avec un certain talent, il faut le leur reconnaître. Même s'ils ne sont pas dans leur élément, même s'ils ne savent pas éplucher un légume correctement, même si l'idée même de ' blanchir ' une asperge n'a pas de sens pour eux, leur ténacité, leur volonté de réussir, leur combativité leur permet de s'en sortir assez honorablement. Leur visage trahit le plaisir sincère qu'ils prennent à mettre la table avec Harry, à arranger les fleurs dans le vase, à couper le pain tout juste sorti du four, dont les craquements au contact du couteau, le croustillant et l'odeur ouvrent l'appétit même des plus réfracteurs. Tous ensembles, ils s'installent autour de la table. Ils ne sont plus des hommes et des femmes d'affaire qui brassent des milliers de livres chaque jour, qui signent et jouent des contrats à six, parfois neuf zéros, ils ne sont plus que des individus qui se régalent de plaisirs authentiques qu'ils se sont trop longtemps refusés.

Harry, lui, est heureux, parce que c'est pour ces moments qu'il a choisi de ne pas juste travailler dans une cuisine de palace, de restaurant étoilé ou même de simple bistrot. Il veut partager le plaisir simple de l'oignon qui dévoile ses arômes dans de l'huile d'olive chaude, des légumes qui révèlent leur saveur au contact des bons aromates, des viandes cuites à la perfection qui semblent à peine réelles tant elles émerveillent les papilles. C'est pour le sourire, l'épanouissement qu'il voit dans les épaules détendues, dans les conversations ponctuées de gestes joyeux et enthousiastes, pour les accolades impensables quelques heures plus tôt, qu'il a investi, travaillé nuit et jour, prospecté dans toute la ville, puis de plus en plus loin dans le pays. Alors Harry savoure, lui aussi, il oublie tout. Il oublie même, lorsqu'il le voit apparaître sur les marches qui mènent de la cuisine au coin repas, que Colin a juré de se venger. Il lui faut quelques instants avant de réaliser que sa présence ici n'est pas de bon augure.

Sa fourchette à la main, il se fige. Son sourire, qui a à peine eu le temps d'éclore, fane tout à fait alors que son visage se ferme. Il faut un petit instant de flottement pour que les hôtes comprennent que quelque chose ne va pas. En quelques secondes, l'insouciance a disparu, et tous les regards se sont tournés vers Colin qui reste planté là, l'air un peu idiot, pense Harry, à les regarder sans parvenir pourtant à masquer son dédain et le peu d'aménité qu'il ressent à leur égard. Depuis que Les Trois Balais a ouvert, Harry a tenté d'y inviter chacune des personnes qui compte pour lui : Molly et Arthur Weasley l'ont aidé lors de l'installation, l'ont conseillé sur l'aménagement, la décoration, lui ont offert l'immense table sur laquelle il reçoit ses hôtes. Hermione, elle, l'a aidé à compléter les étagères sur lesquelles il expose ses livres de cuisine favoris, les lui donnant en personne lorsqu'elle le peut, les lui envoyant par courrier lorsqu'elle n'a pas d'autre choix. Sirius, lui, a bu avec lui plus que de raisons à plus d'une reprise.

Colin, lui, n'a jamais mis les pieds ici.

Harry ne l'a jamais invité, c'est vrai, et n'a jamais manifesté son envie de le voir venir, mais son ex petit—ami ne s'en est jamais plaint. Il découvre les lieux, regarde autour de lui, et réalise, cela se voit dans son regard, que l'homme qu'il aime a mis toute son âme dans cet endroit, à tel point qu'il découvre une personne dont il ignorait même l'existence. C'est un prolongement de l'appartement du brun, une suite presque logique et pourtant surprenante, qui dit tout ce que Colin n'a jamais su voir et qu'il se dépêchera d'oublier sitôt qu'il aura tourné les talons.

— Qu'est—ce que tu fais là ? murmure Harry, qui n'y croit pas.

— J'ai pensé qu'on pourrait parler. Je voulais te voir. Tu me manques.

Harry pose sa serviette sur la table, et lance un sourire à son voisin de droite, un homme âgé d'une quarantaine d'années qui rit de ses anecdotes depuis le début du repas. L'élève hoche la tête, et sur sa seule décision, le reste de la tablée reprend vie, se détournant de Harry et de ce jeune homme étrange qu'ils ont vu arriver comme un danger, qu'ils ont perçu comme un risque. C'est exactement ce qui se dégage du jeune homme : il est dérangé, quelque chose chez lui ne tourne pas rond. Harry s'avance vers lui. Il est un peu hésitant, mais sait qu'il ne doit pas le montrer. Colin n'attend que cela, une miette d'espoir, un fragment auquel se raccrocher.

— Tu n'as rien à faire ici, Colin. Je travaille, ces gens sont venus ici pour passer un bon moment, tu dois partir.

— Est—ce qu'ils passeraient un bon moment s'ils savaient que tu m'as brisé le coeur, Harry ? Et que tu n'en aies rien à foutre, est—ce que tu penses que ça les aiderait à passer un bon moment ? S'exclame Colin, qui hausse le ton.

— ça ne les regarde pas. C'est entre nous.

— Comment est—ce que ça peut être entre nous si tu ne me laisses pas t'approcher ? s'indigne—t—il en attrapant le bras de Harry. Je te demande quelques instants, ce n'est pas grand-chose. Je t'écris des mails, des sms, je t'appelle, te laisse des messages, tu ne réponds jamais, Harry, et je devrais me contenter d'attendre ? Je te demande une réponse, je te demande de juste me parler. Je... Je crois que je mérite un minimum de ta part, ne serait—ce qu'un peu de... Je veux juste exister pour toi.

Harry soupire. Ses yeux verts n'expriment plus rien que du remord, de la tristesse. Il ne regrette pas d'avoir quitté Colin, parce que c'était la meilleure chose à faire et qu'il a attendu bien trop longtemps pour oser enfin prendre cette décision qu'il n'aurait jamais eue à prendre s'il avait eu la force, dès le début, de comprendre qu'en se refusant à décevoir le jeune homme, il a pris le risque de le blesser bien plus profondément.

— Ecoute... Ça n'est pas le moment. Je suis occupé ce soir, mais je peux te proposer que l'on se voie demain. C'est samedi, on aura qu'à aller boire un thé quelque part, et discuter un peu.

— Quelque part ? Chez toi ce serait très bien.

— Colin, non. Je ne veux plus que tu viennes chez moi. Déjà, la dernière fois...

— La dernière fois quoi ? s'écria Colin. J'étais bourré, c'est ça ? C'est ce qu'il se passe quand une personne comme toi brise le coeur d'une autre personne sans raison valable.

Les clients se sont retournés, alertés par les éclats de voix. Ils les fixent, réfléchissent à toute vitesse à ce spectacle affligeant auquel ils assistent, spectateurs forcés d'une pastille d'intimité qui n'a de sens que celui qu'ils lui accorderont. La plupart d'entre eux ne s'en souviendra pas, de toute façon, mais Harry sait que certains, au contraire, construiront leurs souvenirs de cette soirée autour de cet évènement ridicule. Il fit claquer sa langue contre son palais, passablement

agavé.

— Colin, ça suffit maintenant. Tu sors.

Il dégage son bras, et pousse Colin vers la sortie. Lentement mais surement, la colère monte, ses terminaisons nerveuses frémissent et il lui faut toute la volonté du monde pour ne pas se montrer inutilement brutal. Toutes les années de rugby et la brutalité de ce sport qu'il adore sont confrontées à la maitrise de soi qu'exige la pratique de la cuisine au niveau qui est le sien, et ce n'est que parce qu'il ne souhaite ni faire du mal au jeune homme, ni se donner davantage en spectacle devant ses clients qu'il garde son calme. Ses mâchoires sont si serrées qu'elles sont douloureuses, et son regard ne peut créer aucune ambigüité : il ne veut pas de Colin ici. Ce dernier se retrouve au milieu de la ruelle, coite. Les bras ballants, il regarde Harry avec un air ahuri, la bouche entrouverte, et le chef se dit qu'il a l'air stupide, à rester là sans rien faire à part le regarder avec cette tête de poisson qui ne comprend pas bien ce qui se passe. D'un geste sec, il referme les rideaux sur la porte, efface la vision de cet homme dont il ne comprend pas comment il a pu passer tant de temps en sa compagnie, et retourne auprès de ses hôtes.

L'après-midi se poursuit agréablement, et lorsque les élèves sortent, puis quand Harry quitte les lieux à son tour, Colin n'est plus là. Il vérifie une dernière fois que sa commande est bien passée, envoie un dernier sms à Ginny pour s'assurer qu'elle a tout reçu, et il peut enfin rejoindre la maison dans laquelle vivent Hermione et Blaise, à l'orée d'un parc. L'impatience devrait le faire sourire à l'idée de revoir Draco, mais il est plus mal à l'aise qu'autre chose.

Chapitre 3 - Partie 2

Chapitre 3.
Deuxième partie.

Il sonna à la porte, un peu hésitant. Guère à l'aise dans ce genre de circonstances, il avait fait un effort vestimentaire. À son jean, plutôt banal, il avait associé un pull au col en V d'un vert passé qui faisait ressortir ses yeux. Ça n'avait rien d'original, et il n'était même pas convaincu de la véracité de cette dernière affirmation : il avait acheté ce pull quasiment sur les ordres de Ginny, un jour où elle avait réussi à le traîner dans une virée shopping qu'il avait détestée, et avait levé les yeux au ciel, exaspéré, lorsqu'elle avait estimé que ce pull bien trop cher pour sa bourse s'accordait trop bien à son regard pour ne pas faire partie de sa ' garde-robe '.

À l'intérieur, il entendit des chuchotements, des bruits de chaise que l'on déplace, puis un ' c'est bon, j'y vais ! ' d'une voix traînante qu'il reconnut aussitôt.... Et face au propriétaire de laquelle il se retrouva nez-à-nez la seconde suivante. La surprise marqua le visage de Draco, fier et altier dans sa chemise d'un blanc immaculé, une mèche de cheveux blonds retombant sur son visage pâle. Cela ne dura qu'un instant, et elle fut immédiatement remplacée par l'expression d'un dédain auquel Harry s'était un petit peu attendu.

— Potter, dit-il simplement, froid comme la glace.

— Malfoy, répondit Harry sur le même ton.

— Draco, fais-le entrer, ordonna Hermione depuis la pièce voisine, un rire dans la voix.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fous là ? siffla Draco, ignorant la demande de la jeune femme.

— Je devrais sans doute te poser la même question, répliqua Harry dont la patience fondait comme neige au soleil.

— Harry, rentre tout de suite dans cette maison avant que je vienne te chercher moi-même, s'écria Hermione sans bouger de l'endroit où elle se trouvait. Dans sa voix, il était difficile de ne pas entendre l'amusement.

— Tu permets, marmonna Harry tout en forçant le passage contre le blond, lui fourrant au passage le plat dans lequel il avait posé le dessert du soir, préparé spécialement plus tôt dans la journée.

S'il avait hâte de retrouver Hermione et s'il jubila un petit instant de l'air ahuri sur le visage de Draco, Harry ne put ignorer le parfum du blond, si familier déjà et pourtant si rare, comme une odeur qu'il n'aurait pas sentie depuis bien trop longtemps. Les images qu'elle éveilla rosirent légèrement ses joues. Dans la cuisine, Hermione était occupée à déballer les plats livrés un peu plus tôt par un traiteur des plats duquel Blaise et elle raffolait. Quand elle vit son ami, elle abandonna sa tâche et l'enlaça immédiatement, dans un geste en tout point identique aux étreintes desquelles ils étaient coutumiers, lorsqu'ils étaient plus jeunes. La jeune femme, malgré les années, malgré la fatigue, malgré les déceptions et malgré sa vie de couple, n'avait pas changé. Elle avait toujours cette odeur qui n'appartenait qu'à elle et que Harry n'avait jamais sentie ailleurs, elle le serrait toujours contre elle de la même façon, en se mettant sur la pointe des pieds pour être en mesure d'enfouir son visage contre son cou et les cheveux chatouillant ses narines. Le regard du jeune chef croisa celui de Blaise, qui malgré ses bras croisés sur le torse dans une posture peu encourageante pour le nouvel arrivant, n'avait pas su retenir un sourire. Il y'avait quelque chose d'étonnant à voir Hermione sourire ainsi, se montrer aussi affectueuse avec un autre homme que lui-même, mais depuis ses révélations sur Ron, il apprenait à connaître une nouvelle Hermione... Et la semaine n'avait pas été facile.

Jeudi, 23h30.

La maison est plongée dans le noir, silencieuse. Dans le salon, seules les veilleuses de la télévision et de la chaîne hi-fi diffusent une lumière bleue un peu cheap*. Le parquet craque sous ses pas alors que Blaise avance à tâtons, essayant de faire le moins de bruit possible. Il s'arrête, le coeur battant. L'alcool bu avec Draco cogne contre ses tempes, ses gestes sont lents, lourds et maladroits, il a chaud. Il sait que lorsqu'il rejoindra Hermione dans la chambre, il lui faudra s'expliquer. Après s'être versé un verre d'eau fraîche, il décide qu'il est temps d'affronter la jeune femme. Sous la porte fermée, il voit filtrer la lumière douce de leurs lampes de chevet. Il s'arrête, hésitant. Son allure n'est pas fière, un peu balourde, maladroite. Il a chaud, mais il frissonne, parce que malgré les brumes de l'alcool, il a conscience que c'est du sérieux. Hermione est en colère, et elle a toutes les raisons du monde de l'être. Sa vie passée n'appartient qu'à elle ; elle aimait Ron, évidemment, et il ne peut même pas lui en vouloir parce qu'il sait que pour mériter l'amour d'une personne aussi merveilleuse qu'elle, il faut être soi-même exceptionnel. Non qu'il se considère comme tel, d'ailleurs : longtemps, il a eu peine à croire qu'elle le trouvait intéressant, qu'elle pouvait être séduite par lui, même après avoir passé des semaines, des mois, même, à l'apprivoiser, à la connaître, à la comprendre. La porte grince légèrement lorsqu'il pousse le battant. Sa femme est assise, appuyée contre la tête de lit. Les draps ne sont pas défaits, mais elle s'est mise en pyjama. Il retient un sourire, parce que c'est l'un de ses pyjamas, et qu'au fond, il espère que c'est bon*

signe. Un adolescent ne se monterait pas autant de films pour essayer de se rassurer, mais c'est une pensée magique qui le réconforte un petit peu.

Lentement, elle pose le livre qu'elle lisait sur la table de chevet, et lève les yeux vers lui. Son visage est neutre, fermé, et d'une certaine façon, Blaise préfèrerait voir de la colère, de la tristesse, tout plutôt que cette froideur teintée d'indifférence. Elle a attaché ses cheveux à la va-vite, des mèches tombent le long de son visage, l'encadrent avec une délicatesse qui lui tord l'estomac. Il a tout à fait dessoulé, maintenant, il sait avec certitude ce qu'il veut lui dire. Pardon, Hermione, pardon d'avoir été un connard égoïste, égocentrique, nombriliste et tellement bas du front que je n'ai même pas vu ta douleur, trop occupé à pleurer sur ma jalousie pour un mec qui n'est pas mort mais pas vivant non plus.

Aucun des deux ne parle. Hermione le regarde, et lui est un peu gauche, encore, comme un gamin appelé au tableau pour répondre à une question dont tout le monde sait qu'il n'en connait pas la réponse. Un pied devant l'autre, l'homme s'approche du lit, jusqu'à ce que ses mollets soient appuyés contre le matelas. Sa femme ne bouge pas, elle lève juste les yeux vers lui, sans même bouger la tête. Elle l'attend, comprend—il, elle attend qu'il ait le courage de prendre la parole.

— Tu pourras me pardonner ? Demande-t-il finalement, parce que c'est la seule chose qui l'intéresse.

— Je ne sais pas. Qu'en penses-tu ? Pourrais-tu juste fermer les yeux sur un manque de confiance aussi flagrant de la part de la personne avec qui tu as choisi de te marier ?

— Qui ne fait pas confiance à l'autre, Hermione ? s'emporte-t-il, levant les yeux au ciel, exaspéré.

— Si tu voulais un résumé de ma vie par le menu, il fallait le demander, je me serais fait un plaisir de te donner tous les détails les plus croustillants. Tu veux en savoir plus sur ma première fois, peut-être ? Ou sur mon premier béguin ? Ma première humiliation ? Ah, je sais, le dégoût pour moi-même que j'ai ressenti lorsque nous avons commencé à nous fréquenter.

La jeune docteure s'est levée, et sa colère n'a plus rien ni de glaciale, ni de maîtrisée. Ses cheveux sont ébouriffés, exactement comme ils l'étaient lorsque Blaise l'a connue et qu'elle passait ses journées à la bibliothèque en parallèle de son internat.

— Les premières fois que nous nous sommes vus, après que tu m'aies emmenée dans les restaurants les plus chics, parce que tu voulais me montrer combien tu étais important, j'allais pleurer sur son lit, à la clinique, parce que je me dégoûtais d'être séduite par toi alors qu'il était là, incapable de faire un geste, d'ouvrir ne serait-ce que les yeux, sans espoir de me revenir un jour. Ça a duré des semaines, pendant lesquelles chaque fois que je pensais à toi, je pensais systématiquement à lui, à la vie qu'on aurait dû avoir, à toutes ces choses qui me semblaient courues d'avance, évidentes, que jamais je n'avais remises en cause parce que même si c'est le plus emmerdeur que la terre a jamais porté, c'était l'homme que j'aimais.

Les larmes coulent sur ses joues, alors qu'elle déroule ses regrets, ses peurs, ses douleurs. Son visage tout entier exprime la douleur d'une histoire qu'elle a enfouie comme un secret trop encombrant, un chapitre de sa vie sur lequel elle a choisi de tirer un trait, tout en sachant qu'il ne disparaîtra jamais réellement, qu'il menace de surgir à tout moment. Impossible de retenir cela plus longtemps, pas alors que Blaise la bassine avec Draco, avec Harry qu'elle lutte pour garder dans sa vie malgré la montagne de souvenirs qu'ils partagent et dont ils subissent le poids avec la même intensité, avec la même tentative de prétendre que tout va bien. Tout ne va pas bien.

En face d'elle, incapable de faire un geste, Blaise l'écoute, pendu à ses lèvres comme au bout d'une corde.

—Ron a longtemps été tout pour moi, pour Harry aussi. On a grandi ensemble, on a tout découvert ensemble. Tout. Tu n'as pas idée de ce par quoi on est passés, de ce qu'on a affronté, tous les trois, mais ça nous a convaincus qu'on passerait nos vies ensemble, parce qu'il n'y avait pas d'autre possibilité, parce que c'était tellement évident, tellement logique, qu'aucun d'entre nous n'a jamais ne serait-ce qu'entrevu la possibilité que tout déraille et que Ron finisse comme un légume dans un lit d'hôpital, victime de ses parents qui refusent de couper les machines et de Harry et moi que ça arrange bien parce qu'on refuse l'idée qu'il puisse mourir.

Elle gesticule, indifférente à ses cheveux qui collent aux larmes sur ses joues, à la morve qui coule de son nez, à son bras qui cogne la lampe de chevet, parce que Hermione n'est pas tout à fait là, elle est avec ses souvenirs, avec ses regrets, avec ses douleurs secrètes.

— Je savais quelle robe je voulais, quelle bague, quelle alliance je souhaitais. J'avais tout imaginé, et dieu sait que ça ne me ressemblait pas, mais je voulais cette vie, je la voulais de toutes mes forces. Je le voulais tellement que je ne pensais qu'à ça, et que même après l'accident, je passais des heures sur des putains de site de mariages, d'inspiration et de décoration, à tout planifier. C'est ça que tu voulais, Blaise, connaître le plus ridicule, le plus pathétique, le plus bas me concernant ? Parce que là, tu n'as encore rien entendu. Tu sais ce qui est le pire ? C'est que lorsque je t'ai rencontré, après que j'ai réalisé à quel point je t'aimais, j'ai compris que ce n'était plus Ron que je voulais, que je ne voulais plus de ce rêve, et que de l'homme à qui je m'étais promis d'être fidèle MA VIE ENTIÈRE, je n'avais fait qu'un passage de ma vie, je ne voulais plus que de toi. Et tu n'as pas idée à quel point ça m'a dégoûtée de moi-même, parce que j'avais toujours pensé être une personne bien, avec des valeurs.

Elle s'assoit sur le bord du lit, vidée de ses forces, de sa colère, de sa combativité, à peine capable d'autre chose que

de pleurer toutes les larmes de son corps. Dire ses peurs, ses doutes, ses regrets ne la console pas, ne la soulage pas, bien au contraire, ça ne fait que la plonger un peu plus dans un désespoir dont elle pensait qu'elle avait réussi à s'en débarrasser. C'est tout juste si elle remarque que Blaise s'est rapproché, vivement, et qu'elle la serre maintenant dans ses bras, de toutes ses forces. Il murmure à son oreille des mots d'amour qui ressemblent à des formules magiques supposées adoucir l'instant, calmer l'état d'énervement dans lequel elle se trouve. Et ça marche. Sa voix, basse et grave, agit sur elle comme un onguent, la calme, l'apaise, et elle s'accroche à lui, ses poings serrés sur l'étoffe de sa chemise. À tous les deux, ils pourraient affronter les pires tempêtes, les plus hautes vagues de colère, de désespoir, d'injustice, mais Blaise réalise maintenant seulement que pour rester aussi forts, ils ont peut-être besoin, parfois, de traverser leurs propres crises, traverser le blizzard pour mieux se retrouver, pour se souvenir de l'amour qu'ils se portent. Le quotidien a trop vite fait de les émousser, de les endormir, pour les réveiller, désorientés et fiévreux, fragilisés.

Samedi, 11h.

Les gravillons crépitent sous les pneus de la berline de luxe noire dans laquelle le couple Zabini se déplace. Blaise se gare le plus loin possible de l'arbre sous lequel sont garées les autres voitures. Hermione retient un sourire ; il n'a pas envie de devoir la faire nettoyer, et avec les feuilles et leurs fleurs qui tombent du végétal majestueux, c'est inévitable. Dans le ciel, le soleil est haut, chaleureux. Tout semble beau, émouvant, presque, comme si la nature avait décidé que cette journée lui appartenait, comme si elle reprenait ses droits. Perséphone a quitté Ades, les beaux jours font leur grand retour, timides mais décidés à réchauffer les coeurs transis. L'air reste frais, le vent piquant, mais cela réchauffe leur coeur, aide leur sourire à monter jusqu'aux yeux.

Depuis les larmes de Hermione, tout n'est pas simple. Ils ont fini par s'endormir, ce soir-là, l'un contre l'autre, sans un mot de plus. Lorsque Blaise s'est réveillé le lendemain, Hermione était déjà partie, et n'avait, contrairement à ses habitudes, laissé aucun mot, aucune attention à son égard. Il reste des vestiges de cette colère qui a fait trembler les murs tant de leur maison de ville que de leur couple. C'est leur première grosse dispute, la première fois aussi qu'ils se sont regardés sans trop savoir à qui ils avaient vraiment à faire. Effarés d'avoir pu se montrer ainsi l'un à l'autre, ils n'en sont pas moins soulagés de voir qu'aucun des deux n'a pris la fuite. À présent, c'est une forme de sérénité qui les mène ici, aux confins d'une propriété qu'un vieux panneau de bois branlant, à la peinture écaillée par les intempéries, le temps et la simplicité des matériaux, indique pourtant avec emphase.

Le Terrier. Le nom est à l'image des lieux : rustique et chaleureux, intime et convivial. Nul besoin de rentrer dans la demeure, dont on constate immédiatement qu'elle a été agrandie, retapée, modifiée au cours des années, donnant une impression de construction de bric et de broc pourtant étonnamment agréable à l'oeil, pour comprendre que c'est un Foyer, au sens noble du terme. L'aspect éclectique des lieux, presque bohème, qui à un oeil peu attentif pourrait donner l'illusion d'un endroit abandonné ou peu entretenu, a quelque chose de chaleureux, de rassurant, comme s'il était impossible de ne pas s'y sentir tout à fait chez soi. Le vélo bleu, appuyé contre le mur, près de la fenêtre aux volets vert clair, semble prêt à se fondre dans la maison, tant la rouille l'a enveloppé de ses bras orangés. Pourtant, il semble prêt à être enfourché à tout moment par un ou une Weasley. Blaise imagine Hermione monter sur cette selle vieillotte et pédaler avec énergie jusqu'au village, plus bas sur la route boisée qui mène à la propriété familiale, les cheveux ondulant et voletant autour de son visage, les pans de sa robe délicatement fleurie battant sur ses cuisses avec volupté.

Les fleurs sont plantées un peu au hasard, leurs couleurs chatoyantes semblent n'avoir aucune cohérence, comme si elles avaient poussé là de leur propre chef, parce qu'elles l'ont décidé. La limite entre la pelouse et les gravillons n'est pas clairement définie, contrairement à la propriété des parents de Blaise, ou à celle du clan Malfoy. Ici, la nature est la bienvenue ; d'ailleurs, des canards et des poules gambadent librement, et Blaise se demande s'ils sont destinés à être mangés un jour ou s'ils sont juste des habitants du Terrier. Des nains de jardin d'un goût douteux - si tant est qu'il soit possible de considérer que 'nains de jardin' et 'bon goût' aient leur place dans la même phrase - ont été abandonnés ci et là, la peinture passée, le bout du bonnet brisé.

Ça n'est pas beau au sens habituel pour Blaise : il est habitué aux belles demeures droites et fières, à la peinture impeccable, aux immenses fenêtres que pas une trace ne saurait troubler, aux jardins au style soigneusement réfléchi avec leurs fontaines et leurs parterres de fleurs, leurs arbres soigneusement taillés dans la plus pure tradition des jardins à la française. Là, c'est tout l'inverse, mais c'est plaisant, parce que l'oeil a toujours quelque chose de nouveau à découvrir : des fraises qui poussent paresseusement dans un bac pendu à une fenêtre, encore vertes et minuscules, un parasol d'un jaune flamboyant nonchalamment appuyé contre le tuyau de la gouttière, qui court le long de l'arête de la maison, qui semble attendre patiemment que les beaux jours, les vrais, fassent leur grand retour. Près de la porte d'entrée, des bottes de pluie (ou de jardinage) ont été abandonnées, et une chaussette dépasse lamentablement de l'une d'entre elles. Oui, la vie est présente partout, même de ce géranium bien triste qu'on a laissé pourrir là après la saison, et qui finira au fond du bac à compost.

Blaise jette un coup d'oeil à Hermione, dont le sourire est sans équivoque possible. Son regard pétille, et la joie fait rougir ses joues avec une délicatesse telle que ses lèvres fourmillent d'envie de les embrasser, de plonger dans son cou, là où elle distille quelques gouttes de son parfum subtilement floral, et dont il ne reste, le soir venu, que de vagues

effluves auxquelles se sont mélangées, imposées, même, les odeurs naturelles de son épouse. Celle de sa peau, chauffée par le soleil, de sa sueur, aussi, quand il faut courir dans les couloirs de l'hôpital. Aujourd'hui, il y trouverait, s'il osait, la senteur de son gel douche, le même que celui qu'il utilise, et qu'ils aiment partager parce qu'ainsi, ils sentent un peu pareil, exactement comme quand, après l'amour, leur sueur s'est mélangée, et qu'il est difficile de déterminer où commence l'un et où s'arrête l'autre.

Il prend sa main, tiède et sèche, dans la sienne, immense et rêche, et elle lève les yeux vers lui. Son sourire, s'il parvient jusqu'à ses yeux, ne cache pas pour autant l'humidité de ceux-ci. Lorsqu'il a demandé à Hermione de lui présenter à la famille de Ron, dont il a compris qu'elle a encore une importance immense dans son coeur, mais avec laquelle elle a peu à peu rompu tout contact suite à leur mariage, elle n'a pas hésité une seconde. Dans son regard, dans la fébrilité de ses gestes lorsqu'elle a téléphoné à Molly Weasley, la matriarche de la famille nombreuse, Blaise a compris qu'il avait fait le bon choix, et que si Hermione n'est pas femme à attendre l'autorisation de qui que ce soit pour agir comme bon lui semble, elle vit comme une libération de pouvoir enfin renouer avec cette partie de sa vie. Ses épaules sont tout à fait droites, maintenant, l'insouciance, même si ça n'est pas son trait de caractère principal, marque ses sourires, ses éclats de rire, sa démarche même. Comment ne pas remarquer qu'au milieu de cette propriété, la jeune femme se sent chez elle, à sa place ? Blaise le voit, parce que cet endroit lui ressemble : elle a passé tant de temps, ici, qu'il peut deviner ses gestes partout, qu'il sait que son rire est fait pour résonner au milieu de cet endroit un peu fou, un peu hors du temps et de l'espace, et si cela lui tord le coeur dans une forme de jalousie dont il sait qu'elle est liée à Ron, cela lui donne de nouvelles perspectives. Lui qui n'a jamais eu de vraie famille, trimballé d'un beau-père à un autre par une mère mangeuse d'hommes chez qui la lassitude de la routine succédait inévitablement à l'enthousiasme des débuts, a le sentiment qu'il touche quelque chose du doigt, un nouvel horizon qu'il n'a pas vu venir et dont il n'arrive pas à déterminer s'il est fou de l'accueillir avec cette sérénité, cette langueur de l'âme.

Ils s'avancent ensemble, mais n'ont pas le temps d'arriver à la porte que déjà, des voix étouffées leur parviennent de l'intérieur de la maison. Presque aussitôt, la porte s'ouvre sur une femme ronde et large, dont le sourire ne ment pas : Molly Weasley a attendu leur arrivée avec impatience. Jamais elle ne l'avouera, parce que malgré ses grands airs, sa voix qui porte et sa sympathie, la facilité déconcertante avec laquelle elle se comporte, certaines choses n'en demeurent pas moins intimes, secrètes.

Intime est la douleur qui vrille son coeur en continu depuis l'accident de Ron, depuis ce jour fatal où sa vie, celle de son époux et celle de ses autres enfants a changé, irrémédiablement, définitivement. Intimes sont les regrets qu'elle lit dans le regard de son époux lorsqu'il la voit pleurer sur le lit de la chambre restée inchangée de leur fils cadet, inconsolable, aujourd'hui encore. Intime, secrète est la honte de ne plus être capable d'être la mère joviale en toutes circonstances de cette famille nombreuse qui, depuis toujours, se repose sur elle sans discontinuer. Intime, secret est le besoin, rarement satisfait que, pour une fois, on lui permette d'être celle qui peut compter sur les autres. Molly Weasley, derrière ses bras grands ouverts, est une femme secrète.

Elle s'avance vers eux, les bras déjà tendus dans une invitation à une étreinte qui promet de leur couper le souffle. Déjà, elle serre Hermione contre elle, et la jeune femme, malgré les années, appuie immédiatement sa tête contre l'épaule de la matriarche, la serrant contre elle à son tour. Elle murmure des mots à son oreille que Blaise ne peut pas entendre, mais ça n'est pas un problème : ça n'appartient qu'à elles. Puis, avec un naturel qui cloue le grand homme noir sur place, si peu impressionnable le reste du temps, la femme plus âgée le serre contre lui également. Comme Hermione, il se penche, un peu gauche, et lui rend son étreinte. Son regard capte celui de son épouse, qui se contente de sourire, parce que, Blaise le comprend tout de suite, ça ne l'étonne en rien.

Dans le dos de sa femme, qui dégage une odeur de tarte aux fruits, de pâte feuilletée et de délices du dimanche après-midi passé en famille autour de gourmandises indécentes, un homme que Blaise suppose être Arthur Weasley s'avance vers eux. Si ses cheveux commencent à grisonner au niveau des tempes, il n'y a pas de doute : il est bien responsable de la couleur de cheveux flamboyante de cette famille que l'homme noir a découvert sur des photos dévoilées par Hermione. Ensemble, ils ont passé de longues heures à observer ces albums qu'il n'avait jamais pensé à ouvrir auparavant. Molly se détache de lui et se recule, incapable de cacher son émotion. Ses grands yeux bruns brillent, il faudrait bien peu de choses pour que les larmes plongent sur ses joues. Pour l'instant, elles surnagent, vaillantes, et disparaissent même totalement quand la femme replète papillonne des cils, geste d'une coquetterie presque étonnante chez une personne vêtue d'une étrange robe à fleurs et d'un tablier à carreaux qui jure terriblement. Blaise retient un rire ; il connait un blond pincerait les lèvres de dégoût s'il était là.

- Venez, les enfants, leur fait signe Arthur, plus réservé que sa femme.

Hermione trottine sagement derrière Molly, qui n'a pas lâché sa main. Alors qu'elles se dirigent ensemble vers la maison, Blaise l'admire, étonné de voir que même le soleil joue de ses cheveux, révélant des teintes de blond et de roux qu'il n'avait encore jamais vues... Ça n'est pas faute d'avoir passé plus de temps que la raison le voudrait à dévorer cette femme magnifique du regard. Le surprendre, chaque jour, chaque instant, y compris par des détails sans importance pour n'importe qui d'autre que lui, c'est là le pouvoir merveilleux de Hermione.

Dans la maison, la décoration est à l'image de l'extérieur. Ce que d'aucun qualifierait de taudis, qualificatif péjoratif s'il en est mais qui traduit à merveille l'aspect hétéroclite, très bric-à-brac du choix des meubles, des décorations, sans

doute récupérées, restaurées, arrangées aux bons goûts de la famille, est terriblement chaleureux, habité, même. Arthur et Molly les invitent à s'assoir dans la cuisine, ce qui surprend Blaise. Dans son monde, personne ne s'arrête dans la cuisine, les invités sont reçus selon la plus stricte étiquette, dans le salon, le bureau ou la salle de réception selon les occasions, mais sous aucun prétexte dans la cuisine. Hermione, de son côté, ne semble pas s'en formaliser. Elle sourit, toujours, regarde autour d'elle comme pour imprimer dans son esprit de génie des images qu'elle pensait ne jamais revoir. Rien n'a vraiment changé, chez les Weasley. Au-dessus de la porte, il y'a toujours cette horloge, fabriquée par Fred et George alors qu'ils étaient plus jeunes, sur laquelle ils ont collé, au fur et à mesure des années, des photos de cette marmaille nombreuse et énergique que sont les gamins Weasley. Deux visages supplémentaires, dont les cheveux qui les ornent ne sont pas roux, ont été ajoutés quelques années plus tard, laissant aux visiteurs la possibilité de découvrir Hermione et Harry, bien plus jeunes, aux portes de l'adolescence.

— Asseyez-vous, les invite Molly tandis qu'elle sort du réfrigérateur un pichet rempli d'une citronnade odorante qu'elle a fait elle-même. Blaise accepte son verre avec plaisir.

— Merci, Madame.

Elle hausse un sourcil moqueur.

— Madame ? Personne ici ne m'appelle madame, mon chéri. Appelle-moi Molly, et je t'appellerai Blaise.

— Ca me va, Molly.

Elle sourit, un sourire immense, si grand qu'il est un peu tremblant, un peu hésitant, et qu'elle l'efface de son visage, laissant place à une moue affligée. Arthur pose une main sur son bras, et elle les rejoint à table, posant ses mains sur le devant de son tablier, dont elle lisse nerveusement des plis qui n'existent que dans son esprit.

— Excusez-moi, c'est un peu difficile... avoue-t-elle, son masque de jovialité glissant lentement de son visage, et dévoilant toute la douleur de cette femme que ni le temps, ni ses autres enfants, ni même son époux, n'ont su consoler de sa douleur.

— Nous pouvons repasser, Molly, tu sais... murmura Hermione, une main posée contre son verre glacé sur lequel coulent quelques gouttes de condensation dont la vie est assurément plus simple que celle de ces quelques humains.

— Quelle idée ! s'exclame Arthur. Non, vous restez ici, comme c'était prévu. Nous avons préparé une chambre pour vous, et les jumeaux ont hâte de te voir Hermione.

— Cela fait si longtemps. Vous m'avez vraiment manqué, souffle la jeune femme, prodigieusement mal à l'aise.

— Tu nous as manqué aussi, ma chérie. Nos vies se sont éloignées, parce que nous ne parvenions pas à affronter la douleur ensemble. Te regarder nous rappelait que Ron ne serait plus jamais parmi nous, et même si nous souhaitons ton bonheur autant que nous avons souhaité le sien et celui de tous nos enfants (elle adresse un sourire doux et hésitant à Blaise, qui n'est pas dupe : c'est au bras de Ron qu'elle aurait préféré voir Hermione), il nous a fallu du temps pour faire notre deuil, pour accepter que... Rien n'est plus pareil, à présent. Mais une chose n'a pas changé : notre amour pour toi. Tu fais partie de cette famille, à présent.

— Et toi aussi, jeune homme, ajoute Arthur en pointant un doigt faussement autoritaire sur Blaise, ce qui fait rire sa femme.

Blaise s'était imaginé des scènes apocalyptiques, des crises de larmes, des instants de gêne intense, mais rien de tout ceci n'arrive en ce samedi ensoleillé. Parfois, c'est inévitable, l'émotion est trop forte, et Molly laisse échapper une larme que Arthur s'efforce de faire disparaître, d'un baiser ou d'un mot plus drôle que le précédent. Hermione et lui font l'objet de toutes leurs attentions, ils leur demandent de tout raconter, se délectent des détails, promettent de venir les visiter dans leur maison de ville dont Blaise vient de décider qu'elle aura elle aussi ses parterres de fleurs sauvages. Ils parlèrent des autres enfants Weasley, dont Blaise avait parfois entendu le nom, déjà, lors d'anecdotes racontées par Hermione. Il apprend que les deux ainés, Charlie et Bill, ont quitté le pays depuis longtemps, et font le tour du monde, nouant des contacts avec des banques du globe pour l'un, participant à des fouilles archéologiques dans les jungles les plus reculées et les déserts les plus dangereux pour l'autre, ne revenant au bercail que pour les fêtes de fin d'année. Percy, lui, occupe un poste dans Blaise ne retient pas quel ministère, avec un titre un peu pompeux qui veut tout et rien dire et annonce à Zabini la couleur concernant ce beau-frère qui, sur les clichés que lui montre Molly, semble bien plus austère, sérieux et presque cul-serré que n'importe lequel des autres Weasley. Fred et George, jumeaux maléfiques par excellence, ont monté leur propre commerce de farces et attrapes au coeur de Londres, boutique dans laquelle il est peu probable que Blaise mette un jour les pieds. Pourtant, quand Arthur, les yeux brillants d'une fierté qu'il ne prend pas une seule seconde la peine de cacher, lui demande s'il connait la boutique, il hoche la tête, et voit dans le regard de Hermione que c'était la meilleure chose à faire.

Lui n'a jamais connu ça, le regard de fierté, cette envie de dire au monde que son enfant est digne d'une fierté telle que celle que ressent Arthur. Son regard, la façon dont il parle de ses fils, puis de Ginny, la maraîchère sauvage qui a redonné espoir à sa mère, éveillent en Blaise un sentiment étrange, un peu amer, son coeur se serre suffisamment pour qu'il s'interroge, qu'il pense à tous ces moments où sa propre mère oubliait jusqu'à son existence, préférant ses époux successifs à son fils qui n'avait besoin que d'un peu d'attention, un peu de tendresse, juste assez de complicité pour

feindre une relation autre que celle d'une mère baladant un fils qu'elle avait eu plus par erreur que par désir. Sous la table, il attrape la main d'Hermione, chaude et délicate, et enlace leurs doigts, et la sentir serrer sa main dans la sienne réchauffe son coeur.

— ... et Harry est le principal client de Ginny, depuis plusieurs années maintenant, explique Arthur, avant de se tourner vers sa femme. Molly fait pousser les herbes aromatiques et les fleurs comestibles qu'elle vend dans certains des plus grands restaurants londoniens.

— Harry ? Harry bosse avec Ginny ? répète Blaise, tout à coup très intéressé.

— Oui, affirme Molly, hochant vigoureusement la tête.

— Tu dois bien le connaître, non ? demande Arthur, qui semble avoir un don pour mettre le doigt sur les petits détails qu'il vaudrait mieux garder cachés.

— Euhm... C'est-à-dire que...

— Non, Arthur, Blaise et Harry ne se connaissent pas, explique sobrement Hermione.

— Je ne comprends pas, avoue Molly. Harry est ton meilleur ami, ma chérie, vous êtes inséparables depuis si longtemps et...

— Nous avons un peu perdu contact... Nous nous téléphonons, bien sûr, mais...

— Hermione, tu l'aimes ? demande Molly, tout à coup beaucoup moins souriante.

— Oui, évidemment.

— Alors je me fiche que vous ayez des horaires comme les vôtres, que vous soyez occupés. Aujourd'hui, c'est une responsabilité pour vous que de sauvegarder votre amitié. Ron n'est plus là, c'est une chose que tu n'ailles plus le voir, ce que je comprends, d'une certaine façon, surtout maintenant que tu as refait ta vie, et j'en suis très heureuse, dit-elle avec un regard d'une douceur étonnante pour Blaise, mais Harry et toi...

Hermione hoche la tête, les yeux humides.

— On ne peut pas dire que Harry fasse beaucoup d'efforts, lance sèchement Blaise.

— Harry a toujours été... difficile, murmure Molly. Mais il fait partie de cette famille, au même titre qu'Hermione. Je ne veux forcer personne, je considère qu'ils sont mes enfants, au même titre que mes sept autres enfants, je sais l'importance qu'ils ont l'un pour l'autre. Harry est une tête brûlée, un lion en cage que seule Hermione est capable de raisonner. Quant à toi, ma chérie, souffle-t-elle, y'a-t-il une personne sur cette terre, Blaise mis à part, qui te connaisse mieux que Harry ? Pardonne-moi, je ne veux pas forcer une amitié qui peut-être n'a plus d'avenir, je ne cherche pas à m'accrocher à une époque qui est révolue, mais je sais que même sans Ron, vous auriez été les meilleurs amis du monde. Et Ron ne doit pas être celui qui vous sépare, son souvenir ne doit pas vous éloigner l'un de l'autre. À un moment, bien sûr, vous ne pouviez pas vous voir sans penser à Ronald, dans sa chambre, à votre avenir qui a changé en une fraction de seconde, mais vous avez avancé. Tu es un médecin exceptionnel, mariée à un avocat tout aussi exceptionnel dont l'amour transparait dans le moindre de ses gestes, y compris lorsqu'il me fusille du regard parce que je te fais pleurer (elle adresse un coup d'oeil entendu au jeune homme), Harry est un chef de talent dont la réussite ne compense pas la solitude, mais je crois que toi aussi, tu as ce vide dans ta vie, ce besoin de le retrouver...

À cet instant précis, aussi clairement qu'un gong retentissant, qu'une page que l'on tourne ou que le contraste entre une touche blanche et une touche noire sur un piano, Blaise a enfin mis le doigt sur un détail essentiel, une information qui lui sera utile pour la suite : à un moment donné, il ne sait pas encore lequel, leur vie a changé.

Reste à savoir si c'est pour le meilleur ou pour le pire.

Vendredi soir, 23h30.

Dans un discret cliquetis, la porte se referme sur la nuit. Ce sont deux mondes différents ; la nuit, fraîche et inhospitalière, toute en solitude et en recoins sombres et inquiétants, dangers mystérieux et imprévisibles, représentation abyssale, sur les rives de la Tamise, des cauchemars les plus inavouables, des craintes les plus anciennes et profondément ancrées, et l'intérieur réconfortant et enveloppant du foyer, le sentiment d'être au bon endroit, au bon moment, comme deux parties complexes d'une même pièce qui enfin sont réunies. Hermione, du bout des orteils, retire ses chaussures, avec une pensée pour Blaise qui grogne chaque fois qu'il la voit faire ainsi. Ses baskets, un peu crottées par les flaques qu'elle n'a pas vues dans la pénombre, restent là, abandonnées à leur triste sort dans l'entrée, rejointes dans l'instant qui suit par un sac à dos usé de toile bleue et de cuir. Elle fait quelques pas sur la pointe des pieds, grimace lorsque le parquet ancien craque sous son poids.

Dans le salon, seule une lampe de table diffuse une lumière tamisée dans la pièce. Tout semble adouci, flouté, produisant l'effet d'un cocon confortable dans lequel Blaise n'a pu que se glisser avec délectation, à en juger par son long corps étendu sur le canapé, profondément endormi. La vision émeut Hermione, qui s'appuie contre l'arche séparant l'entrée du salon. La beauté de l'instant la touche, aussi sûrement que le sourire de Blaise lorsqu'il la regarde en s'imaginant qu'elle ne s'en aperçoit pas, ou celui qu'elle entend dans la voix de Harry lorsqu'ils passent du temps au téléphone. Pourtant, ce n'est pas à lui qu'elle a envie de penser ce soir-là. Délicatement, elle passe une main dans les

cheveux de son époux, s'enivrant de cette odeur qui réveille son coeur à chaque fois qu'elle la sent. C'est toujours la même chaleur, délicieuse et dévorante, qui s'échoue paresseusement sur ses terminaisons nerveuses, par salves successives, produisant la même forme de surprise naïve à chaque fois, comme une première respiration, un nouveau coup d'oeil sur tout un monde de plaisir et de bonheur.

Ses jambes fines et galbées sont douloureuses depuis des heures, aussi grimace-t-elle lorsqu'elle se redresse. Ce soir, plus que d'autres soirs, elle ressent ce besoin de coller son corps contre celui, larges, chaud et accueillant, de l'homme à qui elle a choisi de lier sa vie. Dans un soupir, elle s'allonge contre lui, tirant sur leur corps le plaid épais qui a déjà accueilli nombre de leurs étreintes. Dans son sommeil, Blaise pousse un soupir satisfait.

— Je t'aime, murmure Hermione dans un souffle. Pas à la façon exubérante des Weasley, ni à celle, silencieuse et boudeuse, de Draco, ni même à celle, passionnée et magnifique de Harry, mais je t'aime.

Elle s'endort le nez au creux de son épaule, enveloppée dans un monde de simplicité et d'évidence.

Le plat produisit un bruit sourd lorsqu'Hermione le posa sans douceur sur la table. Avec un raclement de chaise des plus déplaisants, elle s'installa près de son mari, et face à Harry, à qui elle jeta un regard exaspéré. Jouer les marieuses n'était de toute évidence pas une bonne idée ; lorsque Harry était arrivé, qu'il l'avait serrée dans ses bras, elle avait pensé, naïvement de toute évidence (et cela revenait à enfoncer des portes ouvertes), que la soirée ne pourrait que bien se passer, parce que si Harry et Draco avaient beaucoup de défauts, ils n'en étaient pas moins bien éduqués, et sauraient se tenir correctement. Ces qualités chez eux s'étaient, semblait-il, annulées au contact l'un de l'autre.

Dans la cuisine, Blaise avait servi au brun une bière anglaise, achetée pour l'occasion chez un caviste de sa connaissance. Tandis qu'Hermione s'occupait de transvaser le repas des plats en aluminium dans ceux, en terre cuite, de la maison, Harry et Draco avaient pris le parti d'éviter soigneusement le regard de l'autre. Si Draco exprimait une indifférence froide à l'égard de Harry, comprenant qu'il était le seul à être surpris de sa venue et de la déconvenue que cela représentait pour lui, le brun n'avait pu s'empêcher de se sentir terriblement gêné par ce qui apparaissait pourtant au début comme une bonne idée. Maintenant qu'il était là, dans une cuisine qu'il ne connaissait pas, avec une meilleure amie qu'il n'avait pas vue depuis bien longtemps, son époux qu'il rencontrait officiellement pour la première fois après avoir passé une soirée de cours avec lui sans même le reconnaitre, et le meilleur ami de ce dernier, devant lequel il s'était mis à genoux pour lui offrir la fellation de sa vie et semblait avoir autant envie de lui accorder un regard que de se jeter dans la Tamise.

Hermione, elle, ignorait son regard, et à en voir la façon dont elle pinçait les lèvres, elle le jugeait en partie responsable. Il savait ce qu'elle pensait : il n'avait qu'à être *drôle*, balancer quelques vannes et amuser la galerie. Mais Harry n'était pas Ron, il était doué pour rire aux traits d'humour de ses proches, mais n'avait jamais été foutu de sortir le bon trait d'esprit au bon moment avec le bon public. Alors il n'essayait plus — et surtout pas à l'attention d'un homme qui le jaugeait comme s'il était prêt à lui arracher la tête d'un coup de dents et de son comparse qui était plus glacial que le compartiment congélation de son frigo.

— C'est plutôt bon, dit Harry en piquant un morceau de viande non identifiée du bout de sa fourchette, méfiant.

Malfoy haussa un sourcil narquois qui n'échappa à personne.

— Si on aime le bas de gamme, sans doute. Il me semble que tu as pris des cours de cuisine, Blaise, peut-être aurais-tu pu faire un effort ? persifla-t-il à son meilleur ami.

— Hermione est bien plus douée à commander de la nourriture que je ne le suis à la préparer, même en ayant reçu un cours de la part de Harry. D'ailleurs, poursuivit-il en se tournant vers un chef dont le regard colérique envers Draco n'était atténué par aucune forme de civilité, j'ai appris que Ginny Weasley te fournissait la plupart de tes légumes ?

Harry ne cacha pas sa surprise de se voir poser une telle question par Blaise. C'était la première fois qu'il lui exprimait son intérêt. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire de guingois, alors qu'il hochait la tête, sa fourchette suspendue au-dessus de son assiette, visiblement pas décidée à piquer le moindre morceau d'aliment supplémentaire.

— C'est exact, même si ça vient plus du fait que ce sont des produits de qualité que du fait que Ginny est une amie de longue date.

— Ils ont été fiancés, souligna Hermione avant d'écarquiller les yeux avec un regard d'excuse pour Harry, dont les joues se teintèrent soudain de rose.

— Vraiment ? interrogea Blaise, incapable de cacher sa curiosité.

Draco, lui, s'était écarté de la table, son dos appuyé avec nonchalance contre le dossier de sa chaise. Il écoutait la conversation, haussant des sourcils sardoniques aux propos des convives. Difficile d'imaginer Potter avec une femme rousse, alors qu'il avait semblé fasciné par ses propres cheveux blonds, et qu'il était difficile de trouver chez lui la moindre féminité, même si son corps, relativement fin, ne collait pas à l'étiquette de la virilité telle qu'une vision stéréotypée pouvait la percevoir.

De nouveau, Harry hocha la tête, visiblement mal à l'aise.

— Nous étions bien plus jeunes, Ron était encore... En pleine forme. Ça n'a pas duré, parce que pour elle comme

pour moi, ça n'était qu'une solution de facilité, et nous aspirions à autre chose.

— Et tu aspirais à quoi, Potter ? demanda innocemment Draco, avec un sourire en coin qui n'avait rien d'innocent.

— Je n'en sais rien, mais pas à une vie avec une femme, en tout cas, répliqua sèchement le chef. Tu es bien placé pour le savoir, non ?

Hermione souffla fortement par le nez. La soirée allait être longue. Il faudrait un miracle pour que ces deux-là ne s'étripent pas.

Chapitre 4 - Partie 1

Chapitre 4.
Première partie.

Sur la table, un couteau couvert de crème pâtissière et de miettes de pâte sablée à la poudre d'amande reposait négligemment à côté de la soucoupe sur laquelle il était supposé être posé, appuyé contre une bouteille de vin rouge vide depuis longtemps, et une bouteille de champagne dont le verre était encore humide de la condensation produite par la différence entre la fraîcheur du réfrigérateur et l'atmosphère surchauffée de la salle à manger des Zabini-Granger. Du dessert, un imposant fraisier préparé avec soin plus tôt dans la journée par Harry, il ne restait guère que quelques miettes et un peu de cette crème si légère qu'aucun des convives n'avait pu résister à une deuxième, puis à une troisième part. La saveur subtilement sucrée de la pâte, délicatement assortie au fumet bien plus franc des fraises des bois, minuscules mais dont chaque bouchée produisait une explosion de bonheur sur les papilles, feu d'artifice de plaisir qu'emportait la crème, les amandes de la pâte, avait été accompagnée à merveille par le champagne, amer, et ses fines bulles qui venaient pétiller sur les lèvres des quatre adultes réunis ce soir. Verre après verre, cuillérée après cuillérée, ils s'étaient laissés emporter par l'expertise du chef, et s'étaient laissés aller à rire, autorisation que l'alcool avait grandement facilitée. Après le fiasco des plats commandés à un traiteur qui, de l'opinion du brun, faisait honte à la profession, l'arrivée sur la table de ce dessert d'une simplicité qui n'enlevait rien à la maestria avec laquelle il avait été exécuté, avait été accueillie avec un soulagement général, y compris par Draco.

Le repas s'était déroulé dans une ambiance lourde, pesante, suffisamment pour que Hermione et Blaise échangent plusieurs regards inquiets. L'idée d'inviter leur meilleur ami respectif ne semblait plus aussi pertinente qu'elle l'avait été dans un premier temps. Si Blaise avait mis plus de temps à se laisser convaincre par Hermione, il avait fini par croire que cela pouvait marcher. Mais Draco, dans sa posture hautaine, son nez pointu surplombant le monde entier de son flegme, avait annoncé la couleur sans laisser de place aux tentatives, maladroites mais sincères, de Harry de se montrer, sinon amical, au moins aimable. Il avait vite abandonné, ceci dit : la personne qu'il aimait, ici, c'était Hermione. Tant pis pour Malfoy et son attitude de connard.

Pour la première fois, il la voyait évoluer aux côtés de Blaise, et même s'il avait une entière confiance en les choix qu'elle faisait, il ne pouvait que reconnaître qu'ils formaient un couple d'exception. Elle, toute en douceur et en ténacité, et lui, piquant et charmant, semblaient avoir trouvé un équilibre tout en subtilité, en évidences et en éclats de rires complices qu'ils échangeaient comme d'autres s'embrassent à tout va. Quoi qu'elle fît, Blaise ne la quittait pas du regard, l'observant et l'admirant sans retenue, se contentant d'un sourire canaille lorsqu'elle lui faisait une réflexion.

— Harry, nous allons peut-être passer au dessert, non ? proposa Hermione avec un sourire en repoussant l'assiette à peine entamée du plat principal.

— Je sors fumer une cigarette et je sers le dessert, oui, acquiesça Harry.

— Je te suis, décida Blaise.

La nuit était noire, fraîche, vivifiante. Harry s'accouda à la rambarde de bois qui entourait la petite terrasse surplombant le jardin du couple, sa cigarette entre les doigts. Blaise s'adossa à la barrière, près de lui.

— Hermione m'a parlé de Ron... Je suis désolé.

Harry leva les yeux vers lui, étonné.

— Je... Merci. Je crois.

Blaise grimaça.

— C'était maladroit.

— Ouais... Mais je crois qu'on a tous été maladroits, dans cette histoire.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Blaise, ça fait quoi ? Trois, quatre ans que tu es marié à Hermione ? On ne se connaissait pas vraiment avant ce soir, on ne s'est même pas reconnus lors du cours de cuisine, tu ne connaissais pas l'existence de Ron, toute une frange de la vie de ta femme, et tout le monde savait que je serais présent ce soir, à l'exception de Draco. On a tous merdé à un tel point que même si on l'avait voulu, on n'y serait pas parvenus. Alors...

— Je vois.

— J'apprécie, poursuivit Harry tout en tirant sur sa clope, soufflant ensuite la fumée par la bouche, longuement. Ça n'a pas dû être facile pour toi.

— De savoir que tu as couché avec mon meilleur ami ? Disons que c'était imprévu, soupira Blaise avec un sourire en coin.

— Je parlais de Ron. Ça n'a pas dû être facile pour toi d'apprendre que Hermione a eu toute une vie dont tu ne connaissais pas même l'existence.

Blaise grimaça, appuyant ses mains sur la rambarde, dans son dos.

— Ouais... Elle m'a présenté à ses parents... Les parents de Ronald.

— Arthur et Molly, carrément ? Ils sont formidables, d'un courage sans limites.

— Ce qu'ils ont vécu est affreux.

— Oui, surtout qu'à l'époque, les jumeaux et Ginny vivaient encore chez eux, et qu'ils avaient besoin d'eux. Fred et George sont des gamins, toujours à faire les quatre-coups et à prétendre ne pas comprendre pourquoi ça ne fait pas rire tout le monde autour d'eux. Ginny...

— Tu as été fiancé à elle, c'est bien ça ? le relança Blaise, partagé entre sa curiosité et une volonté de ne pas être intrusif.

— Pendant deux ans et demi, oui. Elle était amoureuse de moi depuis son adolescence, et elle était tout ce que n'importe quel homme voudrait.

— Mais pas toi.

— Il m'a fallu du temps pour le comprendre. Suffisamment pour que ça la blesse, parce qu'elle se voyait déjà mariée, imaginait nos enfants, notre vie pour les dix, quinze, vingt, quarante prochaines années, raconta doucement Harry, à voix basse.

— C'est à ce moment que tu as compris que tu aimais les hommes ?

— Si je suis honnête avec moi-même, je l'ai toujours su. Il a surtout fallu que je l'accepte, que je comprenne que la vraie preuve de courage, ça n'était pas de prétendre vouloir une vie qui me donnait plus envie de hurler et de me saouler qu'autre chose.

— Tu voulais être courageux ?

— J'ai été élevé dans une famille qui pense que le courage est une qualité essentielle. Courageux comme le lion, comme dirait mon père. Sauf que le lion aime les lionnes, pas les autres lions. Surtout pas les autres lions. Bref, j'ai quitté Ginny. Ron était déjà dans le coma depuis plusieurs semaines, j'avais arrêté le rugby, je passais mes soirées dans des bars à essayer de savoir quoi faire de ma vie sans lui, sans son rire, sans sa présence, sans sa... sa compréhension, et je ne rentrais jamais seul chez moi. Je me disais que c'était la fatigue, l'alcool, la tristesse, et puis.... Hermione est arrivée et m'a remis les idées en place, dit Harry avec une grimace éloquente.

Blaise éclata de rire, faisant sursauter le jeune chef, qui ne tarda pas à le rejoindre dans son hilarité. C'était un rire profond, sincère, qui transgressait tous les interdits, toutes les différences, tous les silences, même, qui scellait ce qui ressemblait déjà une relation de confiance. Les bulles du champagne n'étaient pas étrangères à cette facilité à la confession, à cette tendance exacerbée au rire, pas plus que les vapeurs du vin blanc, puis du vin rouge qu'ils avaient sifflé sans complexe, mais ces rires qui se mélangeaient n'en étaient pas moins l'expression d'une profonde satisfaction. Aucun d'entre eux n'aurait su dire si cette nouvelle complicité survivrait à la nuit et à la gueule de bois, ou même à leur retour dans la maison, mais l'important n'était pas là : cette allégresse répondait à un besoin, à un désir de lâcher-prise.

— C'est plutôt rassurant de voir que tu sais à quoi je fais référence, avoua Harry, essuyant du dos de la main les larmes qui coulaient de ses joues.

— Hermione est merveilleuse mais... Je ne l'aurais pas épousée si j'avais voulu une femme soumise et conciliante.

— Elle a toujours détesté la facilité.

— J'en connais un autre... Draco, explicita Blaise devant le regard interrogateur de Harry.

— Mh...

— Ne fais pas attention à son caractère, Potter. Il est particulier, il l'a toujours été. Il ne se dévoile pas, mais crois-moi quand je te dis qu'il s'est montré bien plus ouvert avec toi qu'avec quiconque depuis bien longtemps.

— Honnêtement, je m'en fiche, Blaise. On ne s'est rien promis, on a passé une nuit ensemble, ça ne va pas plus loin.

— Tu crois vraiment ce que tu dis ?

— Tu tiens à tout prix à caser ton meilleur ami gay avec un autre gay de ta connaissance ? Parce que ça ne m'intéresse pas. Je me suis laissé convaincre par Hermione de venir à cette soirée parce qu'on ne s'était pas vus depuis trop longtemps, parce que je ne t'avais jamais rencontré...

— Et peut-être un peu parce que tu voulais revoir Draco, non ?

— Peut-être. Ça ne change rien au fait qu'il s'est comporté comme un connard toute la soirée.

— Pas plus avec toi qu'avec moi.

— Tu aimes peut-être t'entourer de crétins qui s'imaginent que se montrer hautains et à peine respectueux leur donne de l'importance, ça n'est pas mon cas.

— Ok, ok, capitula Blaise en levant les mains dans une tentative de calmer la situation. Hermione pensait... Nous avons pensé, en vérité, que ça serait une bonne idée, peut-être nous sommes-nous trompés. Pour notre défense, vous n'avez pas fait beaucoup d'efforts pour que ça se passe bien.

Harry grommela quelques mots entre ses dents, et d'un mouvement de la tête, proposa à Blaise de retourner dans la maison. Assis côte à côte à table, Hermione et Draco semblaient plongés dans une discussion polie qui n'était que cela... Polie.

Le chef retrouva sa place, face à Draco, qui avait posé sur lui un air narquois. Les vapeurs de l'alcool avaient fait leur travail sur lui ; ses joues étaient d'un rose discret mais inhabituel sur sa peau pâle, et ses sourires, même les plus moqueurs, montraient ses dents plus que lorsqu'il était sobre. Sa chevelure, pâle — et soyeuse, mais ça n'avait rien à voir avec cette soirée qui ne ressemblait à aucune autre — encadrait son visage, les mèches tombant sur son front et encadrant son visage d'une façon qui évoquait à Harry le petit matin à ses côtés. L'alcool donnait à Malfoy une beauté qu'il semblait s'interdire le reste du temps, qu'il cadenassait sous des masques de mépris et de froide distance.

Dès son arrivée au domicile des Zabini-Granger, l'artiste avait compris que quelque chose clochait sérieusement. Il ne s'agissait même pas d'un pressentiment, d'une vision ou même d'un déjà-vu foireux, comme dans ces films à deux balles où les amis (méritaient-ils encore cette appellation ?), mais d'une certitude qui l'avait profondément ennuyé. Harry, lui, quand il avait débarqué, ne s'était même pas donné la peine de paraître surpris de sa présence. Tout au plus l'avait-il été d'être accueilli (et le terme était bien loin de la réalité) par Draco, mais il s'était contenté du minimum de la politesse le reste du temps. C'était précisément le genre de situations que le blond détestait : ces fausses politesses, ces complicités superficielles qui n'existaient que pour rendre la pareille et donner le sentiment d'une vie sociale qui n'existait pas l'exaspéraient au plus haut point. Même Blaise avait été ridicule, à accompagner Potter fumer sa foutue clope, alors qu'il détestait la fumée, qu'ils ne s'étaient jamais ne serait-ce que rencontrés auparavant, et qu'il voulait surtout éviter de devoir se justifier auprès de Draco et de sa femme. C'avait été lui le pire, tout en courbettes alors qu'à en juger les cernes qu'il affichait et la distance subtile mais persistante qu'Hermione lui imposait, la semaine n'avait pas été de tout repos pour eux. Le blond aurait adoré en savoir plus, comprendre pour quelle raison ils s'étaient engueulés, mais il n'avait, par ailleurs, aucune envie de devoir réconforter ou rassurer qui que ce soit. Les histoires de couple l'emmerdaient, l'endormaient, et confirmaient chaque jour que sa vie était exactement telle qu'elle devait être.

Appuyé avec nonchalance contre le dossier de sa chaise, il avait à peine suivi du regard Blaise lorsqu'il était sorti rejoindre Harry. Près de lui, Hermione triturait son gâteau, grignotant les dernières phrases. S'il n'avait que peu d'affection pour cette femme, il savait qu'elle n'avait pas l'habitude d'y aller par quatre chemins. Si elle avait quelque chose à dire, elle le dirait très prochainement.

— Est-ce que tu passes une bonne soirée, Draco ? demanda-t-elle finalement.

— Est-ce que tu veux vraiment une réponse à cette question ? répliqua-t-il de sa voix traînante.

— À vrai dire... oui. Je crois que nous avons fait une erreur, Blaise et moi, en vous invitant, Harry et toi, sans, et en imaginant que ça serait une bonne idée.

— Je confirme.

— Je continue à penser que...

— Ecoute, Granger, j'ai rien contre toi. Blaise t'aime, il est heureux, ça me convient très bien. Ca ne te donne pas le droit de t'immiscer dans ma vie personnelle, y compris sous prétexte que ton meilleur pote et moi avons baisé. Ne fais pas cette tête, tu étais au courant. Si Potter avait voulu garder contact avec moi, il l'aurait fait, il avait mon numéro de téléphone.

— Quoi ? Donc tu voulais le revoir ?

— Qu'est-ce que tu as mal compris dans 'il avait mon numéro de téléphone' ?

— Je suis juste... étonnée. Il a rompu avec Colin et...

— Et quoi ? Tu pensais qu'on allait se mettre à roucouler dans la minute ?

— Je trouve souvent qu'il se comporte comme un con, mais tu le bats vraiment à plates coutures dans ce domaine.

Draco lui adressa un demi-sourire, un peu tordu, un peu amusé, étrangement... Complice. Il y avait quelque chose de plaisant à échanger avec Hermione. Il porta son verre de champagne à ses lèvres.

— Pourquoi n'avoir jamais présenté Harry à Blaise ? demanda-t-il entre deux gorgées.

— Je voulais qu'ils se rencontrent... Disons que les circonstances ne s'y sont jamais prêtées, et que ni l'un ni l'autre n'avait l'air très intéressé. Et puis, ça impliquait de lui parler de toute une partie de mon passé.

— Ronald.

— Oui.

— Mais Potter ne fait pas partie de ton passé.

— C'est au contraire la seule personne qui me relie au passé. La famille Weasley, aussi, mais c'est différent. Ils sont... Ils me gardent près d'eux parce que ça donne du sens à la vie qu'ils mènent, à Ron émacié dans un lit d'hôpital duquel il ne sortira jamais, sinon pour être incinéré.

Hermione grimaça. Elle qui n'avait jamais de difficultés à dire les choses, mais l'alcool déliait les noeuds de sa confiance, sa réserve naturelle. Malfoy ne jugeait pas, parce que la première impression qu'il donnait la plupart du temps était celle d'un désintérêt absolu. Il demandait, satisfaisait sa curiosité sur l'instant, mais n'accordait que peu d'importance, finalement, à ce qui lui était dit. Lui parler était, étonnamment, presque plus simple que de parler à Blaise.

— Tu veux vraiment de lui dans ta vie ?

— Harry ? C'est mon meilleur ami. Évidemment que je veux de lui. Même s'il choisit toujours le pire moment pour être courageux, même s'il est têtu, qu'il fait souvent les choses sans réfléchir, ou qu'il réfléchit tellement à côté qu'il a toujours l'air surpris d'être dans la réalité. Ça n'est pas quelqu'un d'ordinaire.

— J'avais remarqué.

— Alors tu comprends.

Oui, il comprenait. Il aurait fallu être aveugle pour voir que Potter n'était pas comme tous les autres, qu'il n'était ni une copie conforme ni un pseudo rebelle — ceux-là emmerdaient prodigieusement le blond. Il était une âme, différente, unique, qui existait par et pour elle-même, qui invitait un inconnu à rester avec lui, par deux fois, à partager sa nuit, à explorer et à goûter, à dévorer et à vénérer son corps, qui se donnait et s'offrait à un homme duquel il ne savait rien mais dont il avait décidé qu'il revêtait un intérêt tout particulier. Draco détestait en même temps qu'il adorait cette sensation de fierté, de satisfaction, de plénitude même, qui l'avait saisi quand il avait compris que l'intérêt qu'il portait alors à ce chef aux yeux d'un vert si étonnant, si vivant et habité était partagé ; même avec le recul, il aurait été incapable de dire qui avait joué avec qui, qui avait été l'objet de qui. La seule chose dont il était sûr, c'est que malgré le numéro de téléphone laissé sur un foutu morceau de carton, Harry n'était pas revenu vers lui.

Draco Malfoy ne courrait après personne. Pas même après cet homme bon qu'était Harry Potter.

— Les gens aiment ou détestent Harry, l'adorent ou le méprisent, et parfois, le méprisent parce qu'ils réalisent que Harry ne veut pas de leur adoration. C'était déjà le cas, quand nous étions plus jeunes. C'était le meilleur joueur de l'équipe de rugby, ça rendait Ron fou parce qu'il était beaucoup plus maladroit, qu'il était stratège mais ne prenait aucun risque, alors que Harry semblait tout comprendre une seconde avant les autres.

— Saint Potter.

— Même pas. Il voulait juste gagner, il se foutait du public, des acclamations. Et encore plus quand Ron a eu son accident.

— Il a continué ?

— Oui, d'abord au sein du même club, puis il est parti, il a rejoint un autre club, plus amateur, plus anonyme. Je sais qu'il s'y est longtemps ennuyé, suffisamment pour en rejoindre un autre, plus à son niveau. Maintenant, il joue pour Ron plus que pour lui-même.

— C'est bien ce que je disais : Saint Potter.

— C'est juste quelqu'un de bien qui ne le sait pas, parce qu'il se moque de faire plaisir aux gens, il fait juste les choses qu'il estime être bien. Ça rend ses actions bien plus puissantes. C'est pour ça qu'il est resté avec Colin pendant si longtemps alors qu'il ne l'aimait pas.

— C'est parfaitement stupide.

— Oui, ça l'est. Je n'ai pas dit qu'il était cohérent, juste que c'est quelqu'un de profondément bon.

— Donc tu t'es dit que c'est ce dont j'avais besoin. Quelqu'un de 'profondément bon'.

— Tu as dû penser à la même chose, Draco, sinon tu ne serais pas retourné à un cours de cuisine pour le voir, et sans avoir la moindre garantie que tu arriverais à tes fins.

— Qu'est-ce que tu crois ? Bien sûr que je savais ce que je faisais.

— Si tu le dis... souffla Hermione tout en remplissant de nouveau son verre et celui de Draco.

— Je ne suis pas un cas désespéré, contrairement à ce que Blaise voudrait que tout le monde pense.

— Je le sais. Pas plus que Harry.

Draco leva les yeux au ciel.

— Il vient de quitter son mec, il a quitté son ex-fiancée parce qu'il a réalisé qu'il aimait les hommes, et il n'est pas foutu de prendre contact avec quelqu'un qui lui laisse...

— Son numéro de téléphone, poursuivit Hermione avec un sourire, j'ai compris. Il n'a aucune idée qu'on peut réellement l'aimer.

— Je croyais que tout le monde l'aimait ?

— Je n'ai jamais dit ça. Les gens l'adorent, ils ne l'aiment pas. Harry n'est pas juste le gars bien que les gens voient. Il est bien plus complexe.

— Il n'est pas complexe, c'est un gamin qui ne sait pas ce qu'il veut.

— Parce que tu sais ce que tu veux, toi ?

— Être tranquille.

— C'est ce que tu dis parce que tu as peur des relations.

— Je n'ai pas peur, je trouve ça inutile et dépourvu d'intérêt. Nuance.

— Si tu le dis...

— Ouais, je le dis. Ne le prends pas mal, vous êtes très mignons avec Blaise, mais moi, ça ne me fait pas rêver. Je n'ai pas envie d'une vie où je dois m'expliquer sur tout ce que je fais, où je ne peux pas décider de quelque chose sans avoir à me justifier auprès de quiconque, où je dois rendre des comptes et devenir une autre personne pour plaire et ne pas blesser la petite sensibilité de l'autre. C'est pénible, routinier, prévisible. Et rien ne m'agace plus que les choses prévisibles. Même Pansy n'a jamais réussi à me convaincre du bienfondé de construire quelque chose qui ressemble à un couple.

— Mais Pansy est une femme.

— Ouais, et je suis un Malfoy. À quel moment est-ce qu'un Malfoy peut se permettre de fonder une famille sans enfants ?

— Ca n'a rien à voir...

— Ecoute, laisse-tomber. Blaise et toi êtes très bien, il est devenu insupportable de niaiserie, mais ça reste mon meilleur ami, et je pense qu'il aurait pu tomber sur pire que toi.

— Merci... j'imagine.

— Ne répète pas à Potter ce que j'ai dit concernant ce numéro de téléphone. Je nierai tout.

— Tu m'en demandes beaucoup.

— Hermione...

— Je ne vais rien dire. Je n'en pense pas moins, mais je ne dirai rien.

— Tu vois quand tu veux.

Draco, au moment où Blaise et Harry faisaient leur retour dans la pièce, échangea un regard complice avec Hermione. Il posa un regard narquois sur Harry alors que ce dernier s'installait. Il dégageait une odeur de tabac que Draco aurait pu trouver désagréable s'il n'avait pas été fumeur lui-même, et s'il n'avait pas déjà eu la possibilité de s'enivrer de cette même fragrance, à même la peau du brun. Il se revoyait, le nez contre son cou, remonter le long de son oreille, jusque dans sa tignasse impossible, et humer cette odeur si particulière dont il savait que s'il réitérait le geste, elle serait exactement la même.

La soirée s'acheva peu de temps après. Blaise et Hermione accueillirent le départ de Harry et Draco avec un enthousiasme qui ne laissait guère de doute sur la suite de leur soirée. Leurs invités échangèrent un regard prétendument dégoûté qui leur permis à tous de clore la soirée en beauté. Enlacés, la jeune femme et son époux à la peau sombre regardèrent leurs amis s'éloigner dans la nuit noire, satisfaits, après tout, de cette soirée qui avait failli, à plus d'une reprise, tourner au pugilat.

Le chef et l'artiste, eux, s'étaient retrouvés à prendre le départ d'un même pas, en silence. Cela n'avait rien d'inconfortable, mais le fait est qu'ils n'avaient rien à se dire, aucune raison de se montrer aimables l'un envers l'autre. Ils se contentaient de marcher, côte à côte, dans les rues pavées de Londres. L'air, quoi que frais, annonçait une transition météorologique qui était plus que bienvenue ; les beaux jours seraient bientôt aux portes de l'Angleterre, apportant leur lot d'oiseaux chanteurs, de fleurs délicates et de touristes curieux et affamés de découvertes pittoresques.

— Blaise est quelqu'un de bien, dit soudain Harry, dans ce qui apparut inévitablement comme une tentative maladroite de faire la conversation.

Draco émit un ricanement.

— Un peu plus et tu parlais de météo, Potter...

— Je t'emmerde Malfoy. En attendant, c'est la vérité.

— Oui. Blaise est quelqu'un de bien. Un emmerdeur, fouineur, qui a un goût tout particulier pour se mêler de ce qui ne le regarde pas.

— On pourrait croire que tu parles d'Hermione, fit remarquer Harry.

— Elle n'est pas mal non plus dans son genre.

— On s'y fait, soupira Harry en roulant des yeux d'un air dramatique.

— Parle pour toi. Tu n'as peut-être pas de problème avec le fait que ta pote se permette de manigancer des choses dans ton dos, c'est pas mon cas, siffla Draco avant de se reprendre, dans un rire ironique. J'oubliais que tu étais au courant que je serai présent ce soir. Tu sais que tu aurais tout aussi bien m'appeler si tu voulais que l'on se voie, tu avais mon numéro de téléphone. Je n'aurais peut-être pas accepté, évidemment, mais au moins, ni toi ni moi n'aurions eu l'air de gamins de 14 ans dont les amis complotent pour les caser.

— Ton numéro de téléphone ?

Harry était sonné. D'où Malfoy lui avait-il laissé son numéro de téléphone ?

— Oui, mon numéro de téléphone, Potter, je parle toujours anglais, non ? Tu devrais être en mesure de comprendre cela.

— J'ai compris, mais je n'ai ton numéro de téléphone nulle part.

— Je l'ai noté sur une boîte à oeufs !

Ils s'étaient arrêtés au milieu du trottoir. Tout dans leurs gestes trahissait leur agacement, mêlée d'exaspération. Une zone obscure et à peine audible de son cerveau soufflait à Draco que sans tout cet alcool, il ne se serait pas permis de telles réactions face à Potter. Ses cheveux, loin d'être aussi mal coiffés que ceux du chef, n'en ressemblaient pas moins à nid d'oiseau, ses joues avaient gardé de leur rougeur, et son regard, brillant et perçant, ne quittait pas celui, d'un vert si rare du brun. Lui à qui sa mère avait toujours répété que ses yeux, d'un gris élégant, étaient uniques dans leur genre et qu'ils auraient un jour le pouvoir de séduire et de convaincre n'importe qui, de percer dans le monde des gens importants et de faire gagner au nom Malfoy plus d'influence que jamais, devait reconnaître que les yeux de Harry étaient un monde entier à eux tout seuls. Jamais il n'avait vu une couleur si pure, si changeante et si fascinante. Selon ses humeurs, le vert évoluait, comme jouissant de sa propre vie, de sa propre volonté. Même lorsque le chef demeurait silencieux, ses yeux hurlaient ses émotions, et son regard pouvait se faire caressant, séducteur, piquant et envoûtant, tout comme il pouvait, Draco en aurait mis sa main à couper, exprimer les émotions les plus négatives de Potter. La colère, le mépris, la déception, l'agacement, comme à cet instant, son regard devait pouvoir exprimer toutes les émotions, dire tout ce que sa voix était incapable d'énoncer, tout ce que son cerveau était incapable de transformer en mots.

Debout face à face, ils ressemblaient à des épouvantails trop alcoolisés, gesticulant pour une foutue boîte d'oeufs. Le ridicule de la situation leur sauta bientôt aux yeux, et s'ils éclatèrent de rire, cette euphorie tonitruante des hommes qui ont trop bu et qui ont accepté de ne plus avoir de contrôle sur leurs émotions, Draco n'aurait pas été en mesure de dire qui avait commencé à rire. Avait-il initié cet élan d'hilarité, agacé par le comportement de cet homme qui l'attirait autant qu'il l'exaspérait ? Ou Harry, dont le sourire rieur n'était jamais loin, dont il était limpide que c'était un homme joyeux qui s'était efforcé de l'être un peu moins ou dont la vie avait bridé la jovialité.

Ils riaient, ils riaient à en avoir mal aux côtes, à en oublier pourquoi ils s'esclaffaient, se marraient comme deux gamins et pas comme les hommes qu'ils étaient supposés être, ils riaient de la même façon qu'ils faisaient l'amour, en somme : à corps perdu, sans retenue, sans limite autre que celle des abdominaux douloureux, que les larmes qui coulaient sur leurs joues et que leurs poumons brûlants du manque d'oxygène.

Puis le rire se fana, mais le sourire continua à flotter sur leurs lèvres, dans leur regard, leurs joues rouges et leur souffle court, la main de Draco sur l'épaule de Harry, sur laquelle il s'était appuyé à un moment donné, celle du brun sur la taille de l'artiste, quand bien même il n'avait jamais été sur le point de perdre l'équilibre. Il n'avait cherché que le contact, parce que c'est ce que le rire fait : il rapproche, il crée des liens, il permet d'oser, de franchir un pas longtemps retenu, de se rapprocher et surtout, de s'autoriser à ne plus juste prétendre.

— J'ai vraiment noté mon numéro de...

— Ferme-là, Malfoy.

Aussi simplement, aussi facilement que cela, Harry embrassa Draco. Ses lèvres sur les siennes, sans que leurs corps se touchent autrement que par leur main posée sur l'autre, que du bout des lèvres. Il n'y avait pas cette magie du baiser longtemps attendu, de la séduction longuement étudiée, travaillée, de la stratégie d'approche de l'autre, juste l'envie du moment, l'évidence de l'instant propice, parce que c'est au moment précis où la trotteuse frôle l'instant juste qu'il faut franchir le pas. Ni avant, ni après, juste quand le coeur bat, le temps d'un battement de cils, un peu plus fort que le reste du temps, qu'il annonce que ça y est, c'est le moment.

D'abord hésitant, le baiser se fit plus affirmé, comme pour dire, à travers ces lèvres qui ne se frôlaient plus seulement que ça n'était pas un malentendu, un trébuchement vers l'autre qui s'achevait sur un baiser fortuit, que si l'esprit de ce baiser était d'abord de faire taire l'autre, de ne pas avoir à poursuivre une conversation qui aurait signé la fin d'un moment agréable et annulé la joie contagieuse de l'hilarité, il n'était pas que cela. Il était voulu, par l'un comme par l'autre. Il était plus parlant que mille mots, surtout chez ces hommes pour qui la parole n'était pas toujours une alliée.

D'un geste souple, Draco attira le jeune chef à lui, entourant sa taille de son bras. Son autre main, elle, était posée à la base de sa nuque, légère et étonnamment douce. Les cheveux noirs et épais lui caressaient le dos de la main, piquants et souples, contraste saisissant avec le corps de Harry qui se pressait contre le sien, avec ses lèvres, qui réussissaient l'exploit de la douceur et de l'exigence mêlées, de l'exigence et de la langueur réunies. Etait-ce seulement du fait du brun, ce baiser ambivalent dont ni l'un ni l'autre ne voulait voir venir la fin, pourtant inévitable tant qu'ils seraient des hommes vivants aux besoins d'oxygènes impériaux, ou Draco l'était-il, lui aussi, exigeant, langoureux, doux, passionné ?

Ils se séparèrent comme ils s'étaient rapprochés, incertains, paumés dans cette rue toujours aussi sombre, dans ce Londres toujours aussi frais, dans cette nuit à laquelle il ne restait que trop peu d'heures à égrainer, chapelet dont la fin marquerait le retour obligatoire à une vie que l'un comme l'autre avaient voulue dédiée à leur passion, à ce gagne-pain qui était devenu un métier et pour lequel ils se donnaient corps et âme. Le temps de ce baiser, pourtant, c'est à l'autre qu'ils avaient tout donné.

Le lendemain, Draco partait pour l'Australie.

Chapitre 4 - Partie 2

Chapitre 4.
Deuxième partie.

I'm in California dreaming about who we used to be

When we were younger and free

*I've forgotten how it felt before the world fell at our feet**

— J'ignorais que je payais pour vous entendre massacrer une chanson qui, de base, est déjà insupportable à tout être normalement constitué, lança le client blond du taxi, son nez pointu levé dans une posture hautaine.

L'homme fronça les sourcils, hocha la tête, et, puisqu'il ne chanterait plus pour ce rabat-joie, fit tourner la molette du son de l'autoradio entre ses doigts. Le client avait hélé son taxi près d'une heure plus tôt, du geste de ceux qui ont l'habitude de se faire conduire. Debout sur le bord du trottoir, près de plusieurs valises de luxe soigneusement étiquetées de précédents voyages, il était d'une élégance folle. Un vrai gentleman, avait pensé le chauffeur de taxi, ravi de pouvoir transporter un homme sur le front duquel 'Lord' aurait pu être écrit sans que cela le choque outre-mesure. Il avait vite déchanté. Désagréable et peu bavard, l'homme n'avait pas ouvert la bouche sinon pour des réflexions qui ne laissaient guère place à l'imagination quant à ce qu'il pensait de son véhicule plutôt modeste.

Dans son rétroviseur, il le vit, le regard tourné vers l'extérieur. Le paysage n'était pas exactement charmant, et ne faisait pas partie des zones touristiques incontournables. Autour d'eux, la circulation était beaucoup trop lente, et les automobilistes commençaient à perdre patiente. Tous avaient dû se douter qu'en prenant la route à cette heure-ci, ils seraient coincés dans les bouchons, inévitablement. Pourtant, entre ceux dont c'était le métier que de transporter, par la route, biens, marchandises et personnes, et ceux qui rentraient du travail, une bonne part des usagers de la route n'avaient guère le choix. Ils prenaient leur mal en patience.

— Vous partez en voyage ? demanda-t-il, enhardi par l'absence de réaction du blond.

— Voyage d'affaires, oui.

— Vous allez où ?

— En Australie.

— Oh.. Vous y étiez déjà allé ? Parait que c'est beau, un peu sauvage, mais beau.

— Vous êtes payé au kilomètre et à l'heure, pas aux questions que vous me poserez. Contentez-vous de conduire.

Connard.

.*.

Draco Malfoy était un homme organisé. Là où d'autres n'auraient eu aucun problème à tout préparer à la dernière minute, lui s'était organisé pour ne pas avoir à le faire. Du tout.

Pansy s'en chargeait très bien. Malgré son petit faible pour Draco depuis des années, malgré leur collaboration florissante depuis pas mal de temps également, et malgré la place qu'elle tenait dans sa vie, Pansy n'était pas femme à s'abaisser à être le larbin de quiconque. Pour autant, elle avait très bien compris au moins une chose concernant le blond : il était capable d'être insupportable, de créer des scandales tels que le mot lui-même ne suffisait pas à en traduire l'ampleur, de maudire sur plusieurs générations ceux qu'il estimait responsable de son insatisfaction, et lorsqu'ils partaient ensemble en voyage, la jeune femme n'avait aucune envie de supporter ses colères.

L'arrangement entre eux était pratique, tacite, et plutôt satisfaisant, exception faite, bien entendu, parce que Draco n'était ni simple, ni conciliant, de son caractère souvent difficile. En prenant en charge les préparatifs des voyages, Pansy s'assurait que les différentes étapes de leur voyage seraient suffisamment bien prévues, ce que Draco aurait été en mesure de faire seul, mais qu'en plus elle n'aurait pas à subir, les semaines avant le dit voyage, l'agacement constant que cela aurait occasionné. Draco était un artiste, un négociateur hors pair, mais il était aussi un Malfoy, et même si ses relations avec ses parents avaient cessé d'être simple et cordiales depuis si longtemps qu'il aurait été incapable de dire à quand remontait le dernier moment simple et insouciant qu'il avait passé avec ses géniteurs, leur sang d'aristocrates fiers de leur condition de privilégiés et suffisants coulait dans ses veines. Il avait été élevé comme un petit roi, puis s'était construit seul, armé de de son intelligence et de sa culture dans une main, sceptre redoutable qu'il ne brandissait que lorsqu'il était clair que sa superbe, sa suffisance avait joué leur rôle, portées en étendard.

C'est précisément ce qui avait séduit Pansy, lorsqu'ils étaient bien plus jeunes et qu'elle, contrairement à lui, ne pouvait

compter que sur son rang de fille de, biberonnée au luxe et à la noblesse traditionaliste anglaise, cette même crème de la crème qui considérait qu'une femme n'avait guère à leur apporter. Là où Draco faisait face, semblait-il, aux épreuves, tant académiques que sociales, avec une facilité presque surnaturelle, Pansy avait dû gravir des montagnes, suer sang et eau pour s'affirmer et prouver sa valeur, et si elle avait d'abord été motivée par la volonté d'impressionner Draco, la jeune femme avait rapidement compris qu'en plus de n'en avoir rien à foutre, il avait plus tendance à trouver cela pitoyable. Leur relation avait pris un jour nouveau lorsqu'elle avait commencé à se battre pour elle-même ; elle avait gagné son respect, son soutien, et son amitié.

Quand Draco avait ouvert sa galerie, qu'il avait développé son affaire, Pansy s'était immédiatement imposée dans son esprit comme l'associée idéale : elle était douce quand il était froid, elle était piquante quand il était nonchalant, elle séduisait quand il méprisait, et le claquement de ses talons sur le sol lui évoquaient immanquablement la marche déterminée des soldats romains en route sur le champ de bataille. Pansy était un dragon, qui ne s'en cachait pas. Souriante, ouverte et aimable, elle était l'exact opposé de Draco, mais rares étaient ceux qui se laissaient tromper par son calme ou par le doux parfum qu'elle dégageait : cette femme était dangereuse, implacable.

Debout dans le hall, près de leur point de rendez-vous habituel, elle resplendissait. Sa beauté n'appartenait qu'à elle, étonnante au premier abord, facilement qualifiable d'inexistante. Elle n'en avait pas moins une prestance qui vous frappait comme une évidence, comme un absolu. Elle occupait l'espace, attirait l'oeil et l'esprit, tant et si bien que même après avoir détourné le regard, le besoin de revenir vers elle se faisait rapidement sentir. Dans sa robe d'un vert profond, ses cheveux bruns lâchés sur ses épaules en larges boucles souples, juchée sur des talons d'une hauteur vertigineuse qui ne lui permettaient pourtant pas de dépasser la taille de Draco, il n'y avait pas la plus petite trace de fragilité chez elle. L'aura d'assurance qu'elle dégageait impressionnait autant qu'elle pouvait agacer. Elle cachait surtout, Draco le savait, les failles de cette jeune femme que ses choix avaient menée à la gloire.

— Ne me dis pas que je suis en retard, je le sais, dit Draco en s'approchant d'elle pour déposer un baiser sur sa joue.

— Je sais que tu le sais. De toute façon, l'avion ne part pas avant trois heures et demi. Ça nous donne le temps de nous asseoir autour d'un thé et de revoir notre programme pour les prochaines semaines.

Ils s'installèrent dans le coin le plus tranquille qu'ils purent trouver dans un salon de thé standardisé et aseptisé dont l'absence totale de charme aurait pu sembler volontaire et recherchée tant elle frappait dès le premier coup d'oeil. Depuis des jours, Draco et Pansy avaient travaillé sur leur itinéraire au coeur de l'Australie. Les oeuvres qu'ils recherchaient, disparues depuis la seconde guerre mondiale, seraient difficiles à retrouver, et si l'un comme l'autre s'interdisaient de faire mention de l'éventualité qu'ils ne parviennent jamais à mettre la main sur ces tableaux, le fait est qu'en près de soixante-dix ans ils avaient eu le temps de passer entre tant de mains différentes que les chances étaient minces comme du papier à rouler.

— Nous arriverons à Perth, énonça Pansy. Il n'y a pas de contact pour nous ici, mais des musées qui ont tenté de nous joindre depuis pas mal de temps pour qu'on les aide à trouver des oeuvres qu'ils recherchent. Ca peut être l'occasion d'agrandir notre réseau, et eux ne cachent pas qu'ils veulent nous compter parmi leur réseau.

— La priorité est de trouver les tableaux qu'on nous demande, pas de faire de nouveaux contacts.

— Je sais, et rien ne nous oblige à accepter ce qu'ils nous proposeront, mais nous n'avons jamais fait affaire en Australie, et c'est une occasion à côté de laquelle on ne peut pas passer.

— Draco, j'en suis consciente, mais... C'est l'Australie.

— Et ? L'Angleterre, l'Europe, l'Afrique et les Amériques ne sont pas suffisantes pour toi ?

— Tu sais très bien que ça n'est pas ce que je dis, dit Pansy en croisant les bras sous sa poitrine, se reculant contre sa chaise. Quand as-tu perdu ton ambition, très cher ? Parce que si tu souhaites maintenant te contenter du minimum, autant le dire tout de suite, que je parte conquérir le monde de mon côté.

— Arrête d'être dramatique, ça ne fonctionne pas avec moi, soupira Draco.

— Alors quel est le problème ? Pourquoi est-ce qu'on ne profiterait pas de notre arrivée à Perth pour tenter notre chance ? Peut-être que ça ne donnera rien, mais peut-être aussi que ça nous fera un contact supplémentaire à travers non pas un pays, mais un continent tout entier, le raisonna Pansy, dont la patience s'effritait lentement.

Draco porta la tasse de thé à ses lèvres. Lui-même ne l'aurait pas cru si on lui avait dit qu'il serait réticent à l'idée de conclure de nouveaux contrats, de nouer de nouveaux réseaux, des relations qui lui seraient utiles à un moment ou un autre, directement ou pas. Il avait fêté sa venue en Australie, s'était enthousiasmé sur ce projet, avait travaillé des heures, des nuits durant, ça n'était pas pour perdre de sa combativité alors qu'il touchait au but.

— J'ai vraiment envie de retrouver ces oeuvres. C'est de loin le contrat le plus excitant que l'on ait signé depuis... des années. Alors je te préviens : on ne restera pas plus de quarante-huit heures à Perth. Passé ce délai, nous partons. Pas d'exception.

Pansy eut un sourire qui dévoila ses dents, d'une blancheur parfaite, et conféra à son visage une allure carnassière, lionne impitoyable prête à dévorer sa proie.

— C'est tout ce que je voulais entendre.

.*.

Perth, bien qu'à l'autre bout du globe, avait le climat d'une ville méditerranéenne : en ce début de mois d'Avril, période à laquelle le printemps pointait timidement ses rayons de soleil à Londres, l'été venait tout juste de se terminer, laissant derrière lui des températures bien trop élevées, de l'avis de Draco et de sa chemise qui s'était fort peu élégamment trempée de sueur dès son arrivée sur le sol australien. Située au sud-ouest de l'état d'Australie-Occidentale, cette ville au nom plutôt passe-partout en était la capitale. Elle offrait surtout un avantage dont Draco avait immédiatement compris que Pansy souhaiterait absolument en profiter : des plages de sable blanc, léchées paresseusement par un océan d'un bleu turquoise qui invitait même les plus récalcitrants au dépaysement et au farniente.

Comme à chaque fois qu'il voyageait, Draco photographiait mentalement tout ce qu'il voyait, fasciné par la diversité culturelle qui renforçait chaque fois sa certitude que Londres, quoi que charmante et dynamique, n'était qu'un grain de sable dans un océan qu'il rêvait de conquérir. Pansy avait raison : il voulait que son nom soit connu dans le monde entier, mais surtout, il avait pour ambition de bénéficier d'une reconnaissante internationale dans ce domaine dans lequel il excellait. Perth était peut-être bien moins peuplée que Londres, elle n'en serait pas moins un étrier de choix pour se lancer dans la conquête artistique d'un nouveau territoire.

Le chapitre de l'histoire du monde qui le menait ici n'était pourtant pas glorieux. Lors de la seconde guerre mondiale, les nazis, ces charmants extrémistes décidés à massacrer tout ce qui serait potentiellement plus intelligent et capable d'esprit critique ou susceptible d'interroger le monde autour d'eux. La cible était massive, et entre les juifs, les handicapés, homosexuels, tziganes, opposants politiques et libres penseurs, ce qui représentait déjà un panel de groupes sociaux auxquels il y avait de fortes chances d'appartenir, plus ou moins volontairement, leur projet consistait plus ou moins en une dévastation massive de l'Europe telle qu'elle existait à l'époque.

Dans leur folie des grandeurs — si tant est que l'on puisse considérer que massacrer, exploiter et mener des expérimentations sur des personnes innocentes, fragiles et privées de leur dignité comme la clé pour atteindre une quelconque grandeur — ils avaient compris un point essentiel : l'Art, sous toutes ses formes, avait toujours été, depuis des temps immémoriaux, et serait toujours, y compris lorsqu'il aurait pris une forme différente et imprévisible, un formidable moyen d'expression et un témoignage de l'environnement des artistes au moment de la touche finale à leurs oeuvres. Aussi s'étaient-ils efforcé de museler les artistes contemporains dont les idées étaient contraires au nazisme, à la suprématie de la race ou au concept même de race. Ils avaient exterminé, pourchassé, poursuivi et forcé à l'exil des centaines d'artistes, là où d'autres, qui seraient mondialement connus des décennies plus tard, avaient choisi l'option de l'acceptation polie, de la soumission forcée par la volonté de se faire un nom, et tant pis s'il devait être souillé de la honte des millions de morts et de familles détruites. Par ailleurs, ils avaient pillé, volé, détruit, dérobé et planqué des quantités inestimables d'oeuvres de toutes sortes ; des livres avaient été brûlés, sorcières de la culture et de la réflexion jugées coupables de donner à l'Humanité un accès rapide à la conscience, tandis que des toiles de maîtres étaient subtilisées et possédées par des hauts fonctionnaires nazis avides de dorures et de noms célèbres dont la sonorité était connue de par le monde.

Si certaines de ces oeuvres avaient été retrouvées au fil des années, bon nombre d'entre elles avaient été perdues à jamais. Certaines ne seraient probablement jamais retrouvées, détruites ou perdues dans des circonstances qui resteraient inconnues, victimes collatérales d'un drame qui avait touché le monde entier et dont les cicatrices, les relents nauséabonds étaient loin d'avoir disparu.

Les tableaux que recherchait Draco appartenaient à une série peinte par un artiste espagnol relativement peu connu du dix-septième siècle, Bartolomé Esteban Murillo, qu'un collectionneur anglais souhaitait posséder pour agrandir sa collection d'artistes issus du siècle d'or espagnol. Une série de peinture bien précise l'intéressait, à thématique fortement pieuse, et même si Draco ne trouvait pas les oeuvres particulièrement intéressantes ou étonnantes, le contexte dans lequel elles avaient disparu leur conférait un intérêt tout particulier. Il ne l'aurait certainement avoué à personne, mais il appréciait l'idée de parcourir le globe à la recherche d'objets précieux disparus depuis si longtemps qu'ils étaient presque devenus des légendes, de courir après ces trésors d'une valeur exceptionnelle et de voir le regard de ses clients, impressionnés, admiratifs. Reconnaissants, aussi, car ils n'auraient pas osé faire autant que lui.

C'était l'aventure, la belle, la grande, celle qui faisait palpiter son coeur, fourmiller ses jambes de l'envie de parcourir plus de kilomètres, de comprendre plus de mystères, de découvrir des secrets depuis longtemps enfouis, et de ramener, en plus de tableaux et d'oeuvres d'art qui valaient des millions, des connaissances qui n'intéressaient peut-être personne d'autre que lui... Et ça n'avait pas d'importance.

À leur arrivée à l'hôtel, Pansy souhaita qu'ils se rendent immédiatement dans le musée qu'elle avait repéré ; leur potentiel futur client les y attendait, et Draco compris qu'elle l'avait piégé depuis le début, et qu'elle devait même être prête à y aller seule s'il décidait au dernier moment de ne pas l'accompagner. Il plaida pour une douche, qu'il prit longue, chaude et embuée. Entre les longues heures d'avion, le décalage horaire, la différence de température entre Londres et Perth, les heures passées dans un avion sur climatisé, sa peau lui paraissait collante, et il n'y avait rien qu'il détestât plus que cette sensation. S'il y'avait bien une chose qu'il se devait de reconnaître, c'est que Pansy avait très bien choisi leur hôtel : luxueuses, spacieuses et aménagées avec goût, les chambres étaient des petites merveilles qui invitaient au

repos, à la paresse, à la langueur, même... À condition d'avoir quelqu'un à y emmener.

Le blond chassa cette pensée idiote de sa tête, secouant ses cheveux mouillés, qui projetèrent une myriade de gouttelettes tout autour de lui. La serviette nouée autour de la taille, il consulta machinalement son téléphone, qu'il n'avait pas rallumé à leur arrivée à l'aéroport. Un froncement de sourcils, qui se transforma lentement en un léger sourire, accueilli et conclut la lecture du message. Le numéro était inconnu, mais le contenu, lui, ne laissait guère de place au doute. Seuls quelques mots avaient été rédigés, mais le ton était indubitablement malicieux. ' **J'ai retrouvé la boîte d'oeufs, abandonnée, seule, à côté de la benne. Avoue que c'est inhabituel, comme carte de visite**. ' Draco lui répondit presque aussitôt le message lu, pianotant rapidement du bout des doigts, faisant claquer sa langue contre son palais alors que des gouttes d'eau tombaient sur l'écran. ' **Je suis inhabituel, Potter, je pensais que tu l'avais compris** '.

En étaient-ils vraiment à s'envoyer des sms, comme deux adolescents ? Le ton n'était pas le même que lorsqu'ils se voyaient, et il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qui différait. Les claviers, les écrans en tout genre, les connexions wifi et la 4G rendaient tout bien moins réel, bien moins dangereux. Le sentiment, rassurant, que rien de tout cela n'était vraiment réel permettait de donner un peu plus de soi, de se permettre des paroles, des sous-entendus qu'ils auraient dédaignés, l'un comme l'autre, s'ils avaient été face à face. Potter était agaçant, trop souriant et trop sauvage à la fois, trop assuré et trop hésitant tout en même temps, il était bourré d'ambivalences qui lui conféraient un charme fou, mais c'était précisément ce que Draco n'était pas : fou. Il était si peu fou, en réalité, il se permettait si peu de fantaisies dans sa vie qu'il en était presque fou, même, sauf si l'on considérait que se lancer à la recherche d'oeuvres d'art disparues était une aventure, une folie en soi. Mais ça n'avait rien de glamour, rien de sexy, rien à voir avec ce chef cuisinier de génie qui transpirait la sensualité, la décadence et réveillait dans le cerveau tordu du blond les idées les plus lubriques juste en l'imaginant léchant une cuillère d'un coulis quelconque... Ou mordre dans un croissant.

Il reposa son téléphone, et s'habilla. Hors de question de se presser, alors qu'il aurait largement préféré aller nager un peu dans une eau plus accueillante que celle des côtes anglaises. Dans le lobby de l'hôtel, Pansy faisait sans doute les cent pas, vêtue d'une nouvelle robe, arrangée et prête à en mettre plein les yeux à leur potentiel-nouvel-associé. Avant de partir, il pressa le bouton latéral de son téléphone ; aucun nouveau message.

S'il commençait à attendre les messages comme un gamin de quinze ans, le voyage risquait d'être long.

.*.*.

Une boîte d'oeufs. D'un vert clair, passé, dans cette matière cartonnée étrange, légère, gondolée dans laquelle étaient emballés, protégés, transportés les oeufs de la ferme du producteur à la table du consommateur. Une étiquette précisait que les oeufs étaient bios, issus de poules élevées en plein air, nourries avec des aliments biologiques.

Harry aimait tout particulièrement ce produit. Protégé par sa coquille fragile, il ne payait pas de mine, semblait même plutôt ordinaire, imprévisible, même : tant de choses étaient possibles avec ce produit pourtant si simple, si basique. Frits, à la coque, durs, brouillés, en gelée, pochés, meurette... À la base de pâtes, de gâteaux, de sauces et de plats sophistiqués, Harry découvrait maintenant une utilisation tout à fait différente et originale de ce produit : carte de visite.

Sur la boîte, collante et tâchée, que Harry avait fini par trouver près d'une poubelle, dans la rue, le numéro de Draco était inscrit au feutre noir, de son écriture qu'il découvrait fine et élégante. Une écriture pouvait-elle être nerveuse ? Pouvait-elle trahir une forme d'exigence, de volonté de n'avoir que le meilleur ? Pouvait-elle dire la complexité d'une personne ? Les courbes des six, des neufs, des huit, les angles des sept, des cinq, des uns, le menton pointu de l'artiste, son demi-sourire, sa nonchalance, l'accent aristocratique traînant de sa voix le sourcil haussé de moquerie, d'amusement acide, le rouge léger de ses joues lorsqu'il avait trop bu, le goût de ses lèvres quand elles avaient eu le temps de gonfler dans un baiser trop tempétueux... Ces détails pouvait-ils surgir de quelques chiffres griffonnés à la va-vite sur une boîte d'oeufs ordinaire et sans intérêt ? L'esprit du chef était-il déjà trop tourné vers ce blond insupportable qui semblait doté d'un talent particulier pour l'emmerder ?

Il avait soigneusement enregistré le numéro sur son téléphone, et, accoudé au bar qui séparait sa cuisine de son salon, il avait longuement réfléchi à ce qu'il allait lui envoyer. Etait-il seulement supposé lui envoyer quoi que ce soit ?

Les jours qui avaient précédé le dîner, Harry s'était plongé dans le travail : les cours s'étaient enchaînés, les rendez-vous commerciaux, les discussions téléphoniques avec Hermione, qui avait eu la délicatesse de ne pas ramener le dossier du blond sur le tapis à chaque fois que l'occasion se présentait, le rugby, même. Sa vie était exactement telles qu'elle avait été toutes ces années, trop remplie pour qu'il ait le temps de réfléchir, d'explorer son moi intérieur et de s'interroger sur ce qu'il considérait comme sa normalité.

Ce dîner, en revanche, avait changé quelque chose. Parmi ses rouages parfaitement huilés, un minuscule grain de sable s'était glissé, et s'il n'empêchait pas son quotidien de se dérouler selon l'ordre préétabli. La satisfaction, la fierté qu'il tirait des cours de cuisine était restée inchangée, intacte ; la liberté qui dévorait jusqu'à ses terminaisons nerveuses lorsqu'il courait sur le terrain de rugby, le corps couvert de boue, les cheveux ébouriffés comme jamais et le regard brillant d'une forme d'animalité étaient tels qu'ils avaient toujours été. La couleur du ciel était similaire, l'odeur des tomates mûres l'emplissait de la même joie, le croustillant des viennoiseries lui paraissait toujours aussi sensuel,

érotique, presque.

Au coin de son regard, pourtant, à l'angle le plus extrême de sa vision périphérique, une lueur nouvelle s'était invitée, d'un blond presque blanc, d'un gris semblable au mercure en fusion. Malfoy était là, nuance à peine visible, à peine perceptible qui pourtant parvenait à colorer son monde, prisme inattendu, inconnu qu'il n'était pas encore certain de comprendre. Il n'avait fait qu'un pas dans sa vie, mais il n'en était pas moins parvenu, déjà, à réveiller des fantômes du passé que Harry comme Hermione auraient préféré garder cachés.

— Qu'est-ce que tu fais, gamin ? demanda Sirius en levant la tête par-dessus le dossier du canapé.

— Rien, j'arrive.

Son parrain, dont la tignasse noire, striée de gris, et plus décoiffée encore que celle de Harry, dépassait du dossier, s'était invité à regarder le match de rugby du jour avec son filleul. Habitués, lorsque le jeune homme n'était encore qu'un enfant, puis un adolescent, à partager leur passion pour ce sport, souvent en compagnie de James, le père de Harry et meilleur ami de Sirius, ces moments privilégiés s'étaient raréfiés. Le travail, les voyages de Sirius, puis, presque insidieusement, le quotidien, l'oubli, la routine les avaient éloignés l'un de l'autre. Reflet cohérent de ce qu'était devenue la vie de Harry : une version aseptisée, rassurante et sans prise de risques de ce qu'avait été sa vie autrefois.

Assis côte à côte pendant le jeu, bières à la main et paquet de chips entre eux, ils en profiteraient pour s'accorder le temps de discuter, de rattraper le temps perdu depuis la dernière fois, et surtout, cela permettait à Sirius d'offrir à son filleul un instant de détente qu'il ne s'autorisait pas le reste du temps. L'image de ce jeune homme incapable de vivre sans vie comme il le méritait, figé dans un entre-deux qu'il n'avait jamais réussi à franchir, était douloureux pour l'homme sage qu'était devenu Sirius avec les années. Chien fou qui jamais ne se posait, jamais ne se satisfaisait de rien, jamais ne trouvait un semblant de quiétude, les voyages lui avaient permis de simplement trouver l'apaisement qu'il avait toujours cherché, sans même en avoir conscience.

— Tes parents savent que tu as quitté Colin ? demanda Sirius en ouvrant les bouteilles de bière, dont il jeta les capsules sur la table. Elles rebondirent et retombèrent en silence sur le sol, étouffée par le tapis épais qui recouvrait le parquet.

— Maman aurait voulu connaître les détails, et papa...

— Ton père n'a jamais aimé Colin, compléta son parrain.

— Papa aurait voulu que je passe ma vie avec Ginny.

— Tu es injuste, c'est faux.

— Sirius, est-ce qu'on va remettre ça sur le tapis ? Encore ? soupira Harry en se laissant tomber lourdement à ses côtés.

— Oui, s'il le faut. Tu es persuadé que ton père n'accepte pas ton homosexualité, alors qu'il est juste inquiet pour toi.

— Il ne l'était pas quand j'étais avec Ginny.

— Non, mais ta mère l'était.

— C'est ridicule. C'est... C'est ridicule, je n'ai pas d'autre mot.

— Je trouve ça plutôt logique... commença Sirius avant de s'interrompre devant la grimace que lui adressait Harry. Quoi ?

— Je me méfie de ton sens de la logique, surtout quand on considère que...

— Ma vie privée n'a rien à voir avec cette histoire, le prévint Sirius, agitant un doigt inquisiteur sous son nez.

Harry claqua des dents, exactement comme lorsqu'il était enfant. Dans ces moments, dans son rire retentissait un peu de son enfance, de son innocence, de sa pureté, même, des qualités qu'il n'avait jamais tout à fait perdues, mais qui se faisaient plus rares. Il s'était endurci.

— Ecoute-moi un peu, s'il te plait, demanda Sirius tout en baissant le son de la télévision, appuyant frénétiquement sur la télécommande. Ça ne marche jamais ce foutu truc... Bref, écoute-moi : ta mère s'inquiétait pour toi parce qu'elle connait les femmes, bien mieux que toi et moi le ferons jamais. Elle est elle-même têtue, contradictoire, susceptible, exigeante, elle a un cerveau de femme, tu vois ?

— Si Hermione t'entendait...

— Je m'en fous, elle a toujours une bonne raison pour n'être d'accord avec personne.

— Sirius...

— Oui, bon. Ton père, lui, est inquiet pour toi, maintenant, parce qu'il est un homme, et qu'il connait les hommes. Il sait, exactement comme toi, et il ne veut pas que tu souffres. L'inquiétude n'a pas disparu, elle n'a pas augmenté, elle a juste changé de camp.

— C'est la réponse facile, objecta Harry.

— Crois ce que tu veux, ce n'est pas à moi de te dire ce que tu peux ou dois croire. Mais je connais tes parents

mieux que personne...

— Je sais.

— Et ils sont morts d'inquiétude.

— Est-ce que tu es venu ici pour me faire la morale sur mes parents, Sirius ? demanda Harry, les sourcils froncés.

— Je passe la moitié de l'année à faire le tour du monde, l'autre moitié à parcourir les océans et à écrire des bouquins dans la montagne, Harry. Je ne suis à Londres que... Deux semaines dans l'année ? Trois, grand maximum, et seulement quand tes parents me font un scandale pour que je vienne les voir, et même comme ça, je te vois plus qu'eux. Tu m'appelles, tu m'envoies des mails, des sms, plus qu'à eux. Qu'est-ce qui cloche, exactement ?

Harry haussa les épaules.

— Tu as raison sur un point : ça ne me regarde pas. Tu fais ce que tu veux de ta vie. Mais James est le meilleur ami que je n'ai jamais eu, et très franchement, ça me troue le cul de voir que son propre fils, son portrait craché, n'est pas capable d'être proche d'eux, ou juste de leur dire ce qui ne va pas.

— Sirius, tout va bien. Notre relation a juste changé. C'est ce qui se passe quand on devient adulte.

— Non, prétendre que la relation a changé alors que tu fuis, c'est ce qui se passe quand on prétend devenir adulte mais qu'on se conduit comme un lâche. Monte le son de ce match, je crois que je préfère écouter le match que les conneries que tu oses raconter.

Harry s'exécuta. Ses joues avaient rougi de colère et de honte mêlées, pourtant il ne dit pas un mot.

Loin d'être attentif au match, il buvait une gorgée de bière de temps à autre, machinalement. Sa main se levait du canapé jusqu'à sa bouche, automatique, raide et mue par sa volonté propre. Le liquide ambré coulait dans sa gorge, frais et chaud à la fois, l'alcool annulant l'effet rafraichissant des bulles et des heures passées au frigo.

Il en avait ras le bol des leçons de morale, qu'on l'emmerde avec ce qu'il devait faire, ce qu'il devait penser, la façon dont il devait mener sa vie, les personnes qu'il devait fréquenter.

Il n'en pouvait plus de ceux qui savaient mieux que lui, qui devinaient, qui lisaient dans le mar de café, qui lui prédisaient un avenir sombre de solitude, comme s'il n'en avait pas été lui-même conscient.

Il les conchiait, ces personnes de son entourage qui, sous prétexte de ne vouloir que son bien, se permettaient d'opiner sur sa vie, son échec sentimental, la solitude et l'évitement qu'il avait préférés à la sollicitude, à la vigilance constante que ses proches lui appliquaient comme un mantra ridicule supposé l'amener à faire de sa vie ce qu'*ils* considéraient comme un idéal.

Le problème était précisément celui-ci. À un moment donné, leur idéal et le sien avaient divergé, pris des routes différentes ; les options qu'il souhaitait explorer n'étaient juste pas les mêmes, et cela, ni les parents Potter, pourtant si ' cools ', si attentifs, si compréhensifs, lorsqu'il était adolescent et que James l'accompagnait acheter la bière pour les beuveries où il gesticulait plus qu'il ne dansait sur la musique à la mode de l'époque, ni ses amis, ni les Weasley, ni même, visiblement, Sirius, n'étaient en mesure de le comprendre.

Aveugles. Ils étaient aveugles à ce que le jeune homme désirait vraiment : avoir le choix.

Tant pis si cela impliquait d'avoir des regrets, un jour.

Tant pis si, pour l'instant, il n'était en mesure ni de présenter la personne avec qui il partageait sa vie, s'il n'annoncerait pas de sitôt à ses parents qu'une nouvelle génération Potter était prête à voir le jour.

Tant pis si son amitié avec Hermione n'était pas *tout à fait* celle que la jeune femme aurait voulu, même si elle avait au moins l'élégance de le laisser.

Il avait juste envie qu'on lui foute la paix, qu'on le laisse faire des conneries, se tromper, se planter, se cogner et souffrir, voir le bleu s'épanouir sous sa peau, tâche d'encre douloureuse, rappel de son erreur, se cogner une seconde fois, comprendre enfin, ne plus recommencer, et y retourner parce que la douleur, au moins, est vivante. Il désirait seulement, profondément, vivre sa vie comme il l'entendait, fréquenter les mauvaises personnes et pouvoir leur dire merde, ne pas savoir reconnaître immédiatement les gens qui seraient amenés à exister dans la sienne, de vie. Grandir comme dans un film, ne plus juste être l'homme qui avait construit une affaire florissante, qui avait noyé le manque de son meilleur ami dans des activités qui le passionnaient mais ne faisaient pas battre son coeur. Ecouter la musique à fond, recevoir qui il avait envie, se donner le temps d'être heureux. Regarder, au moins, les raisons de son insatisfaction dans le blanc des yeux et leur adresser un majeur magistral, plutôt que de prétendre que tout va bien et aller manger sagement le rôti du dimanche chez ses parents.

Tout avait toujours semblé si simple pour eux, même si Harry savait que ça n'était pas le cas. Que Sirius vienne le lui rappeler sonnait comme une tentative de le culpabiliser, de le mettre face à ses responsabilités, comme un mioche qu'on met au coin pour le faire réfléchir sur la connerie qu'il vient de faire.

Il avait passé l'âge du coin, passé l'âge d'être un mioche à qui on fait gentiment la leçon, et pourtant, il était là, la mine boudeuse, mâchoire serrée, sa bière tiédie à la main, sourd aux encouragements que Sirius aboyait à l'équipe d'Irlande,

brandissant une casquette verte qu'il n'avait pas portée mais sans laquelle il ne regardait aucun match de son équipe fétiche. Il se faisait l'effet d'un adolescent que personne ne comprend, un homme de succès qui pourtant ne se connait pas encore, qui a besoin de tester les limites, d'aller plus loin que lui-même pour comprendre, pour savoir. Pour, enfin, ressentir.

Ne jamais en avoir assez, vouloir toujours plus, et, pour toute réponse, décider de se contenter du minimum, par peur de ne jamais être satisfait. Une crise d'adolescence, la trentaine passée, qui lui donnait le sentiment diffus mais amer d'être de ces personnes ridicules qui n'avaient pas d'avenir parce qu'elles se refusaient à tourner le dos au passé.

Ça n'était pas son cas. Son présent n'était juste déjà plus d'actualité, et il savait exactement à quoi ressemblait son futur : des cours de cuisine, encore, des livraisons de Ginny, encore, des heures au téléphone avec Hermione, encore, des plans cul qui s'éternisaient et son coeur qui restait désespérément froid, muscle atrophié, poussiéreux. *Encore*.

— Je n'ai jamais été un parrain chiant, Harry, pas vrai ? demanda Sirius, sur le pas de la porte, alors qu'il s'apprêtait à partir.

Malgré leur discussion, plus tôt dans la journée, ils avaient passé un bon moment.

Sirius avait insisté pour qu'ils se commandent des pizzas (' tu ne vas pas encore cuisiner, tu fais ça toute la semaine '), et ils les avaient dévorées devant un film dont ils n'avaient pas écouté un traître mot. Harry lui avait donné des nouvelles de Hermione, parlé de Blaise en des termes relativement bienveillants. En échange, son parrain avait placé quelques infos sur la vie que menaient James et Lily. Rien de neuf sous le soleil, sinon l'absence de leur fils qui les rongeait. Les bières aidant, le fromage et le gras des pizzas avaient tout rendu plus acceptable, avaient arrondi les angles, si bien que Harry ne s'était pas formalisé des tentatives à peine déguisées de son parrain pour créer chez lui un électrochoc.

C'était oublier que son filleul était un Potter, une tête de mule qui n'en faisait qu'à sa tête, un cabot irrécupérable.

— Non, bien sûr que non, confirma Harry.

— Alors j'aimerais que tu prennes ceci en compte : tes parents t'aiment. Je ne sais que trop ce qui t'est arrivé, mais je ne comprends pas plus qu'eux. Je ne suis pas sûr que toi-même tu saches, mais ils t'aiment et tu es leur fils unique. Tu leur manques.

— Ils... À moi aussi.

— Alors bouge ton foutu cul, gamin. Je ne vais pas le faire pour toi, t'es le seul à en être capable. Tu sais que je te porterais moi-même sur mes épaules si je le pouvais, mais...

— Tu es trop vieux.

— Tu es trop lourd, petit con, et tu dois être celui qui fait ce choix.

Harry referma la porte derrière son parrain, et poussa un long soupir. Ça avait été moins pénible qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Ses relations avec Sirius n'avaient jamais été ce qu'elles étaient devenues ; sérieuses, profondes... Dérangeantes. Lorsqu'il était plus jeune, son parrain était celui qui intervenait toujours en sa faveur, dans un jeu implicite avec Lily et James auquel les trois prenaient un plaisir que Harry ne comprenait alors pas. Là où le couple Potter représentait l'autorité, Sirius faisait voler en éclat leur sérieux et leurs bonnes résolutions et encourageait son neveu à prendre des risques, à être le jeune casse-cou (et casse-couilles, comme James s'empressait souvent de le rappeler) que son père était, bien des années auparavant. Ron avait toujours jalousé cette complicité joueuse qui s'était installée comme une évidence dans cette famille un peu tordue mais si unie que jamais aucun d'entre eux n'aurait imaginé qu'elle deviendrait plus creuse qu'une coquille d'oeuf qu'on aurait lentement et soigneusement vidée. Les contours étaient là, les apparences avaient été maintenues, puis, petit à petit, excuse après excuse, Harry avait pris ses distances, ce que ses parents avaient alors semblé prendre avec une forme de soulagement qu'il avait d'abord appréciée. C'était, bien entendu, avant de réaliser que ses propres parents ne l'avaient pas retenu.

Il était une coquille vide.

Une putain de coquille vide au sourire étincelant, aux manières fières, il paraissait presque sûr de lui, ouvert, alors qu'à l'intérieur, il n'était qu'un courant d'air hurlant comme un lion en cage.

Son portable vibra dans sa poche.

Quelque part en Australie, à l'autre bout du monde, Draco Malfoy pensait à lui.

** Hello, Adele.*

Chapitre 5 - partie 1

Chapitre 5.
Première partie.

Draco passa une main dans ses cheveux trempés dans un grognement mécontent.

Humide. Tout n'était qu'humidité.

Sa chemise lui collait à la peau, tant et si bien qu'elle lui évoquait une seconde peau froissée qui produisait des sons gênants lorsqu'il bougeait de trop. La seule chose dont il était satisfait était de n'avoir pas imaginé qu'il serait une bonne idée d'emporter une veste ; pendant que lui fondait littéralement sous la chaleur, étouffante, moite et définitivement trop humide du Queensland, ces foutus australiens allaient et venaient sans paraître indisposés par ce climat complètement déphasé.

Ses cheveux blonds, habituellement parfaitement coiffés, retombaient sur son front, lourds de transpiration. Sur sa nuque, la sueur perlait suffisamment pour qu'il en sente les gouttes se faufiler sous le col de sa chemise blanche. Il passa le bout de sa langue le long de sa lèvre supérieure ; là également, la sueur avait élu domicile. Le corps tout entier du blond s'était fait royaume d'accueil de sa transpiration, et à en juger par les quantités d'eau que sa peau dégageait joyeusement, il soupçonnait également la transpiration de ses voisins d'avoir migré dans son épiderme.

L'odeur, qui lui soulevait l'estomac lorsqu'il la sentait chez d'autres personnes, attaquait son nez par intermittence, par bouffées narquoises. Lui aussi était humain, lui aussi puait la chèvre lorsqu'il transpirait, Il n'y pouvait rien. Depuis des heures, une seule pensée l'obsédait. Une longue douche chaude, la joie de la mousse odorante sur sa peau, la satisfaction d'une odeur de propre, de son corps détendu, de ses cheveux enfin propres. Il pourrait prendre le temps de juste fermer les yeux, de laisser son esprit vagabonder au gré de ses pensées.

Pour l'heure, il n'avait guère d'autre choix que d'écouter les explications fumeuses (mais passionnées) de son hôte sur ses expositions en plein air. L'idée eut été séduisante s'il avait proposé une visite nocturne, une fois la nuit tombée, la chaleur étouffée par la fraîcheur de l'obscurité. Malheureusement pour Draco, et pour sa chemise ruinée, les australiens semblaient très bien supporter la chaleur infernale qui régnait dans leur pays de malheur. À Perth, l'artiste s'était senti séduit par le pays, par son climat clément, par sa population ouverte et accueillante. Il n'était pas du type touriste, il se moquait de l'hospitalité des personnes qu'il croisait, mais Perth n'en avait pas moins fait bonne impression.

Alors qu'ils étaient supposés rester deux jours, Pansy s'était arrangée pour qu'ils séjournent trois jours de plus, et lui avait dévoilé ensuite seulement avoir préparé une série de visites dans d'autres villes importantes, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Cairns. Les contacts qu'elle lui avait présentés s'étaient avérés intéressants, prometteurs, même, pour certain, à qui il n'avait pas proposé de contrat mais qu'il avait copieusement baisé après un repas trop arrosé.

L'Australie, malgré son climat définitivement trop chaud et humide pour sa peau claire, ses cheveux pâles et ses yeux gris, était d'une beauté différente de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Un monde parallèle semblait s'être bâti de lui-même sur ce pays de la taille d'un continent dont les terres n'étaient finalement que peu habitées. Comme chaque fois qu'il se retrouvait dans un endroit aussi marqué par l'histoire, par ses générations oubliées et ses conflits sanglants, Draco sentait monter en lui une forme d'excitation particulière, une soif de connaître l'art local, de se familiariser avec les tendances propres au pays et à ses habitants, à ses autochtones, à ses différentes périodes culturelles et historiques.

Pansy le connaissait parfaitement ; en dépit des cachoteries et de la mauvaise foi assumée avec laquelle elle avait accueilli ses reproches, son choix de parcours était parfait.

Debout près du riche collectionneur, un verre de bière — auquel elle n'avait pas touché — à la main, la jeune femme évoluait avec une aisance qui parfois donnait à Draco le sentiment d'être gauche et tordu, malhabile. Cela en disait long sur la prestance de son associée. Elle lui adressa un regard interrogateur, auquel il répondit par un simple hochement de tête.

— Comme tu le vois, Draco, Mr Chefield a beaucoup d'idées très intéressantes à nous proposer.

— Intéressantes, en effet, acquiesça Draco en portant le verre à ses lèvres.

La mousse blanche annonça la couleur ; le goût ambré de la bière décupla la sensation de fraîcheur qui dégringola le long de sa gorge, et qui ne dura qu'un instant bien trop court à ses yeux.

— Cependant, vous comprendrez qu'il n'y a rien que nous puissions exploiter, une fois rentrés à Londres.

Il jeta un oeil aux statues à propos desquels leur hôte les bassinait depuis... Eh bien, trop longtemps.

— Notre galerie, poursuivit Draco de son intonation trainante, est, voyez-vous, très bien telle qu'elle est. Sans parler du fait que nous n'aurions pas la place d'installer une telle exposition d'extérieur... Et qu'elle tient une part

importante de son intérêt de sa location géographique.

Le collectionneur écoutait Draco avec attention, et même avec un certain calme, mais ses jointures blanchies sur son verre ne trompèrent pas Pansy, qui tenta de s'interposer en interrompant son ami.

— Ce que Draco veut dire...

— Ce que je veux dire, Pansy, puisque je suis en mesure de le dire moi-même, me semble-t-il, c'est que nous ne pouvons pas collaborer en l'état. Pour ma part, je retiens de notre visite ici la vision incroyable que nous avons sur le reste de la ville et sur la campagne alentours, et je crois que c'est le seul vrai intérêt de votre installation.

— Je ne comprends pas bien, balbutia le collectionneur, je pensais que...

— Vous pensiez que vous signeriez un contrat juteux, parce que vous n'avez pas envisagé une seule seconde qu'il était possible que nous ne soyons pas intéressés par ce que vous proposez. Que je trouve votre collection sans intérêt, et que je n'aie l'intention ni de vous aider à l'agrandir, ni à la faire connaître.

— Miss Parkinson m'a dit que...

— Miss Parkinson ne décide pas. Moi oui. Malfoy.

Près de lui, la fureur de Pansy, glaciale, était perceptible. Nul besoin de se tourner vers elle pour constater que son corps s'était tendu de fureur. Dans sa robe fleurie, légère, dont les pans virevoltaient avec élégance autour de ses jambes fines, elle n'était que colère.

— Tu es le plus gros enfoiré que je connaisse, Draco Malfoy, siffla dangereusement Pansy en s'approchant de lui à grands pas, à l'extérieur de la propriété du collectionneur.

— Je déteste qu'on me force à faire des choses, et si tu n'avais pas décidé de faire les choses à ta façon, sans m'en parler ou me demander mon avis, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Tu aurais pu juste... le dire ! s'écria Pansy, les joues rougies par la colère, les yeux brillants de l'humiliation que Draco lui avait fait subir.

— Tu te fous du monde, Parkinson. Je passe mon temps à te le dire.

— Tu passes ton temps à me le dire, mais au fond, cela t'arrange bien que je prépare tout, tout le temps, que je balise le terrain, que tu n'aies plus qu'à arriver, en conquérant, et à faire le beau pour que tout te tombe dans la poche. Des années que j'essaie de me faire une place, de gagner la possibilité de... faire les choses par moi-même, de A à Z. Va te faire foutre, Malfoy, j'en ai marre.

.*.*.

Il était trempé. Chaque couche de ses vêtements avait absorbé la pluie, comme avide de plus d'humidité, si bien qu'il lui semblait que même sa peau était gorgée d'eau. La peau fine du bout de ses doigts était fripée, comme au sortir du bain, de même que ses orteils. La boue, elle, s'était fait un chemin jusque dans ses chaussures, jusque dans ses sous-vêtements, à tel point que c'en était presque risible.

L'entrainement avait été long, fastidieux. Ses poumons avaient hurlé du manque d'oxygène, lui donnant la sensation de lames de rasoir le long de sa gorge, de sa trachée ; la cigarette, la diminution de son rythme d'activité sportive ne pardonnaient pas, et s'il avait pensé passer à travers les mailles du filet, il était maintenant fixé : tout talentueux qu'il fut, Harry Potter n'en était pas moins un humain comme un autre, soumis aux dures lois de la nature.

Si la douleur, l'essoufflement étaient le prix à payer, le plaisir n'en était pas moins intense.

Libre. Fort. Puissant. Ces sensations qu'il n'avait pas le reste du temps, dont il se privait, ou auxquelles il n'avait juste pas accès au quotidien, il les retrouvait sur le stade. Il n'était qu'un jour parmi les autres, mais il était un maillon indispensable dans une chaîne qui se devait de garder une forme d'équilibre si elle voulait être fonctionnelle. Optimale. Entouré de ses coéquipiers, il était à la fois important et dispensable, nécessaire et insuffisant. Qu'il ait le ballon ovale dans les mains, ou qu'il se jette dans la mêlée, son corps tout entier, dans ces moments, bouillonnait d'une excitation, d'une fièvre qui lui hurlait ' tu es vivant '. Dans les jours suivants, les courbatures, les traces de coups, les bleus, les griffures et les égratignures maintenaient cette sensation jusqu'à ce que, lentement, mais irrémédiablement, elles s'effacent et qu'il n'ait d'autre possibilité que de se rendre à l'entrainement.

Pour se sentir vivant.

— Tu devrais venir plus souvent, Harry, lui dit Lee, qui se lavait sous le jet d'eau chaude juste à côté de lui.

— C'est vrai, ça, approuva Neville, sous le jet voisin.

— J'essaierai, marmonna Harry alors qu'il faisait mousser son shampoing sous ses doigts.

— Tu dis ça à chaque fois, mais tu ne viens pratiquement plus, fit remarquer Neville d'un ton docte.

Harry lui jeta un regard de travers, qui n'eut d'autre effet que de déclencher un petit rire gêné chez le jeune homme, qui haussa les épaules. Sa bouille pouponne, même alors qu'il approchait tranquillement de la trentaine, lui conférait un air rêveur qui en disait long sur son caractère. D'un naturel doux et calme, il était un atout non négligeable sur le terrain, de ces joueurs dont on ne se méfie pas et qui savent en tirer parti.

Dans les vestiaires comme sur le terrain, il créait souvent, sans toujours le vouloir, l'effet de surprise.

— Je vais essayer, Neville. Je ne peux pas faire mieux.

— Qu'est-ce que tu fais de passionnant qui justifie que tu ne passes pas plus de temps avec nous sur le terrain ? Deux soirs par semaine, c'est tout ce qu'on te demande.

— Je travaille, le soir.

— Jusqu'à quelle heure ? demanda Lee sur le ton de celui qui est décidé à avoir le dernier mot.

— 21h.

— L'entraînement est à 21h30 la semaine pour nous, clama Lee dans un sourire immense.

Harry projeta de la mousse sur son ami, se retenant de rire de bon coeur. Il y avait quelque chose de résolument simple dans le rugby, et les moments qui suivaient.

— Ok... En même temps, vu le niveau de l'équipe, ça ne vous ferait pas de mal que je revienne, s'amusa Harry.

Il empoigna sa serviette, avec laquelle il essuya ses cheveux, puis qu'il noua autour de sa taille.

— Ooooh, les mecs, Potter fait de l'humour !

Les rires fusèrent dans les vestiaires, et son coeur fit ce que fait n'importe quel coeur de n'importe quel homme dans ces situations : il se gonfla de bonheur, cette joie simple et innocente des petits garçons qui, à un moment donné, sont devenus des hommes qui n'ont pas connaissance ni compréhension de tout, qui ne savent pas, qui ne maîtrisent pas tout, mais qui, parce que cela fait partie des codes auxquels on se plie lorsqu'on fait partie de la société, prétendent être tout puissants.

Ces moments étaient précieux, aussi Lee et Neville avaient-ils raison : il se devait de prendre le temps d'être présent, plus souvent, et de s'accorder, ne serait-ce que quelques heures par jour, l'occasion de fuir, de ne plus penser. Juste courir sous la pluie, se jeter dans la boue sous prétexte que cela fait partie du jeu, laisser tomber les barrières, inhibitions, ne plus rien sentir que la brûlure de l'oxygène qui se fraie tant bien que mal un passage à travers des bronches abîmées par la nicotine, par l'âge adulte, par le quotidien et par les mensonges pieux qui s'accumulent et ne sont plus finalement qu'une couche de vernis sur une vérité qu'il n'est plus possible de regarder en face.

— Je sais que c'est difficile pour toi, dit Neville en s'approchant de lui, alors que Harry fumait sa cigarette à l'extérieur du stade.

Les cheveux encore humides, son regard vert contrastait étrangement dans la pénombre.

— De quoi parles-tu, Nev ?

— De Ron. Il nous manque à tous, mais je sais que c'est pire pour toi. Je sais aussi que c'est pour ça que tu ne viens plus...

Harry hocha la tête, silencieux. La fumée lui brûla la gorge alors qu'il l'aspirait, longuement. La recracher ne le soulagea pas.

— Je suis allé le voir la semaine dernière, poursuivi Neville. J'y vais régulièrement... J'essaie. Mes parents sont dans un service voisin, alors... C'est sur ma route.

— Tu continues à aller voir tes parents ?

— J'ai... Mes périodes. Parfois, je suis incapable d'y mettre les pieds pendant des semaines. J'ai le sentiment que ça ne sert à rien, qu'ils sont incapables de me voir, de m'entendre, de se souvenir, de toute façon. Les médecins disent qu'ils sont conscients, tu vois ? Qu'ils se rendent compte, à leur façon. Mais ils ne réagissent pas. Ça me rend... Furieux.

— Toi ? Neville Londubat, furieux ?

— Ouais... J'ai envie de les secouer... Enfin, ça m'est arrivé d'avoir besoin de les secouer, de provoquer une réaction. Quelque chose, n'importe quoi, qui me fasse savoir que ça sert à quelque chose. Que ma présence n'est pas inutile. Mais ça ne servirait à rien, je le sais. Alors il m'arrive de ne pas leur rendre visite. À un moment donné, ça me manque. Ils me manquent. C'est comme... Visiter une tombe, j'imagine. Ça m'aide à exorciser, à dire ce que j'ai sur le coeur, ce que je ne peux dire à personne, sauf à mes parents, parce que, qu'ils soient conscients ou pas, je sais qu'ils ne me jugeront pas. C'est mieux que rien.

— Ca fait des mois que je n'ai pas vu Ron.

— Tu te sens coupable ?

— Oui... Je crois.

Neville sembla sur le point de poser une main sur l'épaule de Harry, mais se ravisa.

— Un jour tu ressentiras le besoin d'y retourner. Prends le temps qu'il te faut, ne culpabilise pas, il ne s'en rend pas compte, et dans ta relation avec lui, il n'y a que deux personnes qui comptent : lui, et toi.

— C'est mon meilleur ami...

— Et alors ? Tu ne vas pas le voir parce que tu te moques de lui, mais parce que c'est trop difficile. Tu as soutenu Hermione, pendant des mois, des années, tu as été présent pour les Weasley, tu as aidé Ginny à lancer son affaire, mais qui était là, pour toi, pendant tout ce temps ? Qui t'a soutenu, toi ?

— Nev...

— Je sais ce que tu vas me dire : tu n'as laissé personne te soutenir. C'est vrai, et certains d'entre nous gardons une certaine amertume à ce sujet. Mais il est temps que tu penses à toi...

Harry souffla sa fumée, les yeux levés vers le ciel. Avec Neville, les discussions étaient simples, évidentes. Fluides. Le jeune homme savait mettre les mots sur ce qu'il ressentait, avec une sensibilité dont ni Hermione, ni Ginny n'étaient capables.

— J'essaie.

— Ça ne suffit pas. Tu essaies de penser à toi comme tu essaies de venir plus souvent au rugby : tu préfères prétendre essayer et échouer, que véritablement prendre le risque.

— Merci pour l'analyse...

Neville eut le bon goût de sembler gêné.

— Je sais que c'est difficile pour toi.

— Et si je ne vais pas le voir ? Si je n'y vais plus, jamais ? demanda Harry en écrasant son mégot du bout de sa chaussure, faisant crisser les gravillons.

— Tu prends le risque de ne plus pouvoir te le pardonner. Un jour, tu te regarderas dans ton miroir, et tu n'y reconnaîtras pas l'homme que tu y vois, parce que cet homme n'aura pas été là pour son meilleur ami alors que...

— Alors que quoi ? Qu'il a besoin de moi ? Il est mort.

— Non, justement. Il n'est pas mort.

— Des machines le maintiennent en vie. Il n'a plus de vie propre, il n'a plus de conscience, il n'a plus de volonté, il n'a plus d'espoir. Il n'a plus rien.

— Et tu ne supportes pas de le voir comme ça... Harry..., murmura Neville, posant cette fois sa main sur l'épaule de son ami, je suis désolé. Quoi que tu décides, personne ne te jugera.

— Merci.

— Par contre, concernant le rugby, toute l'équipe te jugera. Crois-moi, tu n'as pas envie que cette bande de sauvages te juge.

— Tu en fais partie, et tu es sans doute bien plus sauvage que nous tous réunis.

— À ceci près que toi, contrairement à eux, tu caches bien ton jeu, sourit franchement le chef.

.*.*.

' Viens en Australie. '

' Pardon ? '

' Viens en Australie. '

' Tu te fous de moi ? '

' Potter, je n'ai pas que ça à foutre. '

' Je ne comprends pas. '

' Comme souvent visiblement. '

' Pourquoi ? '

' La bouffe est délicieuse, les paysages sont superbes, il fait une chaleur insupportable, je suis sûr que ça te plairait. '

' J'ai un métier. '

.*.*.

— Votre saumon en croûte, monsieur.

Le serveur déposa diligemment son assiette devant Draco, et s'éclipsa. Le plat était élégant, raffiné, même, mais n'avait aucune originalité. Le saumon, dans sa croûte de pâte feuilletée, avec son oseille, délicate et légèrement acidulée, était un classique dont Draco savait qu'il ne constituait pas une prise de risque. L'anglais, quoi qu'amateur de bonne nourriture, était souvent réfractaire aux nouvelles choses... et le mélange d'influences de la gastronomie australienne n'était pas pour le rassurer.

— Alors, Draco, que pensez-vous de notre beau pays ?

Le client, Arnold Beaumont, n'avait de français que son son patronyme. Tout en lui trahissait la fortune construite sur le tard, après une vie entière au contact d'une frange de la population de laquelle Draco préférait se tenir éloigné. Son

ventre proéminent, la couperose sur ses joues et le bout de son nez, ses cheveux rares et ses dents, jaunes et tordues, comme plantées au hasard sur une gencive peu accueillante, témoignait d'années d'excès en tout genre. Même les manières de l'homme étaient saugrenues, malvenues, à des années-lumière de l'élégance à britannique un peu guindée dans laquelle Draco avait baigné sa vie entière.

Face à lui, le blond déployait des quantités de patience dont il n'aurait pas imaginé qu'il les possédait. Sans Pansy, les efforts à fournir étaient forcément plus important. Elle était partie sans un mot, l'avait laissé avec une liste de contact, les billets d'avion déjà bookés, et s'était évaporée, tout simplement. Jamais elle ne s'était attendu à ce qu'il l'appelle, à ce qu'il la rattrape ou lui demande de revenir : ils se connaissaient suffisamment bien, l'un comme l'autre, pour deviner que Draco n'était pas de ces personnes qui revenaient sur leurs paroles. Même lorsqu'ils avaient clairement foiré.

— Disons que la pluie anglaise me manque, avoua Draco en portant une bouchée de saumon à sa bouche.

Le poisson était un peu trop sec, l'oseille trop citronnée, ce qui en gâchait le goût. Tout compte fait, opter pour un plat local aurait peut-être permis d'éviter le massacre de ce qui était pourtant supposé être un classique.

— Le ciel anglais est si gris ! Je ne sais pas comment vous faites, vous, britanniques, pour ne pas juste passer votre temps à grogner et à déprimer.

— Nous passons notre temps à grogner, souligna Draco avant de retirer quelques miettes de pâte feuilletée sur ses lèvres, du bout de la langue.

L'homme lâcha un rire tonitruant. Face à lui, Draco se contenta de porter une nouvelle fourchette à sa bouche. Faire la conversation était un passage obligé.

— Les paysages sont étonnants... poursuivit-il, l'air de rien. Nous n'avons rien de tel, même s'il existe une certaine variété des reliefs qui peut donner le sentiment, à quelques kilomètres de distance seulement, d'être sur deux continents différents.

— Vous êtes beaucoup plus... Chics que nous. Raffinés, même. La classe à l'anglaise, s'exclama l'australien, agitant ses mains dans de grands gestes qui attirèrent les regards des autres clients.

Narcissa Malfoy aurait manqué de s'évanouir, pensa Draco alors que l'alcool sirupeux de son vin réveillait doucement sa gorge. Le choix du nectar, aussi délicieux qu'il fut, n'était pas du tout avisé, offrant un décalage étonnant entre le gras du saumon, l'acide de l'oseille, la générosité de la pâte, et l'épaisseur, le sucre de ce vin qui n'avait rien de la tenue exceptionnelle des vins français auxquels l'artiste était habitué.

Nous sommes dignes, pensa-t-il. Ses lèvres le chatouillaient de former ces mots qui auraient condamné toute chance de poursuivre l'entretien dans de bonnes conditions. Aussi se contenta-t-il d'afficher l'un de ces sourires indolents pour lesquels se clients étaient prêts à se damner. Personne ne s'y trompait : l'honneur appartenait à ceux qui avaient la chance de voir Draco Malfoy accepter de travailler pour eux.

— D'après ce que j'ai compris, les tableaux que vous recherchez ont été dérobés pendant la seconde guerre mondiale par les nazis, énonça-t-il, ralentissant volontairement son débit.

C'était tout à fait basique, mais très efficace : il n'y avait pas de meilleur moyen pour attirer l'attention. Son regard, gris et captivant, se faisait plus doux, plus accrocheur, velours auquel bien peu de personnes résistaient. Tous les enseignements de sa mère resurgissaient dans cette version charmante et sensuelle de Draco ; ses lèvres n'étaient plus pincées, ses sourcils ne se fronçaient pas plus qu'ils ne se haussaient dans une mimique ouvertement moqueuse, et son timbre de voix était celui d'un dandy charmeur. Il ne s'épargnait aucun effort.

Pansy avait beau attirer les clients et les convaincre de les rencontrer, c'est Draco qui ferrait le poisson et le condamnait à une fascination proche de celle qu'ils éprouvaient pour leurs oeuvres d'art disparues.

— Les tableaux ont été volés, oui. De ce que je sais, et je pense que vous en êtes venu aux mêmes conclusions que moi, il y'a de fortes chances qu'ils soient maintenant en Argentine. C'est là-bas que bon nombre d'anciens officiers nazis d'importances ont fui après la seconde guerre mondiale. L'amérique du sud est l'un des principaux réseaux d'exfiltration nazie, et c'est en Argentine que l'on a retrouvé la trace de la plupart d'entre eux, même si le Brésil, le Paraguay ou le Chili sont aussi connus pour avoir cachés, bien malgré eux, à la fuite de ces monstres.

— Tout comme le Moyen-Orient, les Etats-Unis et le Canada, releva Draco.

— Je n'y crois pas vraiment. Peut-être éventuellement l'Egypte, mais mes recherches me laissent penser que les Etats-Unis et le Canada sont disqualifiés.

— J'aimerais voir l'ensemble des résultats de vos recherches.

— Je croyais que vous alliez en mener vous-même.

— Oui, c'est le cas, mais étant donné le prix que vous me payez, il me semble plus cohérent de tenir compte de ce qui a déjà été fait. Sinon, je peux aussi vous facturer mes voyages au Brésil, au Paraguay, au Chili, en Argentine et en Egypte. Les résultats ne seront pas garantis, vous perdrez du temps et de l'argent, mais j'aurais voyagé et très probablement noué d'autres contacts professionnels plus intéressants que vous ne l'êtes, expliqua Draco d'un ton doucereux.

— Doucement jeune homme, le tempéra Beaumont en levant les mains dans un geste apaisant. Vos conditions seront les miennes.

— Parfait.

..*

La pénombre semblait s'être accrochée à chaque centimètre carré de la pièce.

Le noir, partout, s'était étalé, épais, dense et collant. La lumière n'avait pas caressé l'endroit de ses rayons depuis si longtemps que l'obscurité avait juste repris ses droits, obsédante, envahissante. Les volets, fermés, et les rideaux, tirés sur la porte fenêtre, étouffaient toute tentative du jour de s'infiltrer dans cette glue sombre digne des fonds marins les plus profonds.

Dans un coin de la pièce, on découvrait à tâtons un lit dont les draps, les oreillers et la couette avaient tant été faits et défaits, remués et tordus, tirés et repoussés qu'ils n'avaient plus de forme propre. Ils n'étaient plus que noeuds à l'odeur douteuse, et portaient sur eux le désespoir, la colère et la peine de leur propriétaire. Ce n'était plus tout à fait un lit, à vrai dire, à peine un espace dédié à un sommeil qui depuis longtemps avait cessé d'être réparateur. Le temps ne s'écoulait plus normalement, en témoignait le radio-réveil dont les chiffres lumineux, d'un rouge inquiétant, clignotaient faiblement, comme sur le point de s'éteindre définitivement.

L'atmosphère, pesante, avait avalé tout ce qui dans ce lieu avait un jour paru normal, toute trace de vie humaine saine. Un bureau, probablement acheté lors de l'adolescence, avait autrefois accueilli livre, classeurs et dossiers divers, pots à crayons et objets épars abandonnés là à défaut de les ranger à leur place. Ces objets, porteurs d'une vie, d'une activité de personne adulte, traînaient maintenant au sol, piétinés régulièrement par une personne pour qui ils n'avaient plus d'intérêt. Le geste qui avait précipité leur chute était aisé à imaginer ; sans doute le bureau avait-il été balayé d'un geste plein de colère, de rage, peut-être même de haine, et les objets avaient-ils volé à travers la petite pièce, rencontrant prématurément leur nouvelle place : le sol.

Un peu partout, les pieds du visiteur étaient susceptibles de rencontrer des étoffes roulées en boule, pulls, jeans et chaussettes dont la propreté était difficilement évaluable. À en juger l'odeur que la pièce dégageait, cependant, leur fraicheur était plus que compromise.

Ce n'était plus une chambre ; c'était une grotte, le trou de souris d'une personne qui, dans son désespoir, avait préféré se retirer, n'avait pas eu d'autre choix que de se planquer, se terrer au fond de son trou, de sa planque de personne détruite dont le courage s'était évanoui en même temps que ses espoirs avortés de bonheur.

La femme qui avait ouvert la porte, dans un craquement sonore et inquiétant, poussa un juron.

Helen Crivey était une femme chez qui tout trahissait une forme de fragilité inquiétante, presque maladive. Son teint pâle, ses cheveux blonds, rares et ternes, ses petits yeux larmoyants, et sa posture, retirée et hésitante, lui conféraient une allure frêle. Quoi qu'il fît, elle paraissait sur le point de s'écrouler sous le poids d'une vie trop difficile à porter pour ses épaules tombantes.

Sa main tâtonna sur le mur, à la recherche de l'interrupteur. Elle finit par le trouver, et la lumière, tremblotante et trop jaune, inonda la chambre de son fils ainé, Colin. Elle poussa un profond soupir ; il n'y avait qu'en son absence qu'elle pouvait entrer dans la pièce, le jeune homme préférant rester seul le reste du temps. Il y passait des heures à faire elle ne savait trop quoi, marmonnant, pleurant parfois si fort qu'elle l'entendait à travers la porte. Bien sûr, son coeur de mère tremblait alors, mais le pire restait l'impuissance à laquelle il la condamnait : depuis qu'il lui avait annoncé sa rupture avec Harry, elle devait lutter pour obtenir un mot, un regard, un soupir, même, lui indiquant l'état d'esprit de son fils.

Helen Crivey n'avait jamais vu d'un bon oeil la relation de Colin avec cet homme trop charmant, trop drôle, trop imposant, trop *vivant*.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Colin avait toujours été un petit garçon, puis un jeune homme effacé. Il n'élevait jamais le ton, évitait les disputes à tout prix, préférait reconnaître des tords qui n'étaient pas les siens que de provoquer des conflits, même justifiés. Il avait fait ce qu'on attendait de lui, passé des examens qui ne l'intéressaient pas mais qu'on lui avait vivement conseillés, avait fait les efforts minimums pour s'en sortir, et s'était fondu dans la masse grouillante et rassurante de la norme. C'était un garçon moyen qui n'avait pas l'ambition de devenir autre chose, qui n'avait jamais émis le souhait de devenir *quelqu'un*.

Cependant, Helen Crivey avait remarqué chez son fils des tendances inquiétantes, et ce dès son plus jeune âge. Il était obsessionnel. Il se passionnait pour des choses, des personnes, des objets, mêmes, desquels il ne parvenait ensuite pas à se détacher... Jusqu'à ce qu'une autre obsession prenne naissance dans son cerveau torturé.

Il y avait eu, lorsqu'il était encore enfant, sa passion dévorante pour la pâte à modeler. Helen était ravie qu'il s'intéresse à une activité manuelle, lui qui était si maladroit. Elle lui avait acheté de la pâte de toutes les couleurs, de toutes les textures, testant les nouvelles gammes, les accessoires les plus fantaisistes, et l'avait accompagné dans son obsession. Elle qui n'avait que peu de revenus, était logiquement ravie que l'intérêt de son fils, habituellement si renfermé, se soit fixé sur une activité peu coûteuse et largement accessible à leurs maigres moyens.

Son obsession n'était apparue à sa mère que lorsque l'enseignante de son fils l'avait contactée, lui expliquant, sur le ton de ceux qui savent mieux que vous comment élever votre enfant, qu'il était anormal qu'il refuse de se séparer de ses pots de pâte, et ce quelle que soit l'activité en cours. Helen avait eu droit à tous les détails : les hurlements de Colin lorsqu'il avait fallu laisser ses pots de côté pour aller à la piscine, ses colères lorsqu'on avait tenté de lui expliquer qu'il n'en avait besoin ni pour aller aux toilettes, ni pour sa sieste, ni au moment de passer à table. On ne lui avait pas épargné non plus les détails de son agressivité lorsque ses petits camarades avaient voulu jouer avec lui.

L'humiliation avait été si vive que Helen avait jeté jusqu'au dernier pot de pâte, ignorant les pleurs, les supplications, les cris de son fils, son petit corps qu'il avait cogné contre les meubles, roulé au sol.

Ça n'avait été que la première d'une longue liste d'obsession et de fascinations diverses qui avaient toutes ceci en commun que Colin n'avait pas de limites.

Aussi, lorsque le jeune homme, si heureux que ses joues s'étaient durablement teinté de ce qui, en temps normal, aurait pu passer pour une adorable teinte rosée, avait présenté Harry à sa mère, cette dernière avait immédiatement compris deux choses : le chef finirait par quitter son fils, et les conséquences sur la santé mentale de celui-ci seraient pires que tout ce qu'il avait connu... et lui avait fait subir.

Pendant des mois, elle avait vécu dans une attente anxieuse d'un jour qui ne pouvait qu'arriver. Il suffisait de voir Harry. L'homme était ambitieux, dégageait un charme tranquille qui séduisait immanquablement la plupart des personnes qu'il rencontrait. Il était drôle, spirituel, semblait à l'aise en société, dégageait une forme de pureté, de naïveté, presque, qui se retrouvait dans une maladresse sauvage, animale, qui était plus séduisante qu'exaspérante. Il se cognait à un meuble ? Tout le monde trouvait cela attendrissant, jusque dans ses jurons. Il était passionné, dans tout ce qu'il faisait : la cuisine, le rugby, la musique...

Tout ? Non. Pas Colin.

Helen n'était pas aveugle : Harry n'avait jamais été passionné par Colin comme Colin l'était par lui. Il n'avait jamais parlé de Colin, ou regardé Colin avec cette étincelle dans le regard qu'il avait lorsqu'il parlait de Hermione, ou de Ron, de Ginny, des Weasley, ni même de rugby ou de cuisine. Tout juste était-il poli, attentif, mais d'une manière qui semblait forcée, singée, même, qui mettait Helen mal à l'aise plus qu'autre chose.

Colin ne voyait rien. Il avait emménagé chez Harry, expliquant à sa mère que c'était le grand amour, qu'ils allaient certainement se marier, déménager, avoir des enfants, mais pas de chien (auxquels il était allergique — formulation élégante pour dire qu'en réalité, il en avait une peur bleue). Il flottait sur un nuage de bonheur, d'euphorie, à tel point qu'il en était parfois inquiétant, trop excité, trop heureux, trop enthousiaste.

Mais Helen n'avait rien dit, parce que Helen était cette femme convaincue qu'elle était impuissante, que son seul pouvoir était sa bienveillance.

Helen avait juste attendu que l'histoire prenne fin, conscience qu'à ce moment, il lui faudrait ramasser Colin à la petite cuillère.

Ce jour était arrivé.

Et Colin l'avait entraînée dans son enfer.

.*.

Harry l'avait prévenu : il serait en retard.

C'était une constante chez ce gamin depuis son plus jeune âge. Déjà, lorsqu'il était supposé l'emmener à l'école, quand Lily et James travaillaient et ne voulaient pas réveiller le garçonnet trop tôt pour l'emmener chez une nourrice qui serait de toute façon bien moins *fun* que Sirius, le faire se lever, se laver, s'habiller et déjeuner dans les temps relevait du quadrathlon*. Avec les années, les choses n'avaient guère changé, sauf lorsque Harry travaillait. C'était peu ou prou le seul moment où il parvenait à être à l'heure (et l'effort lui en coûtait, il suffisait dans ces cas-là la rougeur de ses joues et le record de désordre dans ses cheveux).

Mais il aimait ce gamin, c'était plus fort que lui.

Il l'aimait depuis qu'il l'avait vu, minuscule et fragile, ses yeux déjà d'un vert profond tel qu'il n'en avait jamais vu, même dans le regard de Lily, ses cheveux déjà noirs, déjà drus, ses petits poings qui se serraient autour de son auriculaire comme si sa vie en dépendait. Il n'avait eu de cesse de l'aimer, ce petit garçon minuscule dont les pleurs le réveillaient pourtant au milieu de la nuit, à l'époque où il vivait chez les Potter, et où il se levait pour lui donner son biberon, surpris parfois par Lily ou James qui se contentaient de sourire et de retourner se coucher.

Il l'avait aimé plus encore lorsqu'il avait fait ses premiers pas, qu'il avait baragouiné son prénom avec la même ferveur que lorsqu'il avait dit ' maman ' ou ' papa ', lorsqu'il avait couru vers lui, à la sortie de l'école, sans même s'offusquer de l'absence de sa maman, qui avait autorisé Sirius à lui faire cette surprise. Il avait aimé son rire, qui s'était transformé avec les années, d'enfantin à adolescent, incertain, avant de devenir celui, habité, d'un adulte qu'en plus d'aimer de toutes ses forces, il respectait profondément.

Il avait aimé ses premiers doutes, sa voix hésitante lorsqu'il lisait ses premiers mots, les lettres tremblotantes de son prénom sur la toute première carte de voeux qu'il lui avait offerte, il avait été jusqu'à aimer sa stupide crise

d'adolescence, quand il n'était plus en accord avec rien ni personne, quand il prenait un malin plaisir à provoquer son père, à ignorer sa mère, et quand lui, Sirius, était son seul repère, complice de toujours d'un petit garçon qui avait grandi dans un foyer qui l'aimait si fort qu'il l'en avait parfois étouffé.

Encore aujourd'hui, alors que Harry traversait une phase de ' petit con prétentieux ', s'il fallait en croire James Potter, dont la particularité était, entre autres choses, d'être le petit con prétentieux en chef, tant dans sa famille que dans son entourage, Sirius l'aimait, et le soutenait, plus que jamais. C'est pour cette raison, mu par un doute, une intuition, un frisson lorsqu'il l'avait laissé dans son appartement, quelques jours auparavant, après trop de bières, de discussions à coeurs ouverts et de conseils malavisés de la part d'un parrain dont la vie personnelle ressemblait au désert de Gobi, que Sirius avait décidé de rester à Londres.

Avoir une maison en plein coeur de Londres, square Grimmaurd, était un atout non négligeable : il pouvait garder un oeil sur Harry, faire évoluer son activité professionnelle, et retrouver une vie plus stable. L'itinérance était un choix, et l'avait toujours été, mais Sirius n'avait plus exactement vingt ans, et aussi douloureuse que fut cette découverte, elle n'en était pas moins irréversible.

Harry faisait figure d'excuse. Une très belle, et très noble excuse, mais une excuse tout de même.

Bref, Harry était effectivement en retard, mais il avait invité Sirius à utiliser la clé qu'il possédait de son appartement, aussi était-il arrivé un peu avant l'heure prévue.

Il n'était pas un grand cuisinier, et ne comprenait pas très bien d'où venait le goût de son neveu pour cette activité à laquelle il préférait, pour sa part, les commandes aux traiteurs du coin. Mais Harry s'épanouissait dans sa cuisine, et si cela impliquait qu'il restât un peu plus tard que prévu dans ses cuisines, alors... Il pouvait bien le supporter.

Sirius comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas, lorsqu'il poussa la porte d'entrée. Il y'avait une lourdeur dans l'atmosphère, quelque chose qui, inexplicablement, le suffoqua presque instantanément. Il n'eut pas le temps de faire un pas dans l'appartement que déjà, il était soufflé par l'explosion.

Sirius Black avait toujours aimé Harry Potter.

Y compris lorsqu'il mourut à sa place.

Chapitre 5 - partie 2

Chapitre 5
Deuxième partie

L'atmosphère était d'une lourdeur exceptionnelle. Etouffante, moite et malodorante, sans que cela suffise à atténuer, dans ses narines, l'odeur du feu.

L'odeur de la moitié d'un immeuble, parti en fumée, irrécupérable. Des voisins massés tout en bas, les larmes coulant le long de leurs joues pour certains, la curiosité au coin de l'oeil pour bien d'autres, et des élans de générosité, de bienveillance pour tous, presque. Les lances à incendies, que les pompiers braquaient sur le brasier, semblaient participer à l'intensification de l'odeur, que Harry avait d'abord prise pour le premier barbecue de l'année dans le quartier, puis qui, en se confirmant, l'avait alerté que quelque chose n'allait pas, avant même qu'il n'entende les ordres criés par le chef des pompiers. Avant même qu'il n'aperçoive les lumières rouges des gyrophares des camions des secours, les lueurs bleutées, tournoyant et éclatant leurs jets de lumière sur les murs alentours, des véhicules de la police.

L'odeur du désespoir de ses voisins, qu'il avait reconnus en s'approchant, massés les uns contre les autres derrière un cordon de sécurité, jaune. Dans son esprit s'était dessinée la théorie folle d'un film tourné ici, d'une caméra cachée, même, d'un rêve dont il ne se serait pas aperçu qu'il n'était qu'un songe parmi d'autres. Jusqu'au dernier instant, il s'y était accroché, bouée de sauvetage en eaux profondes et inhospitalières, toujours plus accueillantes que la réalité à laquelle il n'avait pu ensuite que se confronter. Il avait reconnu Mrs MacGonagall, une vieille femme à l'allure sérieuse qui, depuis son installation dans l'immeuble, prenait plaisir à partager un thé avec lui. Droite et presque sereine, malgré les cernes sous ses yeux, malgré l'abattement perceptible à ses épaules voutées, elle rassurait, d'un bras autour des épaules, et de mots rassurants débités d'une voix dont Harry savait qu'elle était ferme, une autre voisine, de constitution bien plus fragile, malgré son jeune âge.

L'odeur d'une vie partie en fumée. Ecroulée, détruite des racines jusqu'à la cime. Des étages supérieurs de l'immeuble, il ne restait déjà plus que quelques morceaux de la charpente, des éclats de vitre suspendus à leur cadre encore miraculeusement intact, des débris, partout au sol, sur le trottoir, au milieu de la rue. Morceaux de épars, meubles détruits jusqu'à l'os, photographies noyées par les mousses extinctrices, vêtements à moitié calcinés. Ici, un reste de chaise, là, la porte d'un réfrigérateur, là-bas, les souvenirs de vies entières, à jamais perdus. Quelques secondes, et rien de plus que les images fugaces d'un esprit qui jusque-là comptait sur les objets pour jouer leur rôle de réceptacles des moments à ne pas oublier, des anecdotes à garder précieusement et à faire vivre autour d'un thé et de quelques scones.

La saveur, sur la langue, de la cendre de toute une vie à reconstruire, des miettes de souvenirs et de promesses d'avenir qui s'offraient à lui, le matin, lorsqu'il avait quitté son domicile avec la promesse d'y retrouver Sirius plus tard, d'y passer un moment de pur plaisir, de rire, de débattre, de discuter et de n'être rien d'autre que le filleul chanceux de cet homme exceptionnel...

Puis ce fut le déclic.

Le coeur qui s'emballe, douloureux, obtus, aigu, décidé à s'échapper au plus loin du torse, tout en cherchant à y rester par tous les moyens, tiraillé par une hésitation cruelle et douloureuse, entre explosion et implosion, exposition et fuite pure et simple. Le coeur qui décolle, qui remonte dans la gorge, fout la nausée, les larmes aux yeux qui se jettent dans le vide et heurtent les joues.

Presque au même moment, deux pompiers sortirent de l'immeuble encore en flammes, portant tant bien que mal le corps inerte d'un homme. Ses cheveux, bien qu'éclaircis par la cendre, la forme de son visage, malgré la distance et la suie sur sa peau, ses vêtements, même s'ils étaient calcinés, tâchés, déchirés, même, tout chez lui indiqua à Harry que cela ne pouvait être qu'une seule personne.

Il hoqueta, le coeur en miettes, et s'élança vers l'avant, ignorant les ordres des policiers de rester à l'écart, leurs bras qui se tendaient pour le forcer à reculer, les pompiers qui tournaient à peine la tête alors qu'il leur hurlait des mots indistincts, des questions qu'ils auraient dû comprendre immédiatement, parce qu'après tout, peu lui importait d'avoir tout perdu, de ses diplômes à ses souvenirs avec Ron, de ses livres de cuisine favoris à ses papiers les plus importants, de ses vinyles préférés à ses ballons, maillots et chaussures de rugby préférés, peu lui importait que tout soit parti en fumée, parce que sur le brancard, allongé dans une position peu naturelle, les urgentistes penchés sur son corps, à tenter de le ranimer, à prodiguer les premiers soins, Sirius semblait ne tenir à la vie que par un fil.

Dans son uniforme noir, l'un des policiers dépêchés sur les lieux s'approcha de Harry.

— Monsieur, vous connaissez cet homme ? demanda-t-il au brun d'une voix calme supposée le calmer un peu.

— C'est... C'est mon parrain. S'il vous plait, j'ai besoin de...

Les larmes coulaient sur ses joues, sans qu'il puisse les retenir, et s'il les sentait dévaler son visage, s'échouer sur ses vêtements, sur le sol, sur les mains et les vêtements de policiers, elles n'étaient pas assez nombreuses, pas assez froides, pas assez salées, ne piquaient pas assez ses yeux pour donner une idée ne serait-ce qu'approximative de l'étendue de sa douleur, de la peur qui étreignait son coeur de ses longs doigts narquois.

— Je ne peux pas vous laisser vous approcher sans l'accord des secours, lui expliqua le policier d'un ton égal. Mais si vous restez ici, je vous promets de revenir vers vous pour que vous l'accompagniez à l'hôpital. Est-ce que je peux vous faire confiance ? Monsieur ? insista l'homme face à l'absence de réaction de Harry.

Le jeune homme hocha la tête, hésitant. Bien sûr, bien sûr qu'il pouvait lui faire confiance. Il aurait dansé sur les mains, si on le lui avait demandé.

Son regard ne quittait pas le brancard, plus loin, où les secouristes s'affairaient, multipliant les gestes médicaux auxquels il ne comprenait rien, aboyant des ordres dont il ne percevait que des éclats de voix qui ne portaient aucune information intéressante. Les sons autour de lui semblaient traverser une épaisse couche de ouate avant de lui parvenir, assourdis par la peur, la panique, les battements erratiques de son coeur, ses dents qu'il serrait et desserrait sans cesse, par cette vague d'incompréhension qui affluait et refluait, un pas en avant, trois pas en arrière, le plongeant dans une forme de dénis confortable duquel la réalité l'arrachait presque aussitôt.

La suite se déroula dans une forme de flou artistique dont il ne retiendrait que des bribes éparses, des sensations décousues. L'odeur d'antiseptique du camion des pompiers, dans lequel on l'avait autorisé à s'installer, mélangée à celle, bien plus tenace, bien plus dérangeante, de brûlé. Les vêtements, les cheveux. La peau. Sirius. Les gestes maîtrisés des secouristes, chorégraphique parfaitement orchestrée dans laquelle chacun trouvait sa place, auscultant, analysant, surveillant Sirius, vérifiant, notifiant ses constantes, le moindre changement, la plus petite évolution, irrégularité.

Puis le bip, bien trop long, auquel Harry ne réagit pas, déjà plongé dans une forme de choc à laquelle son cerveau ne parvenait plus à répondre. Les voix soudain bien moins maîtrisées, les ' on le perd ' et la cacophonie des secouristes donnant tout de leurs compétences, de leurs forces, de leurs espoirs liés en une corde solide pour tirer l'homme de l'abime dans lequel il plongeait lentement, sans doute décidé à abandonner un corps sur lequel les lésions s'étendaient si loin que personne n'aurait pensé qu'elles le pourraient.

L'arrivée à l'hôpital, les portes arrières du camion qui s'ouvrirent, et presque aussitôt, la ruée vers l'intérieur des bâtiments du brancard, des urgentistes tout autour, et Sirius qui s'éloignait, qu'on emmenait au loin, suffisamment proche encore pour que Harry distingue, flou et incertain, un homme grimper sur le corps de son parrain et entreprendre, long du couloir traversé à toute vitesse, un massage cardiaque du dernier espoir sur son parrain.

Puis la salle d'attente, et les larmes, inépuisables, les larmes, et les lames de rasoir, le long de la gorge, la brûlure, la douleur, la peur, le creux au milieu du ventre, l'envie de se rouler en boule, de prendre le moins de place possible et de rester ainsi, immobile, le plus longtemps possible. Le sentiment de perte, ni tout à fait concret, ni tout à fait abstrait, juste parfaitement insaisissable, évanescent, et le reflux de larmes, et sa voix tremblante, incompréhensible, coupée de larmes, de sanglots et d'hésitations terribles, alors qu'il tentait, en réponse aux inquiétudes de sa mère, de lui expliquer la situation. Il ne parvint qu'à hoqueter le nom de l'hôpital, et sa mère lâcha un ' on arrive, mon bébé, ne bouge pas ' avant de raccrocher.

Ils le trouvèrent ainsi, recroquevillé sur lui-même, créature effrayée, coeur brisé pour une raison dont James et Lily Potter ignoraient tout. Ils échangèrent un regard, imaginant le pire tout en retenant un soupir de soulagement en constatant que leur fils unique n'était pas blessé, malgré une odeur de fumée dont ils ne comprirent pas l'origine. Le coeur de mère et d'épouse de Lily Potter se serra lorsqu'elle vit l'incompréhension, l'inquiétude, l'impuissance, même, saisir son époux. Ses lèvres et ses joues pâlirent lorsqu'il constata qu'il ne tirerait pas un mot de leur fils, aussi se contenta-t-il de s'assoir aux côtés de Harry et de l'attirer contre lui, caressant ses cheveux tout en accrochant son regard à celui de son épouse, lui posant silencieusement mille questions auxquelles il savait qu'elle n'était pas en mesure de répondre.

Lily inspira profondément, et s'éloigna de ces deux hommes repliés l'un sur l'autre, à la recherche de quelqu'un, n'importe qui, susceptible de répondre à ses questions. Un homme, âgé d'une quarantaine d'années, le haut du crâne privé de ses cheveux, arborant au coin des paupières les rides de ces personnes que le rire et le sourire ne quittent jamais tout à fait, s'approcha d'elle, habitué à ces visiteurs perdus dans les malheureux imprévus d'une vie qu'ils n'auraient souvent pas imaginée aussi injuste, aussi cruelle, même.

— Madame ? Puis-je vous aider ?

Lily se tourna vers lui, et lui adressa un sourire franc. L'inquiétude dans son regard ne disparut pas, mais Lily Potter était une femme souriante en toutes circonstances.

— Oui, merci. Je suis Lily Potter, mon fils m'a appelée, mais il n'a pas réussi à...

Elle se tut, incapable de terminer sa phrase. Elle était souriante, mais pas infaillible pour autant. Le médecin, puisque c'en était un, suivit son regard et hocha la tête doucement lorsqu'il se posa sur Harry, dans les bras de James. Il semble

avoir quinze ans, pensa Lily. Elle ne savait pas de quoi il retournait, mais ne pouvait empêcher la peur de gagner du terrain : il y avait forcément une bonne — une très bonne — raison pour que Harry soit dans cet état.

— Est-ce que vous connaissez un homme du nom de Sirius Black, Mrs Potter ? demanda le médecin avec douceur.

— Oui... je... Oui, bien sûr.... C'est le parrain de mon fils, le meilleur ami de mon époux... Je ne comprends pas, que se passe-t-il ?

— Il se trouvait sur les lieux d'une explosion de gaz qui a eu lieu plus tôt dans l'après-midi, à Londres. Il est le seul blessé, par chance, mais son état est assez préoccupant. Il a fait un arrêt cardiaque de plusieurs minutes, alors qu'il était transporté vers notre établissement. Nous avons pu le réanimer une fois sur place, il est à priori hors de danger, à présent, mais étant donné l'ampleur des blessures, nous avons préféré le plonger dans un coma artificiel....

— Les blessures ? releva Lily, tachant d'ignorer le vertige qui s'abattit sur ses épaules, vague humide et glaciale, épaisse et intrusive.

— Il a été gravement brûlé, dans le dos, sur le torse, et dans une moindre mesure sur les jambes. Mes collègues sont encore en train de retirer les restes de vêtement, de nettoyer les plaies et de le stabiliser, aussi nous sommes dans l'incapacité de nous prononcer avec exactitude sur l'ampleur des dégâts.

— Vous savez... Vous savez quand est-ce que nous pourrons le voir ? demanda faiblement Lily, tachant de garder son calme alors qu'elle n'avait envie que de pleurer, de hurler, de courir rassurer son fils.

— Pas avant demain, sans doute. De plus, vous n'êtes pas de la famille directe, si vous connaissez des personnes plus proches, comme des parents directs, une compagne...

— Un compagnon. Il a un compagnon.

Le médecin eut un nouveau sourire, doux.

— Un compagnon, alors. Appelez-le, prévenez-le que l'homme qu'il aime traverse une épreuve difficile. Il aura besoin de tout le soutien possible.

— Bien sûr... Merci docteur, je...

Elle s'interrompit, en proie au doute.

— Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris quelque chose, docteur. C'est par les secours que mon fils a été amené ici ?

— Oui, il me semble qu'il est arrivé en même temps que Mr Black.

— Et vous me disiez tout à l'heure que Sirius a fait son arrêt cardiaque sur le trajet et a été réanimé une fois sur place ?

— Oui, tout à fait...

— Il n'est venu à l'esprit de personne de venir informer mon fils que son parrain n'était pas mort ? demanda froidement Lily.

Le médecin comprit immédiatement son erreur, et rougit franchement. L'épuisement se lisait dans son regard, de même que les profonds regrets qu'il devait ressentir d'avoir laissé un jeune homme penser que son parrain n'avait pas survécu, mais il eut l'élégance de ne pas chercher à se justifier. Ça n'était pas justifiable, et à en juger le regard de la femme face à lui, flamboyante dans sa posture, dans son expression comme dans sa couleur de cheveux, faire profil bas restait la meilleure option. Lentement, il hocha la tête, et s'avança vers Harry.

Le chef se détacha de son père, ses joues encore humides de larmes qui n'avaient pas cessé de couler. En retrait, Lily vit le soulagement se dessiner sur son visage, alors que dans le même temps, l'horreur déformait les traits de son époux, qui après un regard horrifié vers Harry, resserra son étreinte sur ce dernier. Elle devina instantanément ce à quoi il avait pensé, ce qu'il avait ressenti. Elle devina la peur, la frayeur la plus absolue, presque absurde, sans doute indécente, qui s'était emparé de lui lorsqu'il avait compris que l'homme qu'il considérait comme un frère, à défaut de pouvoir prétendre que ' meilleur ami ' dépeignait ne serait-ce qu'une version alternative de la réalité, était passé à deux doigts de la Faucheuse elle-même. Elle comprit également le soulagement, coupable et inavouable, qui l'avait frappé de plein fouet en réalisant que Harry aurait pu être à la place de Sirius, puis la culpabilité d'être capable de tels calculs de vies humaines dans un tel moment.

Oui, Harry était vivant. Harry était brisé, mais Harry était vivant, tout comme Sirius. Sirius était mort, pendant quelques minutes, puis il était revenu, revanche sur un destin inacceptable qui avait voulu l'envoyer par-delà le voile trop vite pour ses standards. Il n'avait pas consenti, il s'était battu, aussi Sirius était-il vivant. Coincé entre deux états, entre deux mondes, entre conscience et absence, entre présence et inexistence, mais vivant, le coeur battant, les poumons englués de suie, de cendres, de fumées diverses, mais vivant. La peau brûlée, arrachée, écorchée, bientôt purulente, bientôt tombante, bientôt recouverte par des bandages, remplacée par des greffes, mais il était vivant, il était là, encore, il s'accrochait et Lily le savait, il ne lâcherait pas.

Lily le savait, il ne lâcherait pas.

James le refusait, il n'en avait pas le droit.

Harry l'excluait, il ne le supporterait pas.

Discrètement, Lily s'éloigna, et passa un appel qui lui brisa le coeur. En miettes, là, sur le sol désinfecté mille fois du service des urgences de l'hôpital, au milieu des patients venus pour satisfaire leur taux annule de bobologie, des familles inquiètes, des enfants rendus insupportables par l'attente, bien trop longue, angoissante, lourde, oppressante. Son coeur, brisé, donc, en miettes. Elle resta immobile quelques instants, des secondes qui lui parurent durer des heures, ou peut-être l'inverse, à entendre la voix de Remus, plus cassée encore qu'à l'accoutumée, lui annoncer qu'il serait là au plus vite. Elle resta immobile suffisamment longtemps pour que Remus soit celui qui attrape doucement son coude au creux de sa main, chaude et rassurante, et l'attire contre lui, dans une étreinte dont il était impossible de distinguer qui portait qui, qui rassurait, consolait, supportait qui. Ce fut Remus, qui murmura à son oreille que tout irait bien, que Sirius s'en sortirait, mais Lily, outre l'admiration qu'elle éprouva pour Remus, plus encore qu'à l'accoutumée, ne put qu'espérer qu'il ne se trompât pas.

Les Potter restèrent encore près d'une heure avec Remus. Ils lui tinrent la main lorsque le médecin urgentiste lui présenter la situation, même s'il se montra bien plus fort qu'eux trois réunis. Il exigea de voir son compagnon, ' même derrière une vitre, ça m'est égal, j'exige de le voir ', et sa voix était si déterminée, son regard si ferme, si résolu, que le médecin n'eut d'autre choix, après un soupir, que de le guider vers le box dans lequel Sirius avait été installé. C'est sur ces entrefaites que la famille Potter regagna le domicile parental.

La maison était exactement telle que Harry l'avait quittée. Grande, lumineuse, conviviale. Elle était à l'image de ses parents, avec ses pans de murs couverts de photographies prises lors de leurs voyages, de leurs amis, une vie entière de souvenirs soigneusement sélectionnés parmi ceux qu'ils souhaitaient avoir sous les yeux chaque jour, y compris dans les instants les plus enfoncés dans une routine qui leur allait étonnement bien au teint. Les visages de Remus et Sirius n'étaient pas rares, de même que celui de Harry, à la différence que les dernières photographies de lui étaient trop anciennes pour qu'il s'y reconnaisse vraiment. C'était lui, bien sûr, ses cheveux, son sourire tordu, ses grands yeux verts, si verts et si grands qu'ils auraient pu être un nouvel océan, c'était son menton, son nez cassé, ses pommettes rondes, ses épaules ossues, ses genoux cagneux. C'était lui, mais dans son regard, dans son sourire, quelque chose avait changé, s'était atténué, s'était transformé.

Ron et Hermione avaient eux aussi leur place parmi les portraits en noir et blancs, plus discrets mais présents. Leurs sourires étaient immenses, joyeux. Malgré la monochromie des clichés, les taches de rousseur de Ron ne pouvaient être ignorées, pas plus que le regard pétillant d'Hermione, dont chaque bras enlaçait les épaules de Ron et Hermione.

Le jeune homme entendit Lily approcher. Les marches de l'escalier craquèrent, annonçant sa présence hésitante. Harry ferma les yeux un court instant, juste le temps de reprendre son souffle, de calmer les battements de son coeur affolé. Dans sa poche, son téléphone vibra deux fois. C'était un message.

— Harry, chéri ? souffla Lily.

Il se retourna. Face à lui, sa mère était identique à ce qu'elle avait toujours été. Ses cheveux avaient perdu de leur éclat, avec les années, et des mèches argentées leur donnait une allure particulière. Son regard était à présent orné de ridules qui trahissaient la facilité que cette femme avait de sourire. Elle se tenait en bas de l'escalier, à l'autre bout du salon, exactement comme lorsqu'elle entrait dans sa chambre, plus jeune, et se refusait à envahir son espace sans qu'il l'y autorise.

Tout n'avait finalement pas changé.

— J'allais préparer ton lit et puis, elle haussa les épaules, j'ai pensé que tu préfèrerais peut-être dormir dans le salon...

— Ma chambre sera très bien. Laisse-le lit, je vais m'en occuper.

— Alors viens avec moi, on le fera ensemble.

La chambre n'avait pas changé d'un pouce depuis son départ. Aux murs, les posters de rugby rappelèrent à Harry le jeune homme qu'il avait été : passionné par son sport, enthousiaste dès lors qu'il s'agissait de ballon ovale, avide de partager matchs et entraînements avec son père et Sirius.

— Je voulais réaménager ta chambre, sourit Lily en s'appuyant contre le chambranle de la porte. Mais ton père n'a jamais voulu qu'on décroche le moindre poster, alors j'ai fini par abandonner.

— Papa ?... Pourquoi est-ce qu'il...

— Tu es son fils unique. C'est une suffisamment bonne raison.

— Tu crois qu'il aurait voulu d'autres enfants ?

Lily laissa échapper un petit rire, et d'un geste terriblement familier, elle repoussa une mèche rebelle derrière son oreille.

— Ton père a eu l'âge mental d'un gosse de vingt ans jusqu'à ses quarante ans, un enfant était largement suffisant. Entre toi, Sirius et Remus, il était comblé.

— Et maintenant ?

— À ton avis ?

Harry se laissa tomber sur son lit. La housse de couette, d'un rouge vif, et aux décorations dorées, avait été sa préférée, lorsqu'il était plus jeune. Même pliée, prête à être mise en place, elle ravivait une quantité de souvenirs dont il n'aurait jamais soupçonné l'intensité.

— Les choses ont changé.

— La faute à qui ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as fui, après l'accident de Ron. Tu as coupé les ponts avec tout le monde, sauf Hermione. Je le sais, parce qu'elle m'en a parlé, parfois, elle me donne de tes nouvelles. À en juger ton regard, tu n'étais pas au courant, mais peu importe, ça me permet de te dire ce que je pense de tout ceci. Tu as trente ans, Harry. Tu as trente ans, une vie à toi, un métier qui te réussit, une certaine reconnaissance, ton nom est connu et reconnu dans le domaine, mais tu te comportes comme un adolescent. Tu ne donnes aucune explication concernant ton refus de nous voir plus que le minimum syndical dans l'année, tu ne réponds pas aux appels de ton père, tu n'es pas allé voir Ron à l'hôpital depuis des lustres, les Weasley n'ont pas beaucoup plus de nouvelles de toi que nous en avons, et c'est par Sirius que nous avons appris que tu avais rompu avec ton ex-petit-ami, que nous avons à peine eu le temps de connaître.

— Peut-être que si vous commenciez par... commença Harry, buté.

— Par quoi, Harry ? Par te laisser tranquille ? Par te lâcher ? Ne termine pas cette phrase, je n'ai aucune envie de te passer un savon alors que ton père se fait du souci pour toi et pour Sirius dans la pièce d'à côté, et que je sais que cette période va être difficile pour toi également.

Le jeune homme fronça les sourcils, plus touché qu'il ne l'aurait voulu. Mais Lily n'avait pas l'intention de se taire.

— Cela fait des mois que je me tais, mais ça devient invivable. Ton père ne passe pas un jour sans me demander si j'ai des nouvelles de toi. Si seulement tu voyais sa tête lorsque c'est Sirius qui nous donne de tes nouvelles, qu'il nous parle de choses tellement élémentaires de ta vie que c'est même choquant que nous ne soyons pas au courant. Nous avons toujours été là pour toi, nous avons toujours tenté d'être compréhensifs, d'être soutenants, nous n'avons jamais jugé, nous nous sommes efforcés de te montrer combien nous étions ouverts et compréhensifs concernant ta sexualité, parce qu'à la vérité, nous nous moquions de qui tu pouvais bien aimer, du moment que cela faisait ton bonheur. Nous t'avons laissé faire les études que tu souhaitais, nous t'avons aidé dès que nous avons pu, parfois même sans attendre que tu nous le demandes, énuméra Lily, dont les joues avaient pris une teinte plus rosée. Ton père et moi avons compris, après l'accident de Ron, que tu avais besoin de temps. Mais ça n'a jamais semblé suffisant, et tu n'es jamais revenu vers nous, comme si tu nous tenais responsables. Seulement j'aimerais savoir de quoi tu crois que nous sommes responsables, parce que sans réponses, je ne peux rien faire. Je ne peux ni rassurer ton père, ni te répondre à toi, je suis impuissante, et je crains le jour où nous ne serons rien de plus que des étrangers que seul leur livret de famille réunit.

Elle se rapprocha, prudente, et s'assit à côté de Harry. Sa main, légère et tiède, se posa sur la cuisse de Harry, qui leva les yeux vers elle. Malgré sa colère, elle manifestait tout de même une douceur, une tendresse à son égard qui le bouleversèrent plus que les reproches qu'elle avait retenus trop longtemps.

Trop longtemps, elle s'était tue, préférant profiter des rares fois où Harry leur rendait visite, ou daignait les appeler. Trop souvent, elle avait rongé son frein, y compris lorsque James errait comme une âme en peine dans une vie que le manque de son fils rendait tristement vide. Creuse. Du temps, elle s'en était donné, et elle en avait laissé à Harry. Elle en avait passé, avec Sirius, quand c'était devenu trop difficile pour James de parler de ce rejet que leur fils semblait leur imposer. Ensemble, ils avaient décortiqué, analysé, essayé de comprendre, le moindre mot, le plus petit détail. À son plus grand regret, Lily avait fini par adhérer à la vision de Sirius : Harry traversait, à trente ans, une crise existentielle proche de la crise d'adolescent qu'il avait eue près de quinze ans plus tôt.

Mais elle ne comprenait pas. Elle avait beau essayer, elle ne comprenait pas.

L'instant n'était pas bien choisi. Les yeux de son fils étaient encore rougis d'avoir trop pleuré, son appartement était parti en cendres, il ne lui restait plus rien que son école de cuisine, mais elle avait choisi cet instant pour lui dire ce qu'elle avait sur le coeur.

L'instant n'était pas bien choisi, mais peut-être, par la force des choses, était-ce le meilleur.

Harry se tourna vers elle. Dans son regard, Lily reconnu le doute, la culpabilité, l'incompréhension. Lui non plus ne comprenait pas ce qui lui arrivait, ce besoin de s'isoler qu'il avait développé avec les années, ce manque d'entrain qui le retenait lorsqu'il aurait pu rendre visite à ses parents, les investir dans sa vie. Elle déposa un baiser sur sa joue mal rasée, et son nez s'emplit une nouvelle fois de l'odeur de son fils, que son coeur de mère reconnaissait avec la même force et la même évidence que lorsqu'il n'avait que quelques jours.

— Nous parlerons de cela plus tard, d'accord ? Ton père a commandé des pizzas, le temps que nous préparions ton lit, elles devraient être là.

De fait, ils avaient à peine terminé de mettre la couette et les oreillers que le livreur sonnait à la porte. Mère et fils échangèrent un regard complice, et rejoignirent James dans le salon.

L'ambiance lors du repas fut timide, réservée. Contrairement à son comportement à l'hôpital, James maintint ses contacts avec Harry au strict minimum, et cela ne posa pas vraiment problème à celui-ci. Mentalement, alors qu'il mangeait ses parts de pizza à gestes mécaniques bien huilés, il énumérait la liste de ses possessions perdues.

Une grande partie d'entre elles étaient purement matérielles : avoir perdu son canapé ne lui faisait ni chaud ni froid, et la plupart des meubles ne lui manqueraient pas. Il en allait autrement pour les souvenirs qu'il avait accumulés avec les années, y compris pendant son adolescence, et dont il avait souhaité, pour certains, qu'ils le suivent dans sa nouvelle vie d'homme adulte — et s'il avait régressé depuis, cela n'enlevait rien à la douleur sourde que provoquait le fait de savoir que la matérialisation de bon nombre de moments précieux de son amitié avec Ron et Hermione étaient maintenant ensevelis sous des tonnes de gravats, de cendres et de miettes d'autres vies que la sienne.

Il savait, il comprenait que c'était une réalité, mais l'intégrer était autrement plus difficile. Donner du sens à une perte aussi importante, qui même si elle n'était que matérielle, avait un poids émotionnel non négligeable, était un effort qui rendait le déni presque rassurant. Accepter qu'en l'espace d'à peine une seconde, sa vie entière avait pris un tournant aussi dramatique, aussi imprévu, envoyant Sirius aux portes de la mort et une vie de souvenirs dans les égouts le renverrait à une époque de sa vie dont il n'avait pas encore fait le deuil, réveillait en lui des émotions qu'il n'avait pas expérimentées depuis l'accident de Ron.

Le sentiment de perte lui étreignait le coeur, lui tordait les tripes, lui donnant la sensation pénible de tomber sans fin, sans espoir de se rattraper, sans autre solution que d'espérer que l'atterrissage serait plus doux que la chute. L'impuissance, elle, était une vicieuse qui serrait et desserrait ses anneaux autour de sa gorge, se rappelant à lui quand, sur un malentendu, un instant d'inattention, il oubliait qu'il ne pouvait rien faire, ni pour aider Sirius, ni pour changer ce qu'il s'était passé. Elle s'assurait qu'il n'oubliait pas son existence, se faisait menaçante, étouffante, suffisamment pour qu'à plusieurs moments du repas, il se sente suffoquer de l'intérieur, prisonnier d'un corps qui continuait à rendre le change à ses parents, hochant la tête lorsque Lily lançait une remarque banale et dénuée de de risque, levant les yeux au ciel, comme de coutume, lorsque James tenta un trait d'humour qui resta coincé dans sa gorge, quelque part entre les lame de rasoir qui lui brûlaient la trachée depuis qu'il avait appris la situation de Sirius.

Ils ne s'éternisèrent pas, abandonnèrent la pizza dans son carton. Pendant que James et Lily partaient boire leur café sur la terrasse, aux faveurs des douces soirées printanières, Harry préféré aller se coucher, s'isoler dans une chambre qu'il ne reconnaissait plus vraiment comme la sienne. Il savait qu'il avait été, un jour, ce jeune homme insouciant, que ses camarades regardaient avec envie lorsque James passait le chercher au collège, puis au lycée, si cool que Harry paraissait presque banal en comparaison. Il avait été ce jeune homme qui riait aux éclats, toute retenue oubliée, lorsque Ron improvisait un trait d'esprit ou une pitrerie. Il avait tenu la chandelle, parfois, entre Hermione et le rouquin, les avait vus évoluer, se découvrir en tant que couple, avait écouté leurs plantes, leurs doutes, sans répéter à l'autre qu'ils étaient partagés, et avait adoré les voir apprendre à s'aimer, à s'accepter et à envisager un futur dont ils n'imaginaient pas qu'il serait brisé.

À présent, la situation était différente.

Allongé dans son lit devenu trop petit, sur le dos, un bras plié derrière la nuque, Harry regardait le plafond, se remémorant les paroles de sa mère, les images qu'il gardait de son immeuble en flammes, la sensation de l'odeur de brûlé, la chaleur étonnante que les ruines dégageaient alors même que les pompiers avaient quasiment terminé de les éteindre, la confiance aveugle dans le regard de Remus. Le soulagement dans celui de James. La colère, perceptible, la lassitude, à peine cachée, dans les paroles de Lily.

Il avait beau chercher, réfléchir, retourner, dénouer et ré-emmêler son cerveau fatigué, il ne pouvait que donner raison à sa mère, et c'était d'autant plus douloureux : il n'y avait jamais eu de raison profonde à sa fuite, rien qui justifie qu'il ait décidé, sans même en avoir conscience...

Ses pensées furent interrompues par une vibration dans la poche de son jean. Il se contorsionna afin d'attraper le téléphone. C'était le second message que lui laissait Draco ce jour-là.

' Ton pavlova me manque. Tes croissants, aussi. '

' Ton cul aussi, un peu. '

Un sourire étira ses lèvres, avant qu'il soit assailli par un sentiment de culpabilité écrasant.

' Mon cul ou ma cuisine, il va falloir choisir '.

La réponse ne se fit guère attendre. Malgré les sept heures de décalage horaire (d'après ce que Harry avait calculé), le blond semblait capable de lui écrire, pour peu qu'il en ait l'envie, à n'importe quelle heure.

' Ta cuisine a déjà fait ses preuves. '

' Mon cul aussi, si je me souviens bien. '

' Peut-être sur un malentendu, Potter. '

' Tu es un enfoiré. '

' Le découvres-tu seulement maintenant ? '

' Non, mais l'ampleur du phénomène m'étonne à chaque fois. Tu devrais dormir. '

' Je dors peu. '

' Moi pas. Tiens-moi au courant de ton retour à Londres. '

Draco repoussa le téléphone portable.

Seule la nuit était en mesure de lui offrir un peu de répit, un peu d'air dans une chaleur étouffante qu'il avait de plus en plus de mal à supporter. Toute son enfance, sa mère lui avait répété qu'il était une créature au sang chaud, qui avait besoin que le monde autour de lui soit le plus frais possible. De fait, Draco ne parvenait vraiment à travailler et à se concentrer la nuit, à la faveur de la fraîcheur nocturne, de la lumière lunaire et de courants d'air qui, lorsqu'ils soulevaient ses cheveux ou caressaient sa peau, lui provoquaient des frissons infiniment plus appréciables que les gouttes de sueur que lui affligeait le climat local la journée.

C'est aussi la nuit qu'il s'autorisait à penser à Harry, aux messages qu'il lui envoyait — ça n'était en réalité pas tout à fait exact : il se contentait de répondre aux siens. Pas de premier pas, jamais, mais il y avait toujours dans le ton un petit quelque chose qui lui donnait le sentiment qu'il n'agissait pas ainsi par politesse. Harry Potter n'était pas fondamentalement quelqu'un de poli, pas dans le sens où les individus que fréquentaient habituellement Draco l'auraient entendu : il ne faisait les choses que parce qu'il en avait envie, et quand il acceptait cette envie.

Lui-même s'étonnait du naturel avec lequel il lui écrivait.

Ecrire était simple.

Bien moins intime, bien moins profond, bien moins porteur de conséquences que de parler, que de laisser ses émotions, ses sensations, ses opinions moduler sa voix, ses expressions, le dessin de ses lèvres et l'ouverture de ses pupilles.

Ces derniers jours, à Perth, les affaires avaient pris un tournant que Draco n'avait pas imaginé.

D'abord, Pansy était revenue.

Il est emmêlé dans les draps. Un coin est enroulé autour de son mollet, un autre couvre à peine son dos, et son visage est enfoncé dans l'épaisseur confortable d'un oreiller. Comme chaque nuit depuis son arrivée à Perth, il lui a fallu attendre que l'aurore pointe le bout de son nez pour parvenir à trouver le sommeil. Il s'est ressourcé, s'est nourri de la fraîcheur de la nuit, et est enfin parvenu à s'endormir. Son repos n'a pas été serein, si l'on en croit l'état du lit, les draps retournés, emmêlés, froissés, si l'on se fie à son corps tordu dans une position cocasse, en diagonale dans le lit, les jambes écartées et repliées, et le grognement peu amène qu'il pousse quand les coups contre la porte de la chambre se répètent.

Toc, toc, toc.

Il grogne dans son sommeil, importuné par un son dont il ne sait s'il est réel ou s'il est une part de ses songes. Draco fait partie de ces personnes qui ne se souviennent jamais de leurs rêves, qui parviennent à se convaincre qu'ils ne rêvent donc tout simplement pas. Parvient-il à se convaincre que son humeur, au petit matin, est totalement étrangère aux histoires qui peuplent ses nuits ?

Toc, toc, toc.

Les coups sont plus forts. Draco ouvre un oeil, grogne une nouvelle fois, cache son visage de son avant-bras, plie et déplie ses jambes. Son corps nu est encore chaud de sommeil, mais dans le gris de ses yeux, on ne peut guère s'y tromper, c'est l'agacement qui étincelle. Être réveillé alors qu'il a enfin réussi à trouver le sommeil dans la chaleur grotesque de l'Australie est une provocation qu'il ne peut pas accepter.

Toc, toc, toc.

Il repousse les draps, passe une main dans ses cheveux, se redresse. Sa peau est moite, moins pale qu'à l'accoutumée. Le soleil de l'Australie l'a délicatement dorée, et les rares fois où il s'est autorisé à profiter de la piscine de l'hôtel n'y sont pas étrangères. Sur le bas de son ventre, le tatouage a cet air endormi, calme et serein, à des années-lumière de l'humeur massacrante de Draco. Nu comme un vers, il s'avance vers la porte, qu'il ouvre sur une Pansy élégante comme jamais. Sous ses lunettes de soleil, elle hausse un sourcil à la vue de la tenue plus que légère de son associé, et entre dans la pièce sans autre forme de préavis.

— Parkinson, marmonne Draco, glacial.

— Heureuse de te voir aussi, Draco.

— Qu'est-ce que tu fais ici, au juste ?

— J'ai décidé de ne pas partir, figure-toi. Tu t'es comporté comme un connard arrogant et mal élevé, et autant j'étais au courant pour le connard arrogant, autant quelque chose me dit que Narcissa n'apprécierait pas de savoir que ton comportement remet en question la façon dont elle t'a élevé, indique Pansy, parfaitement à l'aise, en déposant son sac sur la table basse.

Il s'assit sur l'un des fauteuils de la suite, sans prendre la peine d'enfiler quoi que ce soit. Dans cette chambre, ils sont deux prédateurs, deux animaux terribles capables du pire, au mieux. Pansy, féline et sensuelle, perchée sur de hauts talons qui lui confèrent une allure d'une grâce presque indécente, ne parvient plus à tromper Draco depuis bien longtemps, mais le surprend parfois, tant elle est patiente, capable de veiller sur sa proie jusqu'au moment opportun. Draco, lui, est venimeux, use de son charme froid et reptilien, hypnotique et irrésistible. Ils ont cela en commun : lorsqu'ils ont choisi une proie, celle-ci n'a plus d'autre choix que de se rendre. Pire encore, elle en vient à souhaiter se laisser aller aux griffes de l'une et aux crocs de l'autre, libération presque plus confortable que le charme dangereux qu'ils ont affuté comme l'on aiguise les meilleures lames.

La robe blanche épouse parfaitement ses courbes, son ventre plat, ses cuisses légèrement plus larges que ce que les canons de beauté suggèrent habituellement, sa taille fine et la cambrure de sa chute de reins. À l'instar de Draco, elle a profité du soleil ; il la soupçonne même d'avoir passé de longues heures à profiter de la fraîcheur d'une piscine quelconque, peut-être même de la plage, pendant que lui-même étouffait dans les bureaux mal climatisés de ses clients potentiels et de ses nouveaux contacts.

— Ça ne me dit pas ce que tu fais ici, réplique Draco de l'air de celui qui s'ennuie profondément.

Pansy s'appuie contre le fauteuil, face à Draco, posant une fesse contre le dossier.

— Tu es mon ami, Draco. J'ai beau détester ce que tu m'as fait, et la façon dont tu te comportes avec moi, j'ai envie de te donner une nouvelle chance.

Draco ricane, méprisant. La seule réaction de Pansy est de sourire.

— Je te connais comme personne. Mieux que Blaise, même. Tu aimes ton métier, peut-être plus que tu ne nous aimes, Blaise et moi. Et même si je t'aime, il est hors de question que tu m'empêches de faire mes preuves. Si je pars, Draco, non seulement une partie des clients risque de me suivre, mais en plus, tu ne parviendras pas à en faire venir de nouveaux.

Avant que Draco ne proteste, ce qu'il est sur le point de faire, à en juger le froncement de ses sourcils, et sa bouche qui s'entrouvre, Pansy poursuivit.

— Tu es doué, tu es charismatique, tu es intelligent, parce que l'art est toute ta vie. Mais la commerciale, ici, celle qui séduit, qui fidélise, qui amène les clients à accepter des contrats bien plus coûteux que ce qu'ils avaient ne serait-ce qu'envisagé, c'est moi. Celle qui parvient à les convaincre de nous choisir nous, de te choisir toi, Draco, c'est moi. Ils sont impressionnés par ton talent, savent que ton nom a du poids, du sens, ils t'admirent et te respectent, mais je suis celle qui touche leurs affects, je suis celle avec qui ils ont envie d'avoir des contacts, parce que si ça n'était que toi, ils t'éviteraient au maximum.

La jeune femme s'interrompt, consciente de la dureté de ses propos, de la cruauté, presque, dont elle fait preuve. Mais il est plus que temps qu'elle fasse respecter son talent, et que Draco cesse de la considérer comme acquise. Elle s'est tue trop longtemps, bridant son propre caractère passionné, ses propres ambitions, au nom d'une amitié et d'une loyauté envers Draco qu'il ne manifeste pourtant pas à son égard. Longtemps, elle a cherché à dire les choses, à arrondir les angles avec lui, abandonnant une habitude d'honnêteté et de franchise en toutes circonstances qui a pourtant fait la force de leur amitié, lorsqu'ils n'étaient encore qu'enfants.

Après tant de temps passé à forcer le respect, dans sa propre famille, dans son entourage, mais aussi dans son propre réseau professionnel, elle a oublié que Draco n'est pas seulement son ami : il est aussi un autre adversaire. Le plus grand, le plus redoutable, celui qui peut véritablement la mettre en difficulté. Elle a oublié, à force de vouloir faire ses preuves, que le meilleur moyen de gagner le respect de Draco est de l'affronter, de s'imposer. Elle a oublié que ce qu'il aime chez elle, c'est sa ténacité, sa force de caractère, cette capacité qu'elle a de s'imposer, de faire usage de la force, de la menace, voire même de la dissuasion. Elle a oublié qu'il n'y a pas plus fier que lui lorsqu'elle affiche ce petit sourire victorieux qui signe une victoire, une réussite personnelle.

Décider de revenir vers Draco n'a pas été de tout repos, et c'est justement de repos dont elle a eu besoin. Pendant plusieurs jours, elle a visité, découvert, s'est accordé des séances de shopping, de dépaysement, mais la majorité de son temps s'est trouvée consacrée à une décision qu'il était plus qu'indispensable qu'elle prenne : partir ou rester. Renoncer ou s'accrocher. Abandonner ou s'imposer. Fuir ou se battre. Détruire une amitié, ou retrouver une proximité qui depuis longtemps se limite trop à préparer les valises de Draco, à prendre l'avion avec lui et à lui servir de paillasson.

Pansy se retient de se mordre la lèvre. Montrer son incertitude, ses doutes, n'est pas la meilleure stratégie : Draco risquerait trop d'en profiter pour profiter de cette faiblesse affichée. Elle affiche donc un sourire confiant, et elle connait suffisamment bien Draco pour savoir que sa décision est déjà prise. Pourtant, il lui faut entendre une réponse. C'est un besoin, une nécessité absolue, pour elle, pour repartir sur de bonnes bases, envisager une coopération qui ne soit pas tordue, déséquilibrée, qui lui permette, à elle, de s'épanouir, de travailler pour elle en plus de trimer pour Malfoy.

— J'ai besoin que tu prennes une décision, Draco. Et j'ai besoin que tu la prennes maintenant.

**.*.*.*

Et voici la fin du chapitre 5! Si je suis tout à fait franche, je dois dire que so far, ce chapitre est mon préféré. Il m'a donné du fil à retordre, c'est le moins qu'on puisse dire, mais je considère que ça y est, l'histoire commence **vraiment**. Ca a mis du temps à s'installer, mais c'est parti, et c'est parti pour de bon. La bonne nouvelle, également, c'est que la publication ici est maintenant synchro avec la publication sur les autres sites sur lesquels je publie également, ce qui signifie que je posterai à l'avenir ici tous les samedi (dans l'optique où le chapitre sera prêt à temps, auquel cas ce sera publié le samedi suivant).

Nous devrions donc, je l'espère, nous retrouver le samedi 29 Avril (cela dépend un tout petit peu de ma correctrice, mais... croisez les doigts avec moi, oui ?)

N'hésitez pas à laisser un petit mot, c'est toujours si agréable.

Shelby.

Chapitre 6 - partie 1

Honte à moi, je suis en retard pour la publication de ce chapitre. On abandonne un peu Harry (pour mieux le retrouver au chapitre prochain) pour partir au bout du monde retrouver Draco. Souvenez-vous, Pansy lui a posé un ultimatum suite à son comportement, eh bien, disons le, de salaud, suite auquel elle avait d'abord décidé de rentrer en Angleterre. Mais ces deux-là ont une relation à la hauteur de leur caractère : orageuse et profonde.

J'espère que vous apprécierez ce chapitre autant que je l'ai aimé, et que j'ai passé un agréable moment à l'écrire (aussi difficile qu'il ait été, en témoigne mon retard de publication). L'histoire devient, à mes yeux, un peu plus complexe, ce qui explique, j'imagine, que tout ne me vienne pas aussi facilement. Aussi, dorénavant, je vous tiendrai au courant sur mon profil des possibles retards de publication (je reste sur des publications hebdomadaires, cependant, c'est mon optimisme !).

Pour la musique, je vous conseille l'OST de Black Sails, qui n'a certes peu à voir avec le chapitre, mais est très inspirante.

À la semaine prochaine.

Shelby.

.*.

Chapitre 6.
Première partie.

Sur le sol en marbre, les talons aiguille de la jeune femme claquaient avec une régularité inquiétante, métronome implacable... Et exaspérant.

Dans le hall de l'hôtel, les clients allaient et venaient, indifférents à cette femme élégante dont le visage trahissait une profonde réflexion. Pansy Parkinson n'avait jamais été de ces personnes dont on devinait l'agitation ou l'inquiétude. En revanche, il était aisé de remarquer qu'elle était plongée dans ses pensées : le monde autour d'elle avait cessé d'exister, seules comptaient les idées qu'elle triait méthodiquement dans un coin de son esprit, échafaudant une stratégie dont même elle considérait qu'elle était trop risquée.

Sublime dans sa robe griffée, perchée sur des talons qui auraient donné le vertige à bien d'autres femmes, elle incarnait une forme de classe impeccable, même s'il eut été malhonnête de la prétendre subtile. D'aucuns l'auraient qualifiée de vulgaire, avec ses formes parfaitement mises en valeur. Elle portait ses vêtements sur-mesure comme une seconde peau, et tant pis si avec ses jambes galbées et les décolletés suggestifs qu'elle portait parfois, avec ses épaules découvertes et ses jupes quelquefois un peu trop courtes elle outrepassait les convenances.

Son visage, qui dans sa jeunesse avait été plutôt quelconque, au mieux, avait gardé une forme de beauté très particulière, peu commune, selon les uns, exotique, selon les autres. Ses lèvres, pleines et au dessin très net, présentaient un arc de cupidon particulièrement marqué, ce qui conférait à son sourire une allure peu commune, un avertissement, même. Ses lèvres étaient à Pansy ce que son nez était à Cléopâtre, outil de charme dont elle usait et abusait sans la moindre gêne, consciente que son sourire pouvait faire fondre le plus réticent des adversaires et glacer l'atmosphère aussi sûrement qu'une nuit d'hiver l'instant d'après. Pourtant, ce jour, c'est son regard qui en disait le plus long, qui trahissait le plus son état d'esprit.

Les prochains instants seraient décisifs. La jeune femme craintive, hésitante et facilement manipulable qu'elle avait été et reléguée dans un placard de la honte quelque part dans son esprit semblait avoir laissé des séquelles ; elle leva ses mains, observant leur tremblement. Elle n'avait pas peur. Elle était terrorisée.

Terrorisée à l'idée de tout perdre, terrorisée à l'idée de réaliser qu'elle avait peut-être même déjà tout perdu.

Elle était terrorisée de la réaction qu'aurait Draco, du regard qu'il porterait sur elle. Terrorisée qu'il se comporte comme son patron, ce qu'il était, plutôt que comme son ami, ce qu'il était supposé être également. Terrorisée que face à cet homme qu'elle aimait profondément, beaucoup trop, la jeune fille timide au béguin sournois avale la femme forte et détruise des années de travail sur elle-même, des années passées à se prouver qu'elle était capable, qu'elle était impitoyable, qu'elle pouvait mordre, griffer, convaincre et vaincre sans avertissement.

Pour le sport, pour les affaires. Pour le plaisir.

Pansy Parkinson n'était pourtant pas femme à avoir peur. Des années durant, elle s'était plu à penser ainsi, à se rassurer avant chaque épreuve, avant chaque difficulté, et elle avait affronté chaque étape de sa vie avec la même détermination.

À présent, elle découvrait que si la peur ne lui était pas étrangère, elle n'avait pas la trouille fuyarde pour autant. La

couardise n'avait jamais fait partie des valeurs qu'elle défendait, et si Draco avait parfois tendance à serpenter pour éviter des confrontations qu'il jugeait particulièrement ennuyeuses, Pansy bouillonnait d'impatience : le confronter était devenu un besoin. En totale contradiction avec sa peur, évidemment, mais plus l'échéance approchait, plus elle comprenait qu'elle ne serait tranquille que lorsqu'elle aurait mis des mots sur ses sentiments, sur la cruauté de ce que Draco lui avait infligé. En l'humiliant comme il l'avait fait, en la niant de cette façon devant leur contact, il avait décrédibilisé son travail, son sérieux, son importance dans l'entreprise Malfoy, à la fois envers le client, mais également envers elle-même.

Après être partie de l'exposition de Cairns, où elle avait planté Draco, Pansy avait rejoint leur hôtel, et avait préparé ses affaires. Disparaître était la meilleure chose à faire, la seule option envisageable. Elle devait quitter l'Australie, rentrer chez elle, à Londres, et mettre au point une vengeance à la hauteur de la trahison de son supposé ami.

Tu parles !

Draco l'avait ridiculisée, l'avait faite passer pour une vulgaire assistante à peine capable de filtrer les appels. Elle sentait encore la chaleur de l'humiliation le long de son épine dorsale, ses orteils qui s'étaient crispés, sa nuque qu'un frisson avait traversée, alors que Malfoy débitait son speech ridicule et méprisant.

En route vers l'aéroport, droite et fière à l'arrière d'un taxi, Pansy avait subitement changé d'avis et demandé au chauffeur de faire demi-tour. De toute sa vie, elle n'avait abandonné que la certitude qu'un jour Draco pourrait l'aimer comme elle l'aimait alors ; ça avait été sa meilleure décision, et chaque jour, malgré les battements parfois un peu erratiques de son coeur lorsqu'elle s'y attendait le moins, elle se remerciait d'avoir su mettre de côté ses sentiments amoureux, car cela lui avait permis d'atteindre une forme de développement personnel et de réussite professionnelle alors inespérée.

La jeune femme s'était installée dans un autre hôtel, avait pris du temps pour elle, réfléchi à ce qu'elle dirait à Draco, murissant une décision qu'elle ne regretterait pas ; ça n'était pas dans sa nature. Pendant qu'on la massait, qu'on la coiffait, qu'on l'épilait, la recouvrait de savon noir puis qu'on raclait sa peau, pendant qu'on l'invitait à s'immerger dans un bain de boue malodorante, pendant qu'on s'occupait de ses mains, de ses pieds, des peaux mortes de ses talons, gommait son visage, ses jambes, son dos, ses fesses, son cerveau n'avait eu de cesse de mouliner, de chercher les mots, les idées, les propositions qu'elle ferait ensuite à Draco.

Quand on lui servait un cocktail, un petit déjeuner, un déjeuner, un diner ou un encas, quand elle visitait, faisait du lèche vitrine, explorait la ville, découvrait les recoins les plus charmants et les bâtiments les plus improbables, qu'elle se familiarisait avec la culture australienne, qu'elle dévorait musée sur musée, exposition sur exposition, galerie après galerie, son esprit n'avait jamais de détente, jamais de repos, car si tourner le dos à Draco avait été une décision indispensable, la situation qui en découlait n'était ni confortable, ni souhaitable.

Elle ne voulait perdre ni son ami, ni son travail. Elle ne pouvait renoncer ni à son affection, ni à sa confiance, ni à son respect, pas plus qu'elle ne pouvait abandonner la carrière qu'elle s'était acharnée à construire. Pour cela, elle se détestait, se morigénait constamment de dépendre d'un homme qui, s'il n'était pas incapable de ressentir, ne prenait guère la peine de communiquer sur ses émotions. Son esprit était fermé, et si Pansy savait qu'elle comptait parmi les rares personnes à y avoir un tant soit peu accès, avec Blaise et Narcissa Malfoy, sa mère, cela ne suffisait pas. Cela ne suffisait plus, pas alors qu'elle se battait bec et ongles pour qu'il remarque ses efforts.

Son arrivée à Perth, quelques heures plus tôt, avait ajouté en réalité à sa situation. Après avoir tourné les talons, elle allait convaincre Draco de lui redonner une chance. Mieux encore, elle lui ferait comprendre qu'à compter de ce jour, elle travaillerait pour elle-même en priorité.

Pansy ne le supplierait pas, elle ne s'agenouillerait pas à ses pieds pour le convaincre de la pardonner, elle ne serait pas contrite. Elle ne serait pas désolée, elle ne serait pas faible, elle ne serait pas, elle ne serait *plus* la jeune femme amoureuse qu'elle avait été. Cet homme qui lui serait à jamais inaccessible.

Qu'il soit beau comme une statue grecque, qu'il soit intelligent, qu'il possède un humour mordant, pince-sans-rire, qu'il sache la faire rire et qu'il rit à ses propres traits d'humour, qu'il aime l'art autant qu'elle, qu'il voit le monde comme une contrée étrangère à envahir, comme une partie d'échec à livrer sans pitié, qu'il soit ambitieux et qu'il ait les plus beaux yeux qui lui avaient été donné de voir ne suffisait plus à justifier qu'elle s'oublie à son profit.

Non. Dès à présent, elle lutterait pour elle-même.

Elle serait un gladiateur, une guerrière, elle serait aussi belliqueuse que nécessaire, armée jusqu'aux dents de son intelligence, de sa culture, de son opiniâtreté, maligne et stratège chaque fois que cela serait nécessaire. Elle serait convaincante, elle serait la femme décidée et impitoyable qu'elle avait dû être, à chaque étape, à chaque jour de sa carrière.

Pansy avait abattu chaque obstacle qui s'était dressé devant elle.

Elle abattrait le suivant. Y compris s'il s'appelait Draco Malfoy.

..*

— J'ai besoin que tu prennes une décision, Draco. Et j'ai besoin que tu la prennes maintenant.

Draco retira ses lunettes de soleil d'un geste fluide. Il avait roulé le bas des manches de sa chemise sur ses avant-bras, lui conférant une allure plus détendue qu'à l'accoutumée. À ses côtés, Pansy affichait un petit sourire conquérant. Rien dans leur attitude n'aurait pu trahir la crispation pourtant palpable qui perdurait entre eux après leur discussion de la semaine précédente, si ce n'est peut-être la pointe de satisfaction dans le sourire inhabituellement large de Pansy. Malfoy, lui, était égal à lui-même. Fier, altier.

Le building dans lequel ils venaient d'entrer était le plus prestigieux dans lequel on les avait conviés depuis leur arrivée en Australie. Si le climat était resté une énigme aux yeux du blond, bien que moins incommodé par la chaleur qu'il ne l'avait été dans un premier temps, leurs affaires avaient pris un tour de bien meilleur augure. Les lieux en étaient une preuve plus que parlante : tout ici respirait le luxe, le raffinement, le business élevé au rang d'art dramatique, la glorification de la réussite et du pouvoir. Dans l'immense lobby, à distance raisonnable des portiques de sécurité que gardaient une équipe presque trop nombreuse d'agents de sécurité en costume de marque, une fontaine non moins immense semblait être la pièce maîtresse des lieux, la clé de voute d'un lieu construit autour et en fonction d'elle. La verdure, présente et mise en valeur dans le moindre recoin, accentuait une ambiance futuriste et axée sur la nature, l'écologie, la symbiose avec la terre. Rien à voir avec les lieux feutrés, intimistes et parfois étouffants dans lesquels la plupart des collectionneurs européens de la connaissance de Draco aimaient se vautrer, et c'était particulièrement saisissant. Agréable, même.

Respectant les consignes, Pansy avait passé autour de son cou le cordon d'identification, au bout duquel pendouillait une carte indiquant son nom, prénom, une photo et les raisons de sa venue. Draco, lui, avait ignoré les consignes des agents de sécurité et glissé le cordon dans sa poche, fidèle à lui-même.

Ils n'attendirent qu'un court instant, car à peine avaient-ils passé les habituels portiques de sécurité que déjà une femme dont l'allure détonait avec les lieux s'approchait d'eux d'un pas vif, un immense sourire plaqué sur le visage. Ses cheveux longs, blonds, étaient agrémentés ici et là de mèches bleues, et ses lèvres, dont il était aisé de deviner qu'elles étaient faites pour sourire, étaient peintes d'un rouge foncé qui contrastait agréablement avec la pâleur de sa peau. Du reste, elle était habillée avec élégance, et presque avec sobriété, offrant un contraste saisissant qui, Pansy y aurait mis sa main à couper, ne pouvait qu'attirer l'attention sur elle.

— Mr Malfoy ? Mrs Parkinson ? demanda-t-elle vivement en leur serrant la main tour à tour.

Sa poigne était ferme, chaude et aussi énergique que toute sa personne. Sa silhouette généreuse, gironde, même, n'enlevait en rien à la beauté qu'elle dégageait, à cette aura pleine de joie de vivre que son comportement trahissait au moindre de ses gestes.

— Je suis Valentine, l'assistante de Mr Capet, expliqua-t-elle tout en leur faisant signe de la suivre. Philippe n'est pas encore arrivé, mais le temps de vous servir un café, ou un thé, d'ailleurs, poursuivit-elle avec un regard entendu pour Pansy, qui ne put retenir son sourire, il devrait être là. Il est en réunion, et vous savez comment sont les actionnaires, à toujours poser des questions qui ne sont pas sur l'ordre du jour, à demander une quantité effarante de détails... Philippe adore ça, il adore les sécher, vous verriez ça, c'est un vrai spectacle. Moi, j'aime beaucoup moins, parce que qui se tape la retranscription et le compte-rendu ? Moi, évidemment, ajouta-t-elle se roulant des yeux à l'attention de Draco, qui se contenta d'un hochement de tête à peine perceptible.

Elle les invita à entrer dans un immense ascenseur, dont l'une des parois donne sur l'extérieur du building. À mesure qu'ils gravissent les étages, la ville se dévoilait, immense et magnifique, encerclée par le désert, impressionnante, si différente de ce que connaissent Draco et Pansy que c'en était dépaysant, voyage au-delà du monde lui-même.

Un salon de réception jouxtait le bureau de Phillipe Capet. De salon, il n'avait en vérité que le nom, à des années-lumière des salons et boudoirs typiquement anglais auxquels les britanniques étaient habitués. Loin des atmosphères élégantes, parfois surchargées, si chaleureuses qu'elles en devenaient étouffantes, des parquets anciens et des moulures, des lourds rideaux et des atmosphères parfois décalées dignes des grandes années de la pop anglaise, des Sex Pistols, de Blur et des fêtards invétérés qui côtoyaient les élites bourgeoises. Le sol de béton ciré, les interminables baies vitrées, les meubles minimalistes donnaient à la salle une atmosphère presque froide, quoi que très lumineuse. Pourtant, les immenses tapis, épais et de couleurs et tailles différentes, cassaient cet effet. Certains, blancs cassés, aux boucles épaisses et douces dans lesquelles les pieds s'enfonçaient confortablement, invitaient au repos, aux siestes interminables, au repos assumé après une longue réunion, aux verres de whisky à la fin d'une journée harassante, aux étreintes passionnées, aux virées en dehors du temps et de l'espace, aux...

Draco pinça les lèvres, chassant ces pensées qui n'avaient pas lieu d'être à ce moment précis. Imaginer Potter nu sur ces tapis était certes plus qu'agréable, tentant, même, mais considérant les kilomètres qui les séparaient et l'absence de réponse du chef à ses messages depuis la semaine précédente, il valait mieux s'épargner une frustration inutile. Non pas qu'il fut véritablement frustré, par ailleurs.... Les Australiens, avec leur teint hâlé et leurs muscles sans subtilité offraient d'agréables échappées, quoi qu'un peu fades et prévisibles. Rien à voir avec les anglais. Rien à voir avec Pot...

— Sucre ? Crème ? Citron ? lui demanda Valentine, l'interrompant dans ses pensées alors qu'elle déposait un café devant Pansy.

Draco cligna des paupières, avant de refuser, d'un geste de la main, les propositions de l'assistante.

La jeune femme, dont le sourire restait enthousiaste, ne se formalisa pas, et s'installa dans l'un des deux profonds fauteuils face à Draco et Pansy.

— Que savez-vous de la fondation Capet, exactement ? demanda Valentine, entrant très directement dans le vif du sujet.

Draco et Pansy échangèrent un regard. Que Valentine abandonne les banalités d'usage aussi rapidement avait de quoi étonner.

— C'est une fondation qui aide les familles autochtones à se scolariser, commença Pansy avec prudence, sa taille de café entre les mains.

— Je pense que nous devrions attendre Philippe, la coupa Draco froidement.

Valentine leva les yeux vers lui, et pencha sa tête de côté. Dans cette position, elle ressemblait à une gamine, mais l'illusion ne passait pas : elle était bien plus que cela.

— Bien sûr, je suis toujours trop pressée, quand il s'agit de faire affaires. Voyez-vous, Philippe est en discussions avec plusieurs galeristes européens et américains, ainsi qu'un asiatique.

— Il me semblait pourtant qu'il ne souhaitait collaborer qu'avec une seule galerie, releva Pansy, un léger sourire aux lèvres.

— C'est le cas. Mais il souhaite signer avec des personnes sur qui il pourra compter sur le long terme.

— Vous avez donc pensé que nous faire passer un entretien d'embauche serait judicieux, répliqua Draco sans paraitre surpris.

— Je n'aurais pas dit cela de cette façon, à vrai dire, nuança Valentine, avant de porter un petit bâton de bois enrobé de cristaux de sucre à sa bouche.

— Ce ne sont pas des sucettes, Valentine, tu le sais. C'est fait pour faire fondre le café.

La jeune femme se tourna vers la direction d'où provenait la voix. Dans l'encadrement de la porte, appuyé contre le chambranle, les bras croisés sur le torse, l'homme semblait particulièrement amusé par la situation.

— Philippe ! s'exclama Valentine en se redressant, se dirigeant vers lui, sans pour autant lâcher le bâtonnet de bois.

L'homme fit quelques pas en leur direction. Grands, quasiment autant que Draco, il avait une silhouette un peu plus large également que celle du blond. Bien que brun, portant des cheveux légèrement bouclés en contraste avec les coupes blondes des surfeurs que les anglais croisaient un peu partout depuis leur arrivée en Australie, sa peau tannée par le soleil ne trompait pas. Cet homme était habitué au grand air.

— Veuillez m'excuser, poursuivi le brun en tendant sa main à Pansy, puis à Draco.

Sa poigne était ferme, et son regard franc ; il n'avait aucune gêne perceptible à regarder ses interlocuteurs dans les yeux. Draco esquissa un sourire amusé. Même sans le connaître, cet homme semblait intéressant, et c'était le seul, parmi les potentiels clients qu'il avait rencontrés au cours des derniers jours, à propos duquel il était en mesure d'affirmer qu'il prendrait du plaisir à échanger avec lui.

— Le problème des entreprises du bâtiment et de l'immobilier, comme Capet Real Estate, c'est que tout ne se passe pas toujours comme prévu. Nous tenons à nous déplacer en personne dès que cela est nécessaire, mon père et son père avant lui le faisaient déjà... C'est agréable pour nos clients comme pour nos investisseurs, mais cela implique une certaine... Flexibilité dans nos plannings, poursuivit-il en s'asseyant à son tour, précédé de peu par Draco.

Valentine déposa devant lui un large verre rempli d'un étrange liquide vert épais, que Draco associa immédiatement à ces affreux smoothies dont se gavaient les sportifs anglais, même si selon lui, cela ressemblait plus à un quelconque fluide corporel nauséabonde, ou à une forme de vase malodorante. Pour sa part, le thé était la seule boisson qui, en dehors de la bière et du vin, qui vaille la peine que l'on sorte un verre.

— Comme Valentine était sur le point de vous l'expliquer, Capet Real Estate s'est investie depuis de nombreuses années dans le domaine associatif. Nous sommes d'origine française, voyez-vous, mais dès que nous sommes arrivés en Australie, il y a de cela près de cinq générations, nous avons eu à coeur de travailler avec et pour les autochtones plutôt que contre eux. La fondation Capet n'est que la suite logique de cet engagement éthique et équitable qui est le nôtre, et aujourd'hui, nous avons décidé de vendre certaines de nos oeuvres d'art.

— En quoi est-ce une nouveauté ? demanda Draco de sa voix trainante, son accent anglais ressortant bien plus qu'à l'accoutumée.

— Habituellement, nous vendons ces oeuvres en Australie, voire en Océanie. L'acheteur le plus éloigné que nous ayons eu jusqu'à présent était japonais. Mais nous souhaitons encourager la philanthropie à travers le monde, c'est

pourquoi nous sommes à la recherche d'associés sur qui nous pourrons compter pour trouver les meilleurs acheteurs, y compris de l'autre côté du globe.

— Vous parlez d'associés, mais votre fondation n'est pas lucrative, n'est-ce pas ? demanda Pansy.

— C'est exact, acquiesça Philippe.

— Donc, vous attendez de nous que nous exposions ces oeuvres dans notre galerie, à Londres, et que nous les vendions pour vous sans rien toucher d'autre qu'un remboursement de nos frais, c'est exact ?

— En vérité, non. Nous vous proposons d'exposer les peintures et les sculptures dans votre galerie. Il n'y a pas de remboursements de frais, la corrigea Philippe, dans un sourire qui dévoilait une quantité de dents presque trop importante.

Draco fronça les sourcils, et se redressa, prêt à prendre la parole. Pansy lui lança un regard, et poursuivit.

— Mr Capet, quelle partie de la définition de ' associés ' n'est pas claire pour vous ?

Capet laissa échapper un petit rire. Valentine, à ses côtés, buvait ses paroles sans retenue.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Mrs Parkinson. La Galerie Malfoy est en train, depuis votre arrivée en Australie, de se faire une réputation... Disons plus que passable. Voyez-vous, je sais que les manières anglaises sont très codifiées, et je ne doute pas que vous êtes tout à fait dans votre élément de votre côté de l'hémisphère, mais ici... Eh bien, vous détonnez. Ici aussi, les codes sont très clairs, et le bouche à oreille très efficace. Après vos coups d'éclat à Cairns, j'ai bien peur que la suite du voyage ne soit compromise. Oh, vous aurez des rendez-vous, évidemment, poursuivit-il sans se départir de son sourire ni de son enthousiasme, mais ils n'aboutiront pas. Les australiens sont des personnes très polies, très conviviables, très souriantes. C'est le bronzage qui fait cet effet. Le milieu de l'art est minuscule, et nous nous connaissons tous.

Draco haussa son sourcil plus haut encore que précédemment, mais ne broncha pas. Les termes de son accord avec Pansy étaient clairs : elle lui prouvait qu'elle était capable de conclure ce contrat de façon avantageuse, et il acceptait, pour la suite, de la laisser gérer ses propres dossiers. Il n'avait guère pu refuser : cela pourrait multiplier par deux, au minimum, le nombre de clients qu'ils seraient en mesure de satisfaire, et donc leur chiffre d'affaire. Sans oublier leur renommée.

Pansy secoua légèrement la tête, et ses boucles cascadèrent sur ses épaules. Son visage ne trahissait rien de plus qu'un calme olympien, mais son regard, lui, s'était durci, appuyant le sourire de ses lèvres dont il aurait été aisé d'affirmer qu'il était à présent carnassier.

— Nous faites-vous du chantage, Mr Capet ? Ce n'est pas ce que dit la rumeur vous concernant... De notre côté du globe aussi, les gens parlent.

— Il ne s'agit pas de chantage, détrompez-vous, mais de vous montrer qu'il n'y a pas que de l'argent à gagner dans cette affaire.

— C'est là que vous faites erreur. Tout est question d'argent. De l'argent pour vous, parce si nous vendons une oeuvre, je peux vous assurer que c'est au prix fort, et que les enchères peuvent monter très haut, et de l'argent pour nous, parce que si nous parvenons à faire plus de bénéfices que vous ne l'aviez prévu sur vos oeuvres, il est logique que nous touchions une commission en conséquence.

Pansy posa sa tasse sur la table basse et, du bout des doigts, frotta une poussière invisible sur sa robe.

— Nous ne sommes pas ici pour nous faire des amis, Mr. Capet. Nous sommes venus pour faire des affaires, agrandir notre réseau et proposer nos services à une clientèle différente et dont les recherches sont potentiellement différentes de ce que nous recherchons. Cependant, notre objectif principal est déjà rempli, le reste, vous compris, n'est que du bonus. Nous ne courrons pas après les gens, Mr. Capet, ils nous réclament. Jamais l'inverse.

Philippe eut un sourire indulgent.

— J'imagine que vous faites allusion à Mr. Beaumont, n'est-ce pas ?

Pansy posa les mains à plat sur ses cuisses.

— C'est tout à fait exact.

— Mr. Beaumont est l'une de mes connaissances, avoua Philippe en se levant.

Il se dirigea vers ce qui devait être un meuble bar, duquel il sortit une bouteille de cristal, et des verres, tout en continuant à parler.

— Sa fascination pour le peintre Murillo fait l'objet d'une petite moquerie récurrente dans notre cercle. Ce n'était un peintre ni très connu, ni très intéressant, si ce n'est pour son grand front et son nez aquilin. Je ne pense pas avoir besoin de vous expliquer que parfois, il se noue des penchants, des passions, même, pour des artistes et leurs oeuvres... C'est comme... Tomber amoureux, je suppose.

Il déposa un verre devant Pansy, et un autre devant Draco, qui jeta un regard dédaigneux au breuvage ambré.

— Bref, il est passionné, et le mot est faible. Ces peintures sont devenues une obsession, il en parle

constamment, fouille le net de fond en combles, depuis des années, raconta Philippe avec, au coin des yeux, une pointe d'attendrissement. Mais, Mrs Parkinson, Mr. Beaumont est quelqu'un de profondément attaché à nos traditions, et il attache une importance que vous n'imaginez même pas au respect, à la convivialité.

Le jeune homme brun s'assit de nouveau, avec un sourire pour Valentine, qui hocha la tête et poursuivit.

— Comme Mr. Capet vient de vous le dire, les passionnés d'art, les collectionneurs, tels que nous le sommes, tel que Mr. Beaumont, forment un cercle restreint. Ce sont de grandes familles qui, depuis toujours, ou presque, sont liées par une grande amitié, et ont pour habitude de considérer que le réseau des uns doit bénéficier aux autres. Considérez cela comme une loyauté à toute épreuve, y compris du profit, de l'appât du gain. Aussi, lorsque Mr. Beaumont a annoncé qu'il souhaitait vous rencontrer pour vous confier cette mission, nous avons tous vu l'opportunité de faire affaire avec vous.

— Cela ressemblait peu ou prou à un jackpot pour vous, renchérit Philippe.

— Le nom Malfoy est connu dans le monde entier, ajouta Valentine en se tournant ostensiblement vers Draco. Vous êtes cette famille célèbre de collectionneurs d'art, votre père est un riche industriel invité dans tous les salons de tous les Lord anglais les plus influents, vous avez l'oreille du premier ministre et vos entrées dans les salons les plus privés des grandes capitales européennes, ce dont vous profitez sans aucune gêne si cela peut vous permettre de trouver la trace des oeuvres que l'on vous commande.

— Vous avez fait vos devoirs. Cinq points pour les australiens, lâcha Draco, railleur.

— Ne soyez pas plus désagréable que nécessaire, Mr. Malfoy, le tança Valentine, bien plus froide qu'elle n'avait laissé soupçonné entre capable.

— Alors arrêtez de me raconter votre vie, répliqua Draco.

— Nous avons compris où vous voulez en venir, poursuivit Pansy avant que Draco ait eu le temps d'ajouter un mot de plus.

L'anglaise posa une main sur le poignet de Draco. Le geste parut probablement tendre, calmant, aux yeux des australiens face à eux, mais c'était un avertissement : c'était à elle de gérer, et le fait que la situation ne soit pas celle qu'ils avaient anticipée n'y changeait rien.

— Alors vous ne verrez pas de problème à ce que je poursuive, insista Valentine.

Son sourire s'était évanoui, et son regard était plus froid encore que celui de Pansy. Cette femme était déterminée, et même en se départant de son enthousiasme, elle ne semblait impressionnée ni par Draco, ni par Pansy.

— Comme je le disais, nous avons eu vent de vos quelques aventures australiennes, y compris de la façon dont vous avez considéré, encore que méprisé serait le mot juste, l'installation extérieure de l'un de nos amis.

Draco leva les yeux au ciel, mais s'abstint de tout commentaire. Qu'y pouvait-il, lui, si les australiens étaient bien plus susceptibles qu'il ne l'avait imaginé dans un premier temps ?

— La qualité de cette organisation n'est pas en question, bien entendu, mais vous avez égratigné quelques sensibilités en vous comportant comme vous l'avez fait.

— Si vous imaginez que nous allons changer d'avis sur cette exposition....

— Nous n'imaginons rien de tel.

— Tant mieux, car nos décisions artistiques sont irrévocables.

— Vos décisions, ou celles de Mr. Malfoy ?

Pansy laissa échapper un nouveau rire. Son sourire s'élargit, tout à fait charmant, et elle avala une longue gorgée de whisky avant de rire de nouveau, cette fois avec plus de conviction.

— Valentine, vous êtes charmante, réellement. Mais nous ne sommes pas ici pour jouer au papa et à la maman, alors n'espérez pas que je dise noir si Draco dit blanc, ou que Draco dise blanc si je dis noir. Les décisions de Draco sont les miennes, et Draco me respecte suffisamment pour se fier à mes décisions.

Intérieurement, elle croisa les doigts pour que Draco ne la contredise pas. Leur conflit était encore trop récent, et il était tout à fait capable de mal réagir... Juste par esprit de contradiction. Mais il se tut, se contentant d'adresser une moue amusée à Valentine, qui se ratatina quelque peu sur sa chaise, avant de se reprendre.

— Cela n'est de toute façon pas la teneur de notre proposition. À l'heure qu'il est, ni les Capet, ni les Beaumont, ni l'ensemble du cercle n'a jamais accepté d'être traité comme vous l'avez fait.

— Il y'a une première fois à tout, cingla Pansy, provocante.

— Certes. Nous avons pensé qu'il serait judicieux, en retour de cette première fois de vous en proposer une à votre tour. Un échange de bons procédés, un retour de bâton, appelez cela comme vous le souhaitez.

Valentine se tourna vers Draco, dont le bout des doigts, fins, longs et pâles, tapotait dans un rythme agaçant le bord de son fauteuil. Il ne lui adressa pas un regard, concentré sur Philippe. Ce dernier reprit la parole.

— Faisons court : vous avez accepté de travailler pour Beaumont, mais étant donné la nature de l'injure que vous

avez faite à notre connaissance commune, en l'humiliant et en le gourmandant comme un enfant de la dernière pluie, l'offre de Beaumont ne tient plus qu'à une condition.

— Que nous acceptions de vendre vos oeuvres sans faire le moindre profit, devina Pansy.

— C'est un juste retour des choses. Vous gagnez un contrat juteux, qui vous permettra de vous adonner à ce qui vous passionne réellement, et vous regagnez les faveurs des collectionneurs australiens mais également du monde associatif. Vous n'êtes pas sans savoir que de nombreux collectionneurs sont également des philanthropes, et que cela ne pourrait qu'être bénéfique à votre petite galerie.

— C'est absolument hors de question. Nous ne cèderons pas au chantage, siffla Pansy.

— Alors vous devrez rentrer chez vous les mains vides, après avoir investi des dizaines de milliers de livres pour ce voyage.

— Si nous rentrons les mains vides, vous n'aurez ni la possibilité de vendre vos oeuvres pour votre fondation, ni celle de retrouver les peintures de Murillo. Vous vous pensez influents, mais vous l'avez souligné vous-même : les Malfoy sont connus dans toute l'Angleterre, dans toute l'Europe, et aucun galériste digne de ce nom n'acceptera d'exposer vos oeuvres sans toucher un rond. Ajoutons à cela le fait que ma propre famille est influente aux Etats-Unis, et qu'aucun chasseur n'acceptera de partir à la recherche d'oeuvres si Draco met une option sur celles-ci, par peur des conséquences, et vous êtes coincés.

Pansy avala une gorgée de whisky, puis posa le verre et se leva. Draco fit de même, et réajusta ses lunettes de soleil sur son nez, prêt à partir.

— C'était très amusant, mais nous allons partir. Les anglais ne sont peut-être pas les individus les plus agréables, et j'ai le regret de vous informer que vous êtes tombés sur deux des spécimens les plus fidèles au stéréotype, mais nous sommes également obstinés et possédons un esprit de contradiction comme vous en verrez bien peu. Merci pour cette distraction. Comme je vous l'ai dit, c'était charmant.

La jeune femme s'empara de son sac, et se dirigea vers la sortie, Draco sur les talons. Ils étaient sur le point de passer la porte lorsque la voix de Philippe retentit dans leur dos.

— Attendez. Dites-moi quelles sont vos conditions.

Pansy se tourna à demi vers lui.

— Vous rendez-vous compte que vous n'êtes plus en mesure de négocier ?

— Quelles sont vos conditions ?

— Nous acceptons votre offre. Nous trouverons les tableaux de Murillo, mais nous majorons le prix de nos recherches de 30% par rapport à ce que nous avions convenu. À cela, nous ajouterons la possibilité de voyager en classe affaires, tous frais payés, et de vous compter des frais de logement et de bouche si cela est nécessaire pour gérer la vente des tableaux. Nous vendrons également vos oeuvres, mais seulement une seule à la fois. Nous nous mettrons d'accord sur un prix minimum, un objectif à atteindre pour votre fondation, qui n'inclura pas les frais de transport. Si nous parvenons à vendre l'oeuvre plus chère que le prix minimum sur lequel nous nous serons entendus, nous toucherons une commission de 25% sur la transaction, ainsi que le remboursement des frais mis en oeuvre pour cette vente, y compris ceux de transport.

— Est-ce que vous êtes tombée sur la tête ? s'exclama Valentine, arrachant un ricanement à Draco.

— Je n'ai pas fini, la tança Pansy une nouvelle fois. Vous inscrirez le nom Draco Malfoy sur la liste des contributeurs de la fondation.

— Cela n'arrivera pas !

— Valentine, stop. Nous nous plierons à ces demandes, abdiqua Philippe.

Le regret était peint sur son visage, il ne prenait pas la peine de s'en cacher.

— Vous indiquerez également le nom Pansy Parkinson, ajouta Draco.

Pansy lui jeta un regard étonné. Tout plutôt que de lui montrer qu'elle était touchée par cette attention.

— Nous savons reconnaître notre défaite, reconnu Philippe. J'espère simplement que cette collaboration sera fructueuse, et peut-être même agréable.

— Nous vous l'avons dit : nous ne sommes pas ici pour nous faire des amis. Nous avons déjà ce qu'il nous faut.

Draco accentua ses paroles en s'emparant du bras de Pansy, sous lequel il glissa le sien, et l'entraîna hors du bureau. La jeune femme ne se fit pas prier, accélérant le pas alors que derrière eux, Valentine se servait un nouveau verre de whisky sous les soupirs de Philippe.

— Draco, attends, il faut signer les...

— Les contrats ? Ils les enverront par courrier.

Il passa un bras autour de ses épaules, lâchant son coude, et l'attira contre lui. Le geste était inhabituel, étrange, même, de la part de Draco, aussi Pansy ne put retenir le large sourire qui éclaira son visage. Contrairement à ce qu'elle avait

affiché jusqu'à présent, lors des négociations avec Philippe et Valentine, ce sourire était sincère. Joyeux, même.

— Est-ce que je dois comprendre que tu es satisfait ?

— C'était pas mal, marmonna Draco, sans pour autant masquer le léger sourire qui flottait sur ses lèvres.

Pansy lui flanqua un coup de coude.

— C'était parfait, au contraire. Ça t'écorcherait de le reconnaître, mais moi, je peux le dire. J'ai été parfaite.

Draco se tourna vers elle, et la regarda dans les yeux, appuyant sur le dessus de ses lunettes de soleil. Ses grands yeux gris, habituellement dangereux, exprimaient quelque chose que la jeune femme n'avait que rarement vu sur ce visage : de la satisfaction, bien entendu, mais aussi, bien plus surprenant, une once de fierté.

— Tu t'es très bien débrouillée, Parkinson. Mais il va en falloir beaucoup plus que cela pour m'impressionner.

La jeune femme soupira, mais ne parvint pas à retenir le rire qui ne demandait qu'à s'échapper. Bras dessus, bras dessous dans la rue, ils s'éloignèrent du building. La posture n'avait rien ni de très élégante, surtout selon les canons britanniques, ni de vraiment professionnelle, pensa Philippe alors qu'il les regardait s'éloigner, minuscules silhouettes à peine reconnaissables du haut du bâtiment.

Derrière lui, Valentine se tortillait les mains.

— Philippe... je suis désolée, je voulais...

— Je m'en moque, de ce que tu voulais. Retourne dans ton bureau. Reste-y.

Prochain chapitre le 06 mai 2017 (si tout va bien).

Chapitre 6 - Partie 2

Chapitre 6.

Deuxième partie.

La portière du pick-up se referma dans un claquement sonore qui arracha un soupir à James. Son fils n'avait jamais été capable de fermer une porte de voiture avec douceur, sans doute convaincu qu'il était nécessaire d'employer toutes ses forces pour parvenir à un résultat satisfaisant. Cela n'avait pas changé, au contraire de bien d'autres choses qu'il eut été difficile de comptabiliser tant elles étaient nombreuses.

Avant, Harry n'aurait pas eu à accepter que son père l'accompagne au commissariat. Il le lui aurait lui-même demandé, sans la plus petite retenue, sans se demander si cela était correct chez un homme de la trentaine. Mais son fils était plus guidé par une volonté toute adolescente et puérile de montrer à ses parents qu'il était capable de se débrouiller seul, y compris lorsque ça n'était pas le cas.

Pourtant, la plupart du temps, Harry était un homme mature, James se devait de le lui accorder.

Seul, il avait monté sa propre affaire, s'était lancé dans un mode de restauration en lequel personne n'avait d'abord cru. On lui avait ri au nez, on lui avait expliqué qu'il était ridicule, que jamais il ne parviendrait ni à fidéliser une clientèle — ce qui était indispensable — ni à dégager suffisamment de bénéfices pour vivre et investir. On lui avait expliqué comme fonctionnait un monde qu'il connaissait pourtant déjà par coeur, on lui avait mis des bâtons dans les rues en espérant qu'il abandonne un projet qui le tenait éveillé la nuit, qui lui mettant des étoiles dans les yeux, qui le rendait heureux avant même d'être concrétisé. Avoir travaillé dans les plus grands restaurants londoniens n'avait pas vraiment convaincu ni impressionné les banques auprès desquelles il avait tenté d'obtenir des prêts. À de nombreuses reprises, Lily avait demandé à James de réfléchir à prêter de l'argent à leur fils. Ils ne courraient pas exactement sur l'or, mais pouvaient se permettre d'emprunter, de fournir un fond substantiel qui permettrait de mettre l'affaire de leur fils unique sur les rails. La discussion était toujours la même, et tournait presque inévitablement à la dispute. Lily, inquiète et protectrice envers son fils unique, souhaitait l'aider. Elle considérait qu'il était de leur devoir de lui mettre le pied à l'étrier, de lui donner l'élan nécessaire à son ascension. James, fier et obtus, se refusait à proposer une aide que Harry ne demandait pas. Avec du recul, il restait difficile de savoir lequel des deux avait raison, aussi James avait-il pris le parti de considérer qu'aucun des deux n'avait vraiment tort. Cette période avait fini de confirmer qu'ils étaient aussi têtus et obtus l'un que l'autre.

C'est à Sirius que Harry avait demandé de l'aide, contre toute attente. Alors que ses parents s'écharpaient, incapables de se mettre d'accord sur la façon de procéder, le jeune homme, fraîchement libéré de son dernier contrat dans un palace londonien, était allé trouver son parrain, alors en voyage au Maroc. James n'était jamais parvenu à savoir ce qui s'était véritablement déroulé lors de ce voyage, mais au retour de son fils, celui-ci avait été capable d'acheter, de rénover et d'ouvrir ce qui était en premier lieu une vulgaire ruine, abandonnée de tous depuis si longtemps que l'office notariale en charge de la vente avait abandonné tout espoir de clôturer ce dossier un jour.

Pour James, voir son propre fils demander de l'aide à son parrain, au meilleur ami de son père, avait été une véritable déchirure, un pas supplémentaire franchis pour les séparer un peu plus. La distance qu'avait prise Harry suite à l'accident de Ron, le silence provocateur dans lequel il s'était muré, avaient pris une tournure bien plus réelle, bien plus concrète, ce qui n'avait fait que provoquer un peu plus de ressentiment du côté de James.

Lui non plus n'avait jamais été un adulte très mature, il en était conscient. Il n'avait pas fait une très grande carrière, et même si être vétérinaire lui offrait un certain confort de vie, son absence d'ambition l'avait amené à ne jamais vraiment chercher à avoir plus que ce qu'il avait déjà. Soigner des chiens et des chats toute la journée, voir le sourire et le soulagement chez ses clients, aider des agriculteurs à donner naissance à des veaux ou conseiller de jeunes personnes dans leur choix d'adoption était pour lui une joie bien suffisante. Lily, avec son poste d'enseignante dans une école spécialisée pour les enfants autistes, n'était guère plus ambitieuse, et s'il y'avait bien une chose qu'il avait comprise concernant son fils, c'est que Harry voulait réussir, même si la réussite telle qu'il la souhaitait ne se comptait pas forcément en cartes gold dans son portefeuille.

Harry ne s'était jamais montré aussi studieux et aussi décidé à réussir qu'après l'accident de Ron. En parallèle du silence obtus dans lequel il s'était enfoncé, chaque jour un peu plus, sa soif d'apprendre, de réussir n'avait fait que s'accentuer. Ça n'était pas un besoin aussi vulgaire et primaire que celui de réussir en l'honneur de Ron, même si Lily avait longtemps défendu cette interprétation. Harry n'avait jamais été un sentimental, il n'avait jamais goûté la simplicité et l'ordinaire, de cela James avait toujours été conscient. S'impliquer plus que jamais dans ses études n'était donc pas un hommage à Ron.

En vérité, il s'était fabriqué un nouvel allié du quotidien, sauf que cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un jeune homme roux au visage constellé de tâches de rousseurs. Il ne s'agissait pas d'un rouquin qui risquait de se retrouver allongé dans un

lit d'hôpital qui serait à la fois sa dernière demeure et son lit de mort. Il s'agissait d'un métier duquel il était passionné, dans lequel il pourrait s'investir corps et âme, et qu'il ne perdrait jamais de manière aussi irrémédiable qu'il avait perdu Ron. Il s'était fabriqué un nouveau meilleur ami, qu'il avait placé au centre de sa vie, de façon telle que tout ne pouvait que graviter tout autour. C'était à la fois son repère, sa fuite idéale et son excuse facile.

Aussi dramatique et incompréhensible que cela continue à être pour James, ça n'en était pas moins très malin.

Les semaines après l'accident avaient été un cauchemar, pour James et Lily. Si dans la journée, Harry était relativement normal, avait un comportement qui restait compréhensible, les cauchemars qui habitaient ses nuits avaient rapidement épuisé l'ensemble du foyer. Les hurlements qu'il poussait au beau milieu de la nuit faisaient d'abord sursauter ses parents, qui se précipitaient à son chevet pour le rassurer, essuyer ses larmes et calmer ses sanglots. James se revoyait débarquer dans la chambre du jeune homme et le serrer contre son corps encore chaud de sommeil, caresser ses cheveux identiques aux siens, lui murmurer des paroles rassurantes qu'il n'avait plus prononcées depuis l'époque où il n'était encore qu'un bébé.

Avec le temps, la lassitude, entendre les hurlements de Harry était devenu douloureux pour James et Lily. Tous erraient dans leur vie comme des âmes en peine, des cernes comme des cratères de charbon sous les yeux, l'humeur massacrante et la patience amoindrie, mine d'un or supposé inépuisable qui était arrivé à ses limites. Ils avaient continué, pourtant, des semaines durant, et avaient assisté à la descente aux enfers de Harry, et tant pis si devant Hermione, tant pis si devant les Weasley, il tentait de sauver les apparences, tant pis si tous semblaient y trouver une forme de satisfaction, d'acceptation égoïste que Harry était capable d'aller bien après une telle épreuve.

Accoudé contre le cadre de la vitre ouverte de sa voiture, James se souvint d'une discussion téléphonique qu'il avait eue avec Sirius, alors que la vie reprenait doucement son cours, douloureuse et paresseuse. Chaque jour, en voyant Harry souffrir si fort qu'il semblait torturé par quelque force invisible lui infligeant les pires châtiments, il assistait à l'un de ses propres cauchemars. La seule idée de perdre Sirius, de perdre Remus, lui était insupportable. Cela avait été le cas dès qu'il les avait rencontrés. Jeunes et plein d'imagination, ils s'étaient trouvé des animaux totem, supposés définir leur personnalité. Avec les années, ils avaient gardé ces surnoms incompréhensibles du commun des mortels et qui pourtant avaient fait partie des premiers mots prononcés tant bien que mal par Harry alors qu'il n'était qu'un bébé. Cornedrue, Patmol et Lunard.

La gorge du vétérinaire se serra. Il ne retint que difficilement un sanglot, mais ne parvint pas à avorter le suivant.

Il y était, à présent, dans cette situation de cauchemar que son fils unique avait vécue des années auparavant. Il la dégustait, à présent, la douleur, la rage, la peur. La trouille noire, celle qui vous prend aux tripes, qui vous donne des envies contradictoires, des réflexes en totale opposition, tant et si bien que le seul choix restant semble être celui de la violence. Se taper la tête contre les murs pour ne plus avoir ces questions cousues aux synapses, s'arracher les yeux pour qu'ils cessent de brûler du besoin de laisser couler des larmes acides comme le venin, s'exploser les cordes vocales à hurler toute sa colère. Il se revoyait, la nuit, les yeux grands ouverts, remplis de larmes brûlantes, épaisses comme du verre en fusion, à fixer un plafond invisibilisé par l'obscurité, tandis qu'à ses côtés, Lily dormait d'un sommeil trop léger pour qu'il puisse se permettre le moindre geste.

En seulement deux jours, ils étaient retombés dans ce cauchemar qui s'était déjà étiré à l'infini, après l'accident de Ron. Cette fois, pourtant, la situation avait ceci de différent qu'il était partagé entre le soulagement que Harry n'ait rien et le refus d'envisager que Sirius puisse ne pas survivre, tout en sachant que c'était une possibilité à explorer, considérant son arrêt cardiaque, l'étendue de ses blessures. Il se le figurait, allongé dans un lit d'hôpital, ses cheveux noirs parsemés de gris rasés de son crâne à présent glabre, son corps couvert de bandages, branché à d'innombrables capteurs et tuyaux à l'utilité indéfinissable. Les images semblaient constituer un filtre pour son quotidien, au travers duquel il voyait tout, en fonction duquel il traduisait chaque situation.

La veille, au lendemain de l'explosion, James et Lily avaient convaincu Harry qu'attendre un jour de plus était tout à fait possible. L'inspecteur en charge de l'affaire les avait rassurés : tant que le brasier ne serait pas tout à fait éteint, que le site de l'explosion ne serait pas entièrement sécurisé, que les conduites de gaz du voisinage ne seraient pas vérifiées, changées, que les preuves ne seraient pas ramassées, et consignées, la déposition pourrait attendre. Harry s'était laissé convaincre, sans grand entrain cependant, et avait passé sa journée prostré sur la terrasse, enveloppé dans un vieux plaid que son père avait maintes et maintes fois déplié sur son corps menu d'enfant, de nombreuses années plus tôt. Son téléphone à la main, il avait répondu aux quelques messages qu'il avait reçus, et à en juger par son absence devant la porte d'entrée, James avait compris qu'il n'avait pas prévenu Hermione. Il s'était promis d'en parler le soir-même à Lily, qui n'avait pas eu le choix que d'aller travailler. Ses élèves n'attendraient pas, et elle avait besoin de s'échapper de la pesanteur étouffante de la maison familiale.

James soupira, et sorti une cigarette du paquet dont il avait déjà, depuis le matin, fumé près de la moitié. Il était de ces fumeurs occasionnels pour qui l'addiction était une vague légende, mais alors que sa vie semblait s'être ramassée sur elle-même, il avait besoin de cette dose de nicotine, de ces gestes de pur contrôle qu'il effectuait machinalement.

L'attente risquait d'être longue.

..*.*

Blaise ferma le frigo d'un coup de talon, adressant un regard goguenard à la cuisine vide. Puisqu'Hermione n'était pas présente, il était libre de ranger les courses de la façon dont il le voulait, y compris si cela impliquait fermer des meubles avec des parties de son corps non prévues à cet effet ou laisser le frigo indéfiniment ouvert. Il aimait sa femme, il l'aimait même profondément, plus qu'il n'aurait jamais imaginé être capable d'aimer. Hermione rendait tout plus beau, tout plus complexe, tout plus passionnant. Elle créait des aspérités là où tout semblait lisse, elle mettait de la couleur dans une ville souvent blafarde, et son sourire portait un tel amour de la vie que même lorsque la journée de Blaise lui avait donné des sueurs froides ou avait manqué de lui ôter toute foi en la nature humaine, elle parvenait à faire se lever le soleil de nouveau.

Le matin même, Hermione avait laissé une liste de courses longues comme un bras, avec la précision qui était la sienne. Blaise aurait été bien incapable de deviner quand elle avait trouvé le temps de vérifier dans les placards ce dont ils avaient besoin, et d'en tirer une liste de courses avec ce qui les nourrirait tout au long de la semaine. Il se targuait pourtant d'être l'un de ces hommes accordant à l'équité homme-femme une importance sincère. Dans sa carrière d'avocat, il avait déjà vu trop de femmes détruites par des hommes forgés par le patriarcat pour ne pas être convaincu que la cause féministe n'était pas légitime.

Sur le parking, l'un des sacs en papier kraft, qu'il avait cru pouvoir porter dans ses bras plutôt que dans un chariot, s'était déchiré par le cul, et son contenu s'était déversé sur le sol. Blaise avait juré, mécontent, et avait tout fourré pêle-mêle dans un autre sac en priant pour qu'il ne connaisse pas le même sort.

Avec un soupir, il déchira un paquet de noix de cajou qu'il avait acheté en dehors de la liste établie par Hermione. Il avait bon espoir qu'elle ne se soit pas rendu compte qu'il avait pris un peu de poids, en dépit du temps qu'il passait à courir dans Londres, avec les poids qu'il soulevait à la salle de sport, mais force était de constater qu'il n'avait plus exactement les abdominaux de sa jeunesse. Alors, il pouvait parader fièrement dans les vestiaires après l'entrainement de foot, et sa musculature n'avait rien à envier à celle de Draco. Une noix, puis une seconde, puis une troisième, à un rythme de croisière plutôt régulier : à chaque article rangé au bon endroit (même s'il eut un doute persistant sur la place des graines de chia), une noix de cajou, deux noix pour fêter la fin d'un sac en papier, et trois pour le final, le dernier tiroir fermé.

Ce n'est qu'après cela qu'il s'aperçut que la base du téléphone fixe — dont il ne comprenait l'utilité que relativement — clignotait. Hermione et lui ne recevaient jamais de messages vocaux, sinon des parents de la jeune femme. C'est de leur part qu'il imagina que le message venait, aussi pressa-t-il le bouton ' play ' sans grand enthousiasme. Ses beaux-parents étaient sympathiques, mais ils n'avaient d'autre en commun que Hermione, et de l'avis de l'avocat, c'était bien suffisant.

' ... suis très inquiète pour Harry. La situation se répète, la dernière fois que je l'ai vu aussi mal, c'est lorsque Ron a été blessé. Si tu pouvais venir le voir, ou l'appeler, Hermione, ça lui ferait beaucoup de bien. Je tenais à ce que tu sois au courant, je doute qu'il t'en ai parlé. Bon et bien... je t'embrasse. '

Blaise fronça les sourcils. Occupé à défaire sa cravate, il n'avait entendu que la fin du message, de la voix d'une femme qui lui était inconnue. Même si elle n'avait pas dit son inquiétude, sa voix portait l'ampleur du souci qu'elle se faisait, le poids des tracas sur ses épaules. Sa cravate dans une main, Blaise lança le message de nouveau, concentré pour en saisir chaque mot.

' Bonjour Hermione, c'est Lily... Lily Potter. Je tenais à t'informer qu'il y'a eu un accident, avant-hier, et que Sirius a été très gravement blessé. Il a été plongé dans un coma artificiel profond, afin de le soigner... Je... Excuse-moi, c'est assez difficile d'expliquer tout ceci de façon organisée. Il y a eu une explosion, à l'appartement de Harry, et seul Sirius était sur place. Tu t'en doutes, la famille est sens dessus dessous, et je suis très inquiète pour Harry. La situation se répète, la dernière fois que je l'ai vu aussi mal, c'est lorsque Ron a été blessé. Si tu pouvais venir le voir, ou l'appeler, Hermione, ça lui ferait beaucoup de bien. Je tenais à ce que tu sois au courant, je doute qu'il t'en ai parlé. Bon et bien... Je t'embrasse. '

L'homme écouta le message une seconde fois, cherchant à retenir le plus petit détail. Le lendemain matin, il lui faudrait annoncer à Hermione que son meilleur ami était au plus bas. De nouveau. Il était le premier surpris à se sentir inquiet pour Harry, à comprendre que ce qui se jouait serait décisif par la suite. Il ne connaissait pas l'homme dont parlait Lily Potter, la mère du chef, donc, mais le message ne laissait pas grande ambiguïté quant à la gravité de la situation. Un instant, l'idée lui vint de ne rien dire à Hermione, de simplement effacer le message et de profiter de quelques jours supplémentaires de tranquillité. Il n'en ferait rien.

Le respect qu'il avait pour son épouse était bien trop important, et lui-même n'aurait jamais pardonné qu'on lui cache une information sur Draco lui étant destinée. Avoir une relation comme celle qu'il entretenait, presque depuis toujours, avec son meilleur ami, lui permettait de mieux comprendre la posture de Hermione, l'inquiétude sourde qui parfois l'empêchait de fermer l'oeil comme elle l'aurait voulu.

Blaise lança de nouveau le message, et s'assit sur le fauteuil profond qui se trouvait près du guéridon sur lequel reposait le téléphone fixe. Pensif, il s'imprégna des mots, reculant à dessein le moment où il lui faudrait décider de tenir ou non Draco informé de la situation. À l'autre bout du monde, son meilleur ami était sans doute plus occupé à faire affaire qu'à s'inquiéter de Potter. Pourtant, il n'était pas dupe quant à leur relation, dont il n'imaginait pas qu'elle puisse

s'arrêter à ce qui s'était déjà produit. S'il lui disait, que pourrait faire Draco, de toute façon ? Quelle légitimité aurait-il à intervenir, alors que les milliers de kilomètres qui le séparaient de Londres le rendaient pour ainsi dire impuissant, inutile, même ? Blaise ne l'imaginait pas tout quitter pour venir à la rescousse d'un homme qu'il connaissait à peine.

Il n'en dirait donc rien. Et si cette décision venait à déplaire à Draco, et bien... Il assumerait. Comme toujours.

.*.

La pièce dans laquelle on lui avait demandé de patienter n'avait rien à voir avec la représentation qu'il s'en était faite. Pas de miroir sans tain — ' vous n'êtes pas un suspect, Mr Potter ', avait expliqué l'officier avec un sourire bienveillant — pas de table fixée au sol, d'odeur de vieux tabac froid ni de tâches de café sur la table, pas de lumière jaunâtre et tremblotante. Au contraire, le bureau dans lequel on l'avait invité à prendre place portait l'empreinte de celui qui l'occupait ; au mur, des posters de films anglais et américains se disputaient la place avec divers documents informatifs et flyers des services de police, sur une étagère, des tasses sérigraphiées à l'effigie de clubs de foot anglais. L'endroit ressemblait au repère d'un homme qui cherchait à s'entourer d'éléments rassurants et familiers, sans doute destinés à l'aider à oublier l'abject et l'indicible.

Grand, doté d'une silhouette large et tonique, l'homme était roux : les boucles épaisses qui couvraient son crâne, ses sourcils, ses cils, même les poils sur ses bras étaient d'un roux de feu, et les taches de rousseur sur ses joues complétaient l'ensemble. Son visage trahissait une certaine jovialité, en partie à cause du sourire qu'il arborait, comme pour rassurer Harry. Être dans le bureau d'un inspecteur de police avait quelque chose d'impressionnant, surtout considérant que si lui-même n'avait rien à se reprocher, bien des personnes qui s'asseyaient ici le faisaient en tant que suspects... Voire qu'accusés.

Harry sentit son téléphone vibrer dans sa poche, et le sorti précipitamment. Il se hâta de le mettre sur silencieux, avec un regard d'excuse pour l'inspecteur, qui se contenta de hocher la tête. Voir un message de Malfoy avait quelque chose de plaisant, comme une échappatoire à une situation qu'il ne pouvait pourtant pas fuir. Pourtant, il lui fallut se concentrer, parce que l'inspecteur s'était installé derrière son ordinateur, et après avoir tapé quelques mots sur le clavier jauni posé devant lui, s'était tourné vers le chef. Il avait ensuite appuyé sur une petite webcam posée à l'avant du bureau, et qui filmerait et enregistrerait l'ensemble de l'entretien.

— Monsieur Potter, je suis l'inspecteur Plantagenet. Tout d'abord, je tiens à vous présenter ma compassion pour ce que vous vivez actuellement. J'imagine que ça n'est pas simple pour vous, ni pour votre famille, mais il est important que nous recueillions votre parole dans les plus brefs délais pour pouvoir mener l'enquête et définir ce qui s'est exactement passé. Cela vous permettra ensuite d'être dédommagé à hauteur du préjudice que vous subissez aujourd'hui, expliqua l'homme d'une voix grave et profonde.

Malgré l'expression de sa compassion, Harry ne perçut aucune pitié dans son regard. C'était une bonne chose. Il n'avait pas la force, à ce moment-là, de faire face à ce genre de sentiments qu'il considérait comme indécents. Pourtant, il s'efforça de ne pas relever lorsque l'inspecteur aborda le ' préjudice ' qu'il subissait. Evoquait-il alors ses biens matériels, ses souvenirs, les vestiges de sa vie d'adulte qui s'étaient envolés en fumée ? Faisait-il allusion aux dégâts matériels causés à l'immeuble, qui avait dû être totalement vidé de ses occupants, à qui il avait fallu trouver des logements en urgence, à des kilomètres de leur lieu de vie, de leurs habitudes, de leur univers ? Pensait-il à Sirius, allongé dans un lit d'hôpital dans un service de réanimation, un Remus dévasté à ses côtés ?

— Je vais vous poser des questions, auxquelles vous répondrez de la façon la plus précise que vous le pourrez. Si vous avez besoin d'une pause, n'hésitez pas à me le faire savoir. Si vous avez besoin que je reformule la question ou si vous ne l'avez pas comprise, n'hésitez pas à me le faire savoir. Vous l'avez constaté, cette conversation est enregistrée, l'objectif d'une telle installation étant de vous protéger. Je tiens également à vous préciser que vous n'avez pour l'heure pas besoin d'avocat, mais que si vous décidez de vous faire représenter, il sera bienvenu de nous en faire mention le plus rapidement possible.

Plantagenet adressa un sourire à Harry, encourageant. Le jeune homme hocha lentement la tête, vidé de ses forces. La seule idée de devoir parler, détailler, expliquer, répéter, préciser, répondre à des questions qu'il imaginait nombreuses et tordues, l'épuisait plus encore qu'il ne l'était. Il voulait seulement aller voir Sirius, passer un moment à ses côtés, puis reprendre sa vie, lentement. Retourner à ses cuisines, prévoir, préparer, mettre au point des recettes à proposer à ses clients, prospecter pour faire parler de lui, encore, imaginer une nouvelle saison de plats innovants avec Ginny, passer du temps au téléphone avec Hermione...

Hermione qu'il n'avait toujours pas avertie, qui serait folle d'inquiétude à la minute où elle saurait ce qu'il traversait, qui vivrait la réminiscence au même titre que lui, l'affection pour Sirius en moins. Elle le connaissait évidemment depuis de nombreuses années, l'appréciait, même, mais ne l'aimait pas aussi profondément que les Potter ou Remus pouvaient le faire. Non, elle ne manquerait pas de penser à Ron, à son corps sans vie maintenu pourtant dans le monde des vivants par des machines que personne n'avait le courage de débrancher.

— Lorsque l'explosion a eu lieu, vous n'étiez pas chez vous. Où étiez-vous ?

— Je... J'étais au travail. Je suis chef cuisinier, j'ai un restaurant école dans lequel mes élèves viennent cuisiner le plat qu'ils mangent ensuite. J'avais du travail, un cours venait de se terminer, j'étais en retard.

— En retard ? répéta l'inspecteur alors que ses doigts tapotaient fébrilement sur le clavier, avec l'aisance d'un homme habitué au rythme de parole des personnes assises face à lui.

— J'avais rendez-vous chez moi avec mon parrain.

— Votre parrain est bien Sirius Black, la seule victime notable de l'explosion ?

— Oui, c'est bien cela. Il avait la clé de chez moi.

— Pourquoi la lui aviez-vous donnée ?

— Il l'a toujours eu. Il voyage beaucoup à travers le monde, c'est un auteur, et quand il vient à Londres, il n'a pas toujours le temps de nous prévenir, mes parents, son compagnon ou moi, alors il a les clés de chacun de nos logements... Ça lui permet de pouvoir dormir quelques heures avant de faire face aux retrouvailles.

— Vous vous donniez régulièrement des rendez-vous comme celui-ci ?

— Oui, on essaie de se voir au maximum lorsqu'il rentre entre deux voyages.

— Quand aviez-vous prévu ce rendez-vous ?

— Je... Je ne sais pas, le matin même, je crois.

— Vous croyez ?

— Je ne suis pas certain. Ça s'est fait très vite.

— Donc vous étiez le seul à savoir que Mr Black venait vous voir ?

— Sans doute... Peut-être Remus était-il au courant également.

— Remus ?

— Lupin. Le compagnon de Sirius.

— Vous vous entendez bien avec lui ?

— Très bien. Je le connais depuis toujours, je le considère comme mon parrain également. Sirius et lui sont les meilleurs amis de mon père depuis l'adolescence, ils ont grandi ensemble.

— Si je comprends bien, votre parrain voyage, et lorsqu'il revient de voyage, il arrive qu'il vienne chez vous plutôt que chez Mr Lupin, qui est pourtant son compagnon. C'est bien cela ?

Harry fronça les sourcils. Dit comme cela, la situation était bien moins sympathique et simple qu'elle ne l'était en réalité — à ses yeux, en tout cas.

— C'est bien cela... Mais leur relation est particulière, j'imagine.

— Qu'est-ce que vous envisagez par ' particulière ' ?

— Ils se font confiance. Remus voyage parfois avec Sirius, il nous voit constamment, mes parents et moi-même, communique tous les jours avec Sirius lorsqu'il n'est pas avec lui, et sait qu'une fois qu'il a profité un peu de nous, pris des nouvelles, bu une bière ou deux avec mon père, Sirius se consacre entièrement à lui. Ils sont ensemble depuis si longtemps que je crois que même eux ont oublié qu'ils étaient un couple. C'est juste une évidence.

— Je vois... merci pour ces précisions Mr Potter. Pensez-vous que Mr Black a informé quelqu'un de sa venue chez vous ?

— Non. Sirius est quelqu'un de libre, il n'a pas pour habitude de tenir les gens au courant de ce qu'il fait... À part ma famille et Remus, évidemment.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Mr Black était chez vous ? poursuivi l'inspecteur après avoir avalé une gorgée de café froid.

— On avait prévu de manger ensemble... On le fait régulièrement, précisa Harry sans cacher l'étonnement que constituaient les questions qui lui étaient posées.

L'inspecteur se recula sur sa chaise, passant une main dans ses cheveux.

— Vous avez besoin d'une pause ? demanda-t-il de but en blanc.

— Non... Non, je veux en finir le plus vite possible.

— Je sais que les questions que je vous pose peuvent sembler étonnantes, déplacées, inutilement pointilleuses, même, mais j'ai besoin de comprendre ce qu'il s'est passé, et les circonstances exactes. Nous n'avons aucune idée précise de ce qu'il s'est passé, mais nous soupçonnons que ça n'était pas un accident, comme vous l'avez sans doute compris. Si nous nous trompons, nous aurons perdu du temps et ça sera la seule conséquence regrettable. Si nous avons raison, alors nous nous féliciterons d'avoir été aussi précis que possible pour avancer le plus vite et le plus efficacement possible. Vous comprenez ?

La voix de l'inspecteur était douce et ferme tout à la fois, elle évoqua à Harry celle qu'employait James lorsqu'il soignait des animaux apeurés. Il déglutit et hocha la tête une première fois, hésitant, avant de répéter le mouvement avec plus d'assurance.

— Est-ce que je peux avoir un café ?

— Un instant.

L'inspecteur Plantagenet sorti sa longue silhouette du bureau. Il resta absent quelques minutes, puis revint déposer un gobelet en carton fumant devant le jeune chef.

— Nous allons reprendre, signifia l'inspecteur en se positionnant derrière son ordinateur. Vous m'expliquiez que Mr Black venait chez vous pour manger, passer du temps avec vous, et que c'est quelque chose qui n'est pas rare chez vous. C'est bien cela ?

— Oui, oui, tout à fait.

— Il a donc en sa possession vos clés, je suppose ?

— Oui, il en a un double, ainsi que le code de la porte d'entrée.

— Combien d'autres personnes ont accès à votre appartement ?

— Je... Pardon, quoi ?

— Parmi vos proches, à combien d'entre eux avez-vous communiqué votre code d'entrée et un double de vos clés ?

— Tous mes proches ont le code...

— J'ai besoin de noms, Mr Potter, soupira l'inspecteur avec un regard de travers.

— Ma meilleure amie, Hermione Granger. Elle ne vient jamais. Mon... amie, Ginny Weasley. Mes parents, Lily et James Potter. Mon parrain, évidemment. Je crois que c'est tout... Un de mes amis, Neville Londubat, l'a peut-être.

— Vous avez eu une hésitation sur le qualificatif que vous souhaitiez employer pour (l'inspecteur jeter un oeil à ses notes) Ginny Weasley.

— Nous avons été fiancés, il y'a longtemps.

— Où en est votre relation à présent ?

— Elle est l'une de mes amies les plus proches. C'est aussi une collègue de travail.

— Vous possédez un restaurant-école, c'est bien cela ?

— Oui, et elle me fournit les fruits, légumes et herbes dont j'ai besoin pour mes plats.

— Je répète ma question : où en est votre relation à présent ? Y'a-t-il quoi que ce soit qui pourrait vous faire penser à une volonté de sa part de se venger, de vous faire du mal pour une quelconque raison ?

— Non ! Certainement pas, s'exclama Harry en manquant de renverser son café sur le jean qu'il portait. Ça fait des années que nous sommes séparés, et elle comme moi sommes passés à autre chose.

— Vous êtes passé à autre chose ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que je fréquente des hommes.

— Vous êtes gay ?

— Je ne crois pas que ça vous soit très utile pour l'enquête.

L'inspecteur haussa les épaules avant de reprendre.

— Vous avez fréquenté des hommes récemment ?

— Euh...

— Monsieur Potter, je me moque de ce que vous faites de votre vie sentimentale ou sexuelle, vous êtes un homme libre dans un pays démocratique. J'ai juste besoin de dégager des pistes, vous comprenez ?

— Bien-sûr... Je fréquente... j'ai fréquenté un homme, Colin Crivey.

Harry pâlit brusquement. Dans sa tête, toutes les pièces du puzzle s'étaient mises en place avec une facilité qui le choqua. Pas une seconde, l'hypothèse que Colin ait pu faire une chose pareille ne lui avait effleuré l'esprit, mais maintenant qu'il avait le doigt posé sur cette possibilité, crédible, qu'il puisse être responsable de l'explosion, il était difficile d'imaginer qu'il puisse en aller autrement.

Il se remémora les mots de Colin, des balbutiements d'homme ivre qu'il n'avait pas pris au sérieux et qu'il n'avait retenus que parce qu'ils l'avaient blessé, lui qui était à l'origine de la situation dans laquelle ils se trouvaient à présent. Colin l'avait prévenu, il l'avait mis en garde : il ferait tout pour qu'il lui soit impossible de l'oublier. Il avait été très clair sur ses intentions : faire en sorte de marquer sa vie de la façon la plus indélébile qui soit.

Le brun déglutit difficilement. Sa gorge s'était serrée, et des frissons dégringolaient le long de son dos alors que l'image de son parrain, allongé dans un lit d'hôpital aussi blanc qu'un linceul passaient en transparence sous ses paupières. Face à lui, Plantagenet haussa un sourcil, comprenant que le brun aux yeux verts venait de mettre le doigt sur quelque chose. Malgré lui, il était touché par la présence de cet homme qui ne s'apercevait très probablement même pas du charisme qu'il dégageait, de la chaleur qui irradiait de lui au moindre de ses gestes. Cela n'avait rien à voir avec une

quelconque attirance, il s'agissait d'une présence qu'il aurait été incapable de définir, d'expliquer. Il n'existait pas de mots de sa connaissance pour conceptualiser un homme tel que Harry Potter.

— Je vous écoute, se contenta-t-il de dire d'une voix douce mais ferme.

C'était là son métier : recueillir les témoignages de vies brisées sans jamais chercher à en atténuer ni à en grossir le trait, prêter oreille quand les langues étaient prêtes à se délier, comprendre quand les secrets étaient sur le point d'affluer, savoir pousser juste assez pour mettre en confiance.

— Je... C'est complètement fou, mais je crois que...

Harry se tut, incapable de poursuivre sa phrase. Plantagenet se pencha vers lui, adoptant une attitude de proximité qui avait déjà fait ses preuves.

— Si vous avez un soupçon, dites-le-moi. Il vaut mieux que nous nous trompions et que nous mettions de côté une piste injustifiée que de ne pas l'explorer et s'apercevoir que la vérité s'y trouvait depuis le début.

— Je ne... Je ne peux pas accuser un homme de quelque chose qu'il n'a sans doute pas fait, pas comme ça...

— Ce n'est pas une accusation, c'est une piste.

— Même ! Je... je lui ai sans doute brisé le coeur, le simple fait de penser qu'il pourrait avoir quelque chose à faire avec...

— Monsieur Potter, votre parrain est dans le coma, personne ne sait quand ni même s'il va s'en sortir. Aucune autre personne n'a été blessée, par chance, mais les dégâts auraient pu être infiniment plus graves qu'ils ne le sont aujourd'hui, et je ne parle pas seulement d'un point de vue matériel. Je ne vous demande pas de fausses accusations, ni de diffamation. J'ai besoin de votre coopération, vous comprenez ?

..**

La maison des Potter avait pris l'apparence d'un camp de vacances un peu bancal. La table basse du salon était jonchée de cartons à pizza, vides mais tâchés de gras, de bouteilles de bière et de soda dont certaines n'avaient pas été vidées de leur contenu. Près du canapé, un sac de voyage avait été abandonné, sur lequel on avait ensuite échoué un t-shirt froissé. Lily soupira en le déposant jetant dans le panier à linge sale qu'elle avait abandonné au milieu de la pièce dans sa collecte des vestiges de chaussettes sales de son époux.

Au milieu de la nuit précédente, Remus avait fait irruption. Sans un mot autre que ' entre ', James lui avait proposé de prendre le canapé pour cette nuit et les suivantes. Il y avait dans cette tendance à ouvrir la porte sans discuter, à accueillir sans contrepartie, à commander des pizzas et faire le plein de bière, la réminiscence d'une époque depuis longtemps révolue mais dans laquelle les trois amis de jeunesse aimaient à se plonger, de temps à autre, quand leur vie d'adulte le leur permettait. Lily revoyait sans mal une époque que Harry n'avait pas connue, où il était parfois difficile d'établir s'ils s'étaient couchés particulièrement tard dans la nuit ou indécemment tôt le matin, où leurs cernes n'étaient que partiellement liés au travail universitaire qu'ils avaient fourni, et où ils semblaient constamment être dans une forme de semi-ébriété.

Pourtant, la situation n'aurait pu être plus éloignée de ce qu'ils avaient connu. Antagoniste, même. Derrière leurs bières et leurs parts de pizza, James et Remus n'avaient pas trouvé la force de rire. Ils avaient échangé, longuement, sur l'explosion, l'état dans lequel se trouvait Sirius, ce qu'en disaient les médecins, la déposition pour laquelle Harry serait attendu le lendemain, et quand par hasard ils s'éloignaient de cette thématique, ils semblaient forcés d'y retourner par quelque culpabilité qui ne leur laissait guère le choix que de se concentrer sur les évènements récents. Parler de Sirius, le garder réel et vivant dans leurs conversations semblait leur apporter le sentiment de ne pas être tout à fait inutiles et impuissants. La stratégie ne trompait personne, mais le déni restait plus confortable que la réalité.

Lily avait fini par les quitter. Elle s'y était attendu, Harry ne dormait pas, se contentant de regarder un match de rugby d'une équipe quelconque, comme à peu près chaque fois qu'il n'était pas dans son assiette. Elle s'était assise près de lui, sur le canapé qui trônait dans sa chambre d'adolescent, et s'était réveillée tôt le matin, en sursaut, complètement paniquée à l'idée d'être en retard pour son travail. Toute sa journée s'était ensuite écoulée dans un mal de crâne lancinant caractéristique des pannes de réveil et de l'inquiétude que constituait le fait de savoir Harry dans un poste de police.

Elle avait retrouvé sa maison dans un état qui lui avait fait pincer les lèvres. Sans rien dire, elle avait commencé à tout ramasser, se jurant de mettre les points sur les i avec James dès que le contexte le lui permettrait. Il était aussi têtu que les ânes qu'il lui arrivait parfois de soigner ; il comprenait vite, à condition qu'on lui répète les choses souvent.

Dans l'allée, le son des gravillons que l'on écrase lui indiquèrent l'arrivée de James et Harry. Elle esquissa un sourire, un peu faible, mais décida de ne pas aller à leur rencontre. Leur faciliter la vie, constamment, faire de la simplicité de leur quotidien son crédo n'avait souvent fait que compliquer sa propre vie, et même si elle les aimait, plus même qu'elle n'aurait été capable de le dire, les hommes Potter avaient besoin de grandir un peu. Autant l'un que l'autre.

La première chose qu'elle vit de son fils fut son visage, défait, dans le reflet que lui rendait le miroir du salon. Lily déglutit, pas tout à fait certaine d'être capable de garder son sang-froid face aux traits sculptés par la souffrance de son enfant. Derrière le jeune homme, James semblait fermé. Les fossettes de ses joues paraissaient incongrues au milieu

d'un visage qui n'exprimait qu'une profonde tristesse, une lassitude d'une ampleur supérieure à tout ce qu'il avait connu. Envolée, la volonté naïve d'oublier pour quelques heures l'horrible, douloureuse réalité, cette vérité qui puait l'antiseptique, les couleurs du service de réanimation et le bip entêtant des machines. La femme se tourna, et avant qu'elle ne l'ait même voulu, ses lèvres formèrent un mot unique.

— Alors ?

Sa voix sortit hésitante, cassée. En un regard, elle avait compris que l'entrevue avec l'inspecteur chargé de l'enquête n'avait fait que soulever plus de questions. C'était prévisible, et elle-même pouvait imaginer ce que pensait son fils. Elle n'était pas naïve, elle avait vécu, même si dans son quotidien d'enseignante, mariée depuis près de trente ans à un vétérinaire parfois un peu immature, elle semblait plutôt choyée par la vie, chanceuse d'évoluer dans un confort que beaucoup lui enviaient. Pourtant, sa vie à elle aussi avait explosé, comme explose la vie de chaque mère dont l'enfant passe près du pire, comme explose le coeur de chaque épouse dont l'homme de sa vie traverse une épreuve aussi douloureuse.

Les questions étaient nombreuses, et si Harry les avait évitées jusqu'alors, plus parce qu'il était concentré sur l'image de Sirius réanimé par des urgentistes dans les gestes desquels la panique était perceptible, il ne pouvait plus, dorénavant, fermer les yeux. C'eut été confortable, c'eut été possible, mais ça n'était pas envisageable.

Son fils leva ses yeux verts sur elle. Sous la peau de ses mâchoires, elle vit qu'il serrait les dents, en proie à ce qui ressemblait à un mélange inattendu de colère et d'incompréhension, une détresse plus forte encore que celle qu'il avait manifestée jusqu'alors.

— Je... Je ne suis pas sûr.

James passa une main autour des épaules de son fils, dans un geste auquel plus aucun membre de cette famille n'était habitué. Harry jeta à son père un regard qui en disait long, et quand il répondit, c'était l'adulte responsable qui s'exprimait. Il était effondré, mais, Lily le constata, cela n'empêchait pas de son esprit de tourner à plein régime, de chercher à comprendre, d'analyser chaque bribe d'informations.

— Ils... Il est possible que Colin soit responsable.

— Colin ? C'était ton petit-ami, non ?

— Lui-même.